

VIVRE ENSEMBLE

L'attitude non- directive intervenante

Par Michel Lobrot

INTRODUCTION

Quand Joseph Breuer, à la fin de l'année 1881 et durant l'année 1882, tente de soigner celle qu'on appellera par la suite Anna O. et qui s'appelle en réalité Bertha Pappenheim, par une méthode toute simple de conversation que la patiente elle-même appelle "talking cure", il n'a aucunement conscience du fait qu'il est en train d'inventer la méthode qui va révolutionner les relations humaines au 19^{ème} et au 20^{ème} siècles : **la méthode non-directive**. S'il essaye cette méthode, c'est en grande partie parce qu'il n'est pas lui-même un aliéniste ou un psychopathe, qu'il ignore les techniques d'hypnose qui font fureur à Paris et n'appartient pas non plus au courant mesmérisme qui est installé depuis fort longtemps dans les capitales européennes. C'est un neurologue et il a fait des découvertes dans le domaine du système nerveux. Il n'a aucune expérience dans le traitement des hystériques.

Sa tentative, qui n'est en aucune manière une expérimentation, doit être comprise comme une attitude de bon sens qui utilise le matériel existant. La jeune fille, dans ses nuits sans sommeil, ne cesse de marmonner, souvent à partir de mots que lui fournit l'entourage, et elle raconte alors, d'une manière hallucinatoire ce qu'elle a vécu l'année précédente quand elle soignait son père malade, à savoir des événements extrêmement pénibles qui, loin d'avoir été "refoulés" dans son inconscient, font l'objet d'une espèce de surconscience. Elle se trouve mieux après ces séances qu'elle nomme elle-même "chimney sweeping" (ramonage). Il suffit à Breuer d'observer ce qui se passe, d'exercer son sens clinique. Il lui suffit de regarder. Il ne fait rien d'autre que ce qu'ont fait les plus grands découvreurs de l'humanité, Torricelli, Galilée, etc., à savoir noter le fait insolite et ensuite l'analyser et le reproduire.

Freud, après son séjour à Paris auprès de Charcot en 1885, reprend la méthode découverte par son vieil ami Breuer quelques dix années avant et en fait la base d'une construction théorique qui va en altérer profondément le sens. Au lieu de constater simplement que cela guérit, a une valeur cathartique, il échafaude toute une construction théorique à partir de l'idée, tout à fait gratuite, que les productions verbales et mentales que le patient "associe" à ses symptômes révèlent les causes de ceux-ci. Ceci, il faut bien le dire, n'a aucune valeur du point de vue heuristique. A. Grünbaum aux Etats-Unis (1984), dès les années 80, et moi ensuite, postérieurement (1996), démontrons qu'on ne peut déduire une causalité d'une simple association.

Embarqué dans cette voie, Freud ne s'arrêtera pas, jusqu'à en arriver à imaginer que la cause, ainsi mise en lumière, est inconsciente d'où la théorie de l'inconscient, et qu'elle réside dans des expériences sexuelles précoces d'où la

théorie de la sexualité. Je montrerai tout à l'heure le rôle qu'a joué cette dérive spéculative et comment on peut s'en protéger.

Malgré cette dérive, Freud continue à pratiquer la méthode "associative" et même la radicalise dans les années 1905-1907. Mais il lui donne une valeur purement instrumentale. Le client, invité à dire ce qui lui vient à partir de l'évocation d'un événement ou d'un symptôme et soumis à une pression qui frise parfois l'imposition, fournit au thérapeute le matériel que celui-ci utilise pour faire sa "construction". Celle-ci, qui est pour Freud l'essentiel, consiste dans une interprétation des faits que le patient doit reconnaître et accepter. Elle ne vient pas de lui et est souvent fort loin de son expérience subjective. D'où l'idée, sur laquelle je reviendrai, que Freud n'a pas été jusqu'au bout du mouvement d'autonomisation du client. Celui-ci reste dépendant, aliéné, normalisé.

En quoi cette pratique apporte quelque chose de nouveau ? Ne parlait-on pas spontanément et librement depuis des siècles ? Qu'avait-on besoin de Joseph Breuer pour nous révéler une méthode qu'on connaissait depuis toujours ?

Il est vrai qu'on avait toujours parlé et conversé, et même Gabriel Tarde, à la même époque, faisait de la conversation un des moteurs de la vie sociale (1901). Cependant ce principe, considéré comme très utile pour créer des liens sociaux, n'était pas admis pour définir les rapports entre un individu considéré comme un guide, un maître, un guérisseur et celui qui devait recevoir de lui la lumière, le savoir, la conviction, la santé. Là au contraire régnait la plus stricte hiérarchie. L'enfant, l'élève, le disciple écoutent le maître, se soumettent à lui, lui obéissent et ils doivent être punis s'ils manifestent de l'indiscipline. Le bon chrétien se soumet à son directeur de conscience. Le malade suit les ordonnances de son médecin.

La révolution que Joseph Breuer initie sans le savoir réside dans un renversement radical des perspectives. Désormais, on va se rendre compte que personne ne peut évoluer sans s'exprimer, c'est-à-dire sans réactiver ce qu'il a en soi et dont dépend tout mouvement physique ou psychologique. Anna O., en divaguant et même dans un état crépusculaire, met à jour sa subjectivité et celle-ci est la route qu'il faut nécessairement emprunter si l'on veut agir sur elle, aussi peu que ce soit. Freud se trompe, s'il croit qu'il va pouvoir détourner à son profit cette force jaillissante et en faire une chose, un pur outil au service d'une action qui n'appartient qu'à lui et qui sort, comme Athéna, toute armée de son cerveau.

Mais, il n'y a pas que le thérapeute qui doit écouter son client et favoriser sa parole. Cela est vrai aussi dans d'autres domaines où malheureusement ce principe, bien qu'affirmé, mettra très longtemps avant d'être reconnu.

Il faut parler du domaine pédagogique. A la même époque que Freud, de grands pédagogues, comme Maria Montessori, Decroly, Dewey, etc., affirment

peu ou prou le principe de la liberté de l'enfant. Celui-ci ne peut créer, croître, apprendre, sans liberté. Il n'est pas un objet sur lequel on imprime le savoir. Le mouvement, si bien commencé, malheureusement avorte, est récupéré par des institutions surpuissantes. Il engendre la "pédagogie active", "la pédagogie par contrat", tristes déformations d'une idée radicale.

Et même dans la vie sociale, on commence à entrevoir cela. Nous sommes à l'époque où la liberté de réunion, la liberté de la presse, la liberté d'opinion sont affirmées comme des droits et passent dans les institutions. La vieille idée selon laquelle la parole des gens n'est qu'un vain bavardage sans importance commence à être entamée. Non seulement il faut écouter ce que disent les gens mais il faut favoriser leur parole, sans laquelle ils ne sont rien d'autre que des impuissants et des dépendants.

Une découverte aussi importante que celle de Breuer-Freud, même si elle est dénaturée, ne peut rester sans effet. La psychanalyse se répand, dans les années qui suivent la première guerre mondiale, aussi bien en Europe qu'en Amérique.

Dans la première zone, elle excite les besoins spéculatifs de ceux qui l'abordent qui vont y voir surtout une méthode d'interprétation, ce qui donnera d'un côté la tentative de Ricoeur de voir en elle une "herméneutique", ce que Grünbaum a justement réfuté (1984) et, d'autre part, la glose lacanienne, qui insiste sur l'aspect d'inconscient. En Amérique, par contre, la psychanalyse est considérée sous son aspect le plus vrai et le plus évident, comme une méthode de soin et de guérison.

Dès les années 1930, le jeune Carl Rogers, qui a alors une trentaine d'années, s'occupe d'un centre pour jeunes en difficulté, à Rochester, dans l'état de New-York, et travaille en liaison avec l'Université de Columbia. Il y rencontre des psychanalystes avec lesquels il se confronte et découvre à son tour **l'idée de non-directivité**. Le mot lui-même est de lui. Il l'invente dans les années 40 et l'utilise dès ses premiers ouvrages, durant la seconde guerre mondiale.

Ce qui l'intéresse, dans la non-directivité, c'est la possibilité, donnée au "client", de s'exprimer. On entre dans une nouvelle perspective, où le point de vue et les opérations de celui qui parle sont enfin pris au sérieux, où on ne se contente pas de fournir de nouvelles armes au thérapeute.

Cependant, la non-directivité est définie par Rogers, dès ces années-là, d'une manière extrémiste, non pas seulement comme une méthode où l'on n'impose rien au client, mais même où l'on n'intervient pas. Il n'y a pas seulement non-imposition mais aussi non-intervention. Ce n'est pas le point de vue de quelqu'un qui commence une pratique similaire à celle de Rogers quelques dix années avant lui (1930), à savoir Kurt Lewin, jeune chercheur juif, d'origine allemande.

Lui accepte l'intervention, l'aide apportée par le chercheur, dans l'expérience qu'il initie avec Lipitt et White, qu'il appelle "l'expérience des climats pédagogiques". Il parle de "self-direction", ce qui n'est pas loin de l'idée de non-directivité. Malheureusement, il œuvre dans le domaine pédagogique, avec des pédagogues et psychologues sociaux, qui n'ont pas autant d'influence que les psychothérapeutes à cette époque.

Pourquoi Rogers prend-il d'emblée une position aussi absolue ? C'est qu'il a par-devers lui toute une théorisation sur laquelle je reviendrai, qui le pousse à prendre une position que je qualifierai de subjectiviste, dans laquelle la prise de conscience et les transactions du sujet avec lui-même sont mises au premier plan, à la limite seules considérées. Il y a aussi l'influence culturelle d'un peuple de pionniers, dans un pays très peu peuplé, où les gens doivent se débrouiller seuls et valorisent les qualités et l'action individuelles. Cela donne par ailleurs cet illuminisme qui fleurit dans les sectes : quakers, mormons, baptistes, méthodistes etc., et qui est aussi une survalorisation de la conscience individuelle.

Malgré cette restriction, Carl Rogers fait avancer la pratique non-directive. Paradoxalement, il invente la première forme d'intervention dans un contexte non-directif, à savoir le "miroir", la reformulation, soutenues par une attitude d'empathie et d'"acceptation inconditionnelle" (*Psychothérapie et relations humaines*, 1960). Il est vrai qu'il n'y voit pas une intervention, au sens que nous donnons à ce terme dans la NDI (Non-Directivité Intervenante), c'est-à-dire au sens d'une influence du thérapeute sur le client. Il s'agit pourtant de cela, comme je le montrerai quand je reconsidérerai ce concept.

La non-directivité poursuit sa brillante carrière après la deuxième guerre mondiale.

Je la rencontre, dans les années soixante, et d'emblée je suis enthousiasmé. Elle me donne enfin la base pratique et conceptuelle qui manquait dans mon expérience pédagogique, pourtant déjà novatrice. Je la pratique, d'une manière très rigoureuse, comme professeur de psychologie dans un centre de formation pour spécialistes de l'enfance inadaptée près de Paris, puis à l'Université de Vincennes, où je suis nommé en 1970.

Et pourtant, je n'y suis pas complètement à l'aise. Sous sa forme rogéienne, avec un thérapeute très distancié, forme qui n'est pas très éloignée de la forme qu'elle prend chez les psychanalystes à la même époque, elle me paraît trop restrictive. L'idée qu'on ne peut faire ni proposition, ni analyse, ni apport théorique, ni exercice corporel me gêne. Je ne vois pas pourquoi on devrait priver le client ou l'élève de ces stimulations et de ces enrichissements, pourquoi

on ne pourrait pas les mettre en contact avec le milieu extérieur, qui les nourrit depuis leur enfance. Cela me paraît d'autant plus absurde que je découvre, en 1973, les techniques de Moreno et du "potentiel humain" (Reich, Pearls, etc.) qui sont porteuses de tant de possibilités.

La difficulté est qu'il faut alors réintroduire l'intervention qui a mauvaise presse à une époque très "parano" où toute influence d'autrui est considérée comme un abus et une manipulation. Mais qu'à cela ne tienne ! J'ai l'intuition qu'il existe une solution au problème, et cette solution je la découvre quand je m'avise du fait **qu'une intervention est forcément non directive si elle est faite à partir d'un désir, d'une demande, d'une attente de celui ou ceux dont on s'occupe**. La non-directivité ne consiste plus alors à se tenir "à côté", en observateur ou facilitateur, mais à rentrer avec l'autre dans un rapport de collaboration, où on essaye, à deux, de réaliser l'objectif fixé par celui-ci.

Je venais ainsi de découvrir les deux principes de base qui seront ceux de la non-directivité intervenante. Le premier est celui de l'"écoute du désir". Non seulement on écoute la parole du client, comme chez les rogériens, mais on écoute encore plus son désir ou ses désirs. Ceux-ci vont devenir la base du travail qu'on va faire ensemble. Le second principe concerne ce travail même, qui consiste dans une coopération étroite et impliquée dans laquelle l'intervenant et son partenaire ne jouent pas les mêmes rôles. Le premier propose, suggère, donne des idées d'une part et, d'autre part, accompagne en interrogeant, analysant, approuvant, renforçant. Le second s'engage dans un travail personnel qui le touche à différents niveaux de lui-même, aidé par le premier. Ce sont les pratiques que j'analyserai dans ce livre.

C'est la méthode que j'utilise depuis maintenant trente ans et qui me donne de grandes satisfactions. Je la sens plus adaptée, plus riche, plus productive que toutes celles que j'utilisais auparavant.

Je vois la non-directivité intervenante comme une troisième voie entre deux positions extrêmes, à savoir le freudisme d'un côté, et le rogérisme de l'autre, opposées malgré leurs similitudes.

Le freudisme, est polarisé sur l'externe, l'autorité de l'interpréteur, qui réintroduit la société avec ses règles et ses lois, quand il interprète un inconscient qui n'est pas lisible par le sujet et qui n'est finalement que l'expression même de la répression sociale environnante. La société extérieure et contraire à l'individu, que la non-directivité avait réussi à conjurer, revient en force, grâce aux dissimulations de l'Inconscient

Le rogérisme, quant à lui fait le mouvement inverse. Il est polarisé sur l'interne, les mouvements subjectifs de la personne, sa conscience et ce que Rogers appelle sa « congruence », notion fondamentale pour lui, qui est le

rapport entre sa conscience et son expérience vécue. Le milieu, le monde, les autres n'apparaissent qu'à travers ce filtre et comme des acteurs sur la scène intérieure. La communication ne joue qu'un rôle mineur, pour favoriser l'expression de soi-même, par le moyen de la "considération positive. La "tendance actualisante", qui est une force individuelle, personnelle, qui n'exige aucune intervention extérieure, suffit, d'après Rogers, pour assurer l'évolution.

La non-directivité intervenante fait la synthèse de l'interne et de l'externe. D'un côté, elle s'appuie sur les forces internes de l'individu, qu'elle prétend libérer et renforcer. Mais, d'un autre côté, elle reconnaît, que ces forces internes sont d'emblée centrées sur le monde et constituent un appel au monde. Elles permettent à l'individu de se nourrir de l'autre, sans lequel il meurt ou il n'est rien. L'humain est inséré très profondément dans la réalité et ses tendances internes le mettent en contact avec celle-ci. La psycho-thérapie, la pédagogie ne sont rien d'autre que des méthodes pour retrouver la réalité perdue ou pour y accéder.

Paris, le 1^{er} Janvier 2007

Ch. 1 Prométhée enchaîné

L'auteur de ce livre, engagé lui-même dans une pratique thérapeutique et pédagogique nouvelle, propose une réflexion sur une de ces pratiques : la non-directivité intervenante. Comme cette pratique prend position contre la notion de directivité, l'auteur se livre à une critique approfondie de cette réalité sociale, la directivité, dont il montre les origines et les implications.

Cela lui permet de présenter ensuite la non-directivité, sous ses aspects essentiels et sans rentrer dans des considérations techniques. Il s'agit pour lui d'une véritable éthique, d'une manière de vivre, qu'il essaie de définir.

D'après la légende grecque de Prométhée, Zeus aurait décidé d'enchaîner sur le mont Caucase un héros qui avait pourtant été le bienfaiteur de l'humanité. Il lui avait donné le feu, la sagesse, la science et l'espoir. Chaque matin survenait un aigle qui dévorait une partie du foie de ce malheureux. Celui qui avait été à l'origine de la vie de l'homme se trouvait ainsi coupé de ses semblables. Il ne pouvait plus leur parler ni même les regarder. Situation hautement paradoxale....

Cette légende, comme toutes les légendes, est lourde de sens. J'y vois une image assez exacte de la situation de l'être humain en général et de nos contemporains en particulier. Il y a entre eux une barrière presque infranchissable, un véritable mur. La communication à l'intérieur des groupes est réduite à très peu de chose, le lien social est en péril. Nous sommes tous, peu ou prou, dans la position de Prométhée.

Le livre qu'on va lire se propose de rechercher la cause de cet état de chose, autrement dit de pénétrer dans la pensée de Zeus.

L'hypothèse qui va courir dans tout le livre est que la cause de cet état de chose réside dans l'utilisation de plus en plus grande et de plus en plus habile d'une conduite utile, mais limitée, qui devient une sorte d'absolu : **la directivité**.

Que faut-il entendre par là ? Une définition préalable s'impose, ou du moins un repérage.

QU'EST CE QUE LA DIRECTIVITE ?

La directivité est une conduite extrêmement commune, tellement commune qu'on a du mal à l'apercevoir, qui consiste à attendre d'autrui un certain type de comportement, à faire pression pour qu'il l'adopte et même à bouleverser l'ordre de choses pour y parvenir. Autrement dit, on veut qu'autrui prenne une certaine direction et s'y maintienne. C'est pourquoi on l'appelle **directivité**.

Naturellement, le fait qu'on imprime de l'extérieur ou qu'on veuille imprimer une direction donnée à quelqu'un ou à un ensemble de gens présuppose que ces gens ou cet ensemble ne sont pas disposés à prendre cette direction. Ils sont occupés par autre chose ou bien ils ont des raisons précises, bonnes ou mauvaises, pour l'éviter ou carrément la repousser. Cette direction n'est pas leur direction.

Et pourtant celui ou ceux qui conçoivent cette direction et veulent l'imposer à autrui ont des bonnes raisons pour le faire. La raison qu'on peut considérer comme la pire, mais qui n'est pas nécessairement mauvaise ou perverse, est que cette action qu'on demande à l'autre rend service à celui qui la demande. Elle peut même lui permettre de prendre du bon temps ou carrément de se vautrer dans la paresse et l'oisiveté, de se dispenser de travailler, de vivre sur un pied matériel élevé. On reconnaîtra ici ce qu'on a appelé et stigmatisé sous le nom d'exploitation.

La directivité ne vise pas toujours un tel but. Elle peut prendre un visage plus noble et plus acceptable.

Elle peut viser à maintenir protégé, voire améliorer la situation du groupe social, de l'entreprise dans laquelle on est, le projet commun, la vie quotidienne, la santé des gens et la réussite collective.

Elle peut enfin, sous sa forme la plus noble et la plus reconnue, viser à aider, soutenir, voire sauver, la personne même à qui on veut imposer cette direction. On veut, dans ce cas, « son bien », comme on dit. Parfois même, on est le mieux placé, de l'extérieur et dans une meilleure position, pour percevoir et comprendre où est ce bien, en quoi il consiste. On appelle alors « besoin » la chose qu'on conçoit comme bonne pour l'autre et on dit qu'on répond à ses besoins, même s'il ne le désire pas lui-même. Sans être dans la position de Zeus, on peut être un adulte face à un enfant ou quelqu'un d'informé face à quelqu'un qui ne l'est pas, etc. On a donc de bonnes raisons de se considérer comme plus lucide, mieux placé pour faire ce qui convient.

UN TERRIBLE DILEMME

L'humanité s'est toujours trouvée, plus ou moins, face à ce dilemme. Rappelons en quoi il consiste. Je veux ou voudrais que tel autre agisse de telle

ou telle manière et je considère que ce désir est légitime. 1- J'ai le droit de vouloir mon propre bien, ma sécurité et ma tranquillité et il est normal que je fasse quelque chose pour l'obtenir. Cela n'est pas de l'abus de pouvoir mais un droit imprescriptible. 2 - J'ai non seulement le droit mais le devoir de m'occuper de la collectivité à laquelle j'appartiens, de penser aux formes qu'elle peut adopter, aux décisions qu'elle peut prendre. 3 - J'ai enfin à la fois le droit et le devoir de m'occuper du bien de ceux qui m'entourent, même s'ils sont aveugles à leur propre bien.

Oui, tout cela est normal, légitime et même louable, mais comment y arrive-t-on ? C'est ici que les choses se compliquent, deviennent presque insolubles :

Quelle est la méthode pour imposer à cet autrui, par définition libre et souverain sur sa propre vie, cette action qu'on considère comme hautement souhaitable ?

« Le bon sens, disait Descartes, est la chose du monde la mieux partagée ». L'être humain est intelligent. Il est peu de problème pour lequel il n'ait pas de réponse. Ouf ! On a trouvé.... !

.....Il faut et il suffit, pour résoudre le dilemme précédent, d'observer autour de soi et de remarquer les effets de la peur. La peur fait fuir. Elle amène à suspendre, voire annuler, l'action qu'on avait prévue. Elle a des effets magiques, qu'il suffit de savoir utiliser. Entrez dans un magasin et criez « au feu » et vous verrez les gens se précipiter vers la sortie dans un état de confusion et de panique incroyables. Vous mesurerez alors votre puissance, grâce à l'utilisation de ce moyen

Il faut et il suffit, donc, de lier d'une manière forte et visible l'acte qu'on veut empêcher chez autrui ou le refus d'autrui de faire l'acte souhaité, de lier donc cet acte ou ce refus avec un effet quelconque, nuisible, redoutable ou mortel pour qu'autrui renonce à faire l'acte interdit ou pour qu'il fasse l'acte imposé. La menace de l'effet, qui peut être moral ou physique, a un pouvoir dissuasif sur lui, le fait reculer. On appelle « sanction » cet effet qu'on ajoute à l'acte. La sanction permet de diriger autrui, de lui faire prendre la « bonne » route. Cela peut être une punition, consistant dans un ennui donné ou une récompense, dont on peut être privé si on ne se plie pas aux exigences.

Cela est d'expérience commune. On la fait tous les jours. Il suffit de regarder. Quelqu'un qu'on menace fuit. La menace agit comme un levier tout puissant. C'est la meilleure manière de se protéger, de faire travailler quelqu'un qui ne le veut pas, de mettre un peu d'ordre dans la vie sociale, d'éviter l'anarchie, de sauver les gens de leur propre aveuglement ou des leurs propres erreurs.

Cette méthode merveilleuse a été utilisée, sur-utilisée par l'humanité depuis ses débuts. Ce qu'on appelle la contrainte est devenue le pain quotidien de chacun de nous.

Il structure à ce point la vie sociale qu'un sociologue aussi avisé que Durkheim considère que le rapport de chacun de nous à la société repose sur un mécanisme calqué sur ce modèle. La société nous fabrique, nous façonne, sans que nous le voulions. Cela va contre le bon sens, car il est évident que tout acte présuppose un accord de notre part, que nous pouvons toujours refuser, même s'il est accompagné d'une menace de mort. Cet accord ne dépend pas uniquement de la menace, mais de beaucoup d'autres facteurs. Mais peu importe ! La liaison, j'allais dire la fusion entre les individus et la société est tellement forte que les premiers semblent procéder de la seconde, engendrés par elle.

Le fait important est que la contrainte marche, Le système policier fonctionne et protège. Depuis des millénaires, il contribue à maintenir un ordre extérieur, à colmater des forces sociales qui tendent à l'éclatement et qu'il ne peut pas empêcher d'exister : la délinquance, les révoltes sociales, la turbulence des jeunes, la protestation des minoritaires, la misère, etc.

Mais aucun problème n'est réglé par cette méthode, qui réussit seulement à protéger le système en place, à créer une sorte d'inertie sociale, de permanence dans le mal.

La question cruciale est, nous le verrons, de savoir si la contrainte pourra continuer indéfiniment à jouer le rôle qu'elle a joué dans le passé. Les forces apparues dans le monde moderne créent des conditions nouvelles qui tendent à rendre ce système non pas caduque mais dangereux, porteur de mort. Il faudra trouver une autre solution.

LA FORCE DE LA RESISTANCE

Le plus grand inconvénient du système de la contrainte est qu'il se heurte, chez ceux qui le subissent, à **une résistance passionnée**, dont il est difficile de mesurer toute l'ampleur, tant elle est intégrée dans les individus et fait partie de leur psychologie.

Cela s'explique, au départ, par le fait que la contrainte utilise, pour être efficace, un mécanisme, fondamental chez l'être humain et très connu, qui est la capacité à inhiber, en soi-même, l'acte extérieur, le moment de l'exécution dans le processus de l'agir. C'est ce que Freud appelait le « refoulement ». L'auto-répression qu'alors on met en jeu, et qui résulte des exigences et des pressions du milieu externe, ne modifie pas, en principe, le désir et les affects internes qui visent à la réalisation de l'acte. Le sujet peut très bien continuer à vouloir cet acte et même à le vouloir encore plus qu'avant, tout en exerçant sur lui-même ce type de contrôle.

Une telle contrainte ne modifie donc pas la signification affective de l'action projetée et désirée. Celle-ci demeure ce qu'elle était. La valeur des

objets, personnes et situations mises en jeu n'est pas changée fondamentalement. Le criminel empêché de commettre son crime, à cause de l'intervention de la police, continue à vouloir le réaliser.

Mais il faut aller plus loin. Des découvertes importantes de la psychologie contemporaine nous apprennent que le désir de l'acte s'accroît ou plutôt subit certaines modifications qui aboutissent à l'accroître, quand la contrainte intervient. Cela se passe sur trois niveaux qui sont les suivants.

1 – La contrainte, du fait qu'elle limite et réduit le potentiel d'action de l'individu, sa liberté d'agir, provoque chez lui une réaction qui le pousse à exagérer, accroître, renforcer le besoin qu'il a d'accomplir cette action.

2 – La contrainte, du fait qu'elle prive l'individu des profits qu'il comptait tirer d'une action, engendre en lui des frustrations, qu'il doit à tout prix réduire. Cette réduction s'opère par une idéalisation des buts recherchés, qui permet à la fois de mépriser les objets concrets, sources de frustrations, et d'augmenter les besoins centrés sur les buts idéalisés.

3 – La contrainte, qui oblige à vouloir d'autres buts et à se centrer sur d'autres objets, poussé par le seul désir d'éviter les sanctions, ne fournit pas de motivations suffisantes et adaptées pour subir une véritable attirance pour ces buts et ces objets. Elle crée même des motivations pour se détourner de ces buts et de ces objets. Elle échoue dans ses entreprises constructives et fait perdre de ce fait un temps précieux et une énorme énergie. Elle détourne, parfois radicalement, d'objets valables et profitables, du seul fait de son intervention.

Voyons ces différents points.

LA REACTANCE

Voyons le premier point

Des recherches entreprises aux Etats-Unis par J.W. Brehm et son équipe (*A Theory of Psychological Reactance*, 1966) montrent que l'être humain possède en lui un appel à la liberté d'agir (freedom to behave) qu'il ne faut pas confondre avec la liberté en général. Il s'agit d'un besoin irrépressible de faire les mouvements et déplacements qu'on a décidés et qui vous conviennent. Quand des obstacles surviennent, le sujet se livre alors à tout un travail de compensation et de récupération, que Brehm appelle « réactance psychologique » (Psychological Reactance) qu'il analyse et étudie expérimentalement avec une extrême précision. Ce travail en général est efficace et peut se faire au détriment du sujet, comme s'il voulait, à tout prix, rétablir son honneur perdu, s'assurer qu'il possède toujours cette liberté, qui le définit comme vivant, même si cela va contre ses intérêts.

Pavlov avait déjà observé cette réaction chez les chiens qu'il utilisait expérimentalement et qui se refusaient à tout réflexe, tant qu'ils étaient entravés,

se livrant à des mouvements violents et intempestifs. Il fallait les calmer et les mettre dans l'obscurité pour pouvoir les manipuler sans qu'ils réagissent. Pavlov raconte cela dans un de ses textes (*Réflexes conditionnels et inhibitions*, 1963) et propose naïvement d'appeler ce réflexe perturbateur « réflexe de liberté ».

Il faut noter que Brehm distingue soigneusement deux choses : la réponse à la contrainte et la frustration qui peut résulter de la dite contrainte. La réponse à la contrainte résulte pour lui d'un désir, nettement ciblé, de sauvegarder sa liberté d'agir, autrement dit le mouvement, sans considération des profits perdus.

Les découvertes de Brehm sur la réactance sont confirmées par des données plus actuelles portant sur la répression sociale de comportements jugés nuisibles et dangereux pour la société, par exemple des comportements causant des accidents du travail ou des accidents de voiture.

Depuis que des machines puissantes et perfectionnées, telles que celles utilisées dans l'industrie ou des moyens de transport, comme l'automobile, ont commencé à être utilisées, les accidents dus à des erreurs de conduite se sont multipliés. Les pouvoirs publics se sont émus et ont mis en place des mesures répressives pour tenter d'enrayer les phénomènes nocifs en question.

On aurait pu attendre que les accidents de voiture s'accroissent d'une manière considérable avec la vitesse potentielle, l'accroissement du parc automobile, la quantité des routes, le perfectionnement des mécaniques, etc C'est le contraire qui s'est passé. La quantité d'accidents n'a cessé de diminuer depuis les années 70. De 17000 morts sur la route en France en 1973, on est passé à une fourchette située entre 8000 et 5000 dans les années 90-2000. La courbe s'infléchit régulièrement en l'espace de trente ans, ce qui prouve que ce n'est pas la politique de tel ou tel ministre qui l'a fait descendre.

Il en est de même pour les accidents du travail. D'après le CNAM, « à l'échelon national, on compte environ 40 accidents du travail pour cent salariés. Ce pourcentage aussi appelé indice de fréquence est en baisse constante depuis 1950. » Là aussi, la courbe s'infléchit régulièrement sur un espace de 60 ans.

La seule explication possible est le fait que la connaissance des processus et des machines, l'intérêt centré sur elles, l'expérience acquise à leurs sujets, le désir de les posséder et de les utiliser, l'information sur les risques, autrement dit la familiarité avec elles accrue, ont fini par prendre la première place et par atténuer considérablement la peur qu'elles pouvaient causer à l'origine. Cette peur, y compris celle de la répression, bien loin de diminuer les erreurs et les fautes, en réalité les augmentait, créant une espèce de mythe de l'automobile, caractéristique des années 60. L'automobile, comme la machine en général, est passée dans les mœurs, est devenue un objet de plaisir et de confort, et beaucoup moins un objet d'exploit, et, de ce fait, l'effet de réactance est tombé.

AFFRONTER LA FRUSTRATION

Passons au deuxième point

Un deuxième ensemble de recherches va encore plus loin. Il s'agit, cette fois-ci, **de réactions à la frustration**. Celle-ci est évidemment le résultat inévitable du refus de satisfaire le désir de quelqu'un, surtout si cette résignation dure dans le temps, se prolonge. Les partisans de la contrainte misent depuis toujours sur le phénomène d'oubli pour justifier l'emploi de la contrainte. Les gens souffrent, disent-ils, du fait qu'on leur refuse ce qu'il veulent, mais au moins ils sont obligés de s'en passer et, au fil du temps, ils s'en détachent, l'oublient. On a gagné.

Il n'en est rien. Tout un courant de pensée, appuyé sur des recherches, montre que la frustration, surtout si elle dure, engendre un processus de dépréciation, débouchant lui-même sur un processus d'idéalisation, qui permet de maintenir dans le psychisme la pulsion qu'on croyait évacuée.

Les chercheurs américains qui ont initié les recherches sur ce sujet dans les années 1960, sont partis de la situation évoquée par La Fontaine dans la fable « *Le renard et les raisins* ». Malgré le fait que le renard a faim et que les raisins sont beaux et appétissants (« des raisins mûrs apparemment et couverts d'une peau vermeille »), il est amené à les dévaloriser et à les rejeter, du seul fait qu'il ne peut les atteindre (« ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats »). Le renard résout ainsi le problème de sa frustration, adoptant une solution extrême qui l'oblige à modifier son état intérieur et même sa perception, contre toute évidence.

Léon Festinger et son équipe, qui ont repris ce problème, ont élaboré toute une théorie dite « théorie de la réduction de dissonance cognitive » (*A Theory of Cognitive Dissonance*, 1957). Leur idée, assez mécaniste, est que le renard ne peut maintenir, après coup, son éloignement du raisin qu'en dévalorisant celui-ci, c'est à dire en établissant une égalité (réduction de dissonance) entre son désir des raisins, qui est très fort, et son rejet, qui doit devenir nécessairement aussi fort.

Cependant, il y a une autre hypothèse, qui ne supprime d'ailleurs pas celle-ci, selon laquelle le renard, confronté à cette privation, se retourne contre les raisins, se met à les haïr et, de ce fait, les voit à l'inverse de ce qu'ils sont. Il ne rétablit pas un équilibre, mais introduit, dans son champ de conscience, un nouveau sentiment, de détestation, qui suffit à l'éloigner des raisins. Il fait un peu comme l'héroïne de *La princesse de Clèves* (1678), qui rejette son amoureux, sous l'emprise de l'idée détestable qu'il pourrait la quitter.

Cette dernière hypothèse est d'autant plus plausible que l'on tient compte des exemples pris par Festinger par la suite. Festinger n'utilise plus la situation du renard, obligé par force de renoncer aux raisins, mais utilise des situations dans lesquelles le sujet lui-même, soumis à des pressions psychologiques subtiles et apparemment faibles, renonce à son désir. Il ne faut pas se laisser prendre aux apparences : les pressions subies ne sont faibles qu'en apparence, par exemple quand un parent demande à un enfant de renoncer à son projet

« pour lui faire plaisir » ou pour lui montrer qu'il l'aime. La pression est en réalité très forte et si l'enfant renonce à son projet, il n'a pas besoin de procéder à une « réduction des dissonance », après coup. La demande du parent suffit à lui faire repousser fortement la réalisation de son désir, car il établit un sentiment aussi fort, capable de provoquer le choix.

Le désir disparaît-il dans cette situation ? Est-il écrasé et laminé, comme on pourrait le croire ? En aucune manière. Il adopte un autre statut, idéalisé. Le sujet se met, comme l'expérience le prouve, à rêver d'un objet idéal par rapport auquel les objets singuliers, empiriques et communs, qui vont dans la même direction, sont dépourvus d'attrait, ne valent rien. Il se construit l'image séduisante d'un paradis personnel, qui ne comporte aucun risque de frustration. C'est son théâtre secret, qui le satisfait entièrement.

La Fontaine, encore lui, nous renseigne sur ce phénomène dans la fable intitulée « *La fille* », qui suit et explicite « *Le héron* » (livre VII). Cette fille, « précieuse », nous dit l'auteur, refuse systématiquement tous les partis qu'on lui propose, parce qu'ils ne correspondent pas à son idéal interne, physique ou psychologique. De fil en aiguille, elle est obligée d'accepter comme mari un « malotru ». La situation faite à la femme au 17^{ème} siècle, surtout dans le milieu des précieuses, était source d'intenses frustrations, qui engendraient elles-mêmes l'idéalisation.

Plus récemment, des recherches faites dans le cadre de « L'élaboration du conflit » (J.A. Pérez et G.Mugny, *Influences sociales, la théorie de l'élaboration du conflit*, 1993) nous révèlent que la répression, utilisée dans une optique louable de rééducation et acceptée par le sujet, par exemple dans le but d'arrêter de fumer, provoque un rejet, chez ce dernier, des acteurs et du cadre de la rééducation, qui le rendent imperméable aux influences bénéfiques introduites dans le processus. Il bascule dans le ce que les auteurs appellent une « paralysie socio-cognitive », qu'ils peuvent observer et qui résulte en réalité d'une répulsion, d'autant plus forte que le sujet s'est lui-même soumis aux conditions imposées.

Cette deuxième série d'expériences nous éclaire sur la permanence et la force du désir, qui se manifeste surtout quand on cherche à le détruire. « Qui a bu boira », dit le proverbe. **Le désir, une fois apparu et confirmé, s'enracine dans le terreau mental et devient quasiment indéracinable.** Les gens qui font de la désintoxication, de la rééducation et de la réparation en font la triste expérience.

L'AMOUR DE SOI - MEME

Passons au troisième point

Allons plus profond encore. N'hésitons pas à perdre du temps pour tester la valeur d'une idée dominante à notre époque et que je voudrais déraciner : **la valeur de la directivité.**

Cette directivité, disions-nous, nous détourne de nos intérêts et de nos buts, et c'est pourquoi elle utilise la contrainte, c'est-à-dire des menaces qui réactivent des peurs. Dans la mesure où elle nous prive de choses que nous désirons et voulons, elle est source de frustrations et nous venons de voir ce que nous faisons de ces frustrations. Elles nous entraînent à désirer encore plus les objets dont on nous a privé, à la fois pour récupérer notre liberté d'action et pour confirmer la valeur idéale de ces objets. Cela reste vrai, même si nous sommes amenés à maintenir et à confirmer notre refus des choses qui nous plaisent et à nous attacher à des situations ou à des institutions qui nous déplaisent, par souci de protection.

Mais il n'en reste pas moins que la directivité, dans la mesure où elle nous oriente ailleurs, nous fait toucher et expérimenter d'autres objets. Ne peut-elle, de ce fait, nous faire découvrir de nouvelles valeurs, de nouvelles sources de plaisir et de satisfaction ? Cela serait théoriquement possible et cela se passe d'ailleurs quand la contrainte n'est pas une véritable contrainte, quand elle ne s'oppose pas à des désirs existant et se contente de nous rappeler des buts que réellement nous poursuivons.

Par contre, l'action entreprise pour échapper à une sanction et qui nous dirige vers un objet nouveau, action qu'on appelle obligation, devoir, charge, même si elle nous met en contact avec autre chose, se heurte à un principe psychologique fondamental, qu'on appelle la **caractérisation.**

Un acte est caractérisé par les motivations, qui amènent à l'effectuer. S'il est effectué seulement pour éviter un mal donné, il protège de ce mal, c'est sa signification et, à ce titre, il est bon. Mais si, en même temps, il détourne de soi-même, je veux dire des buts qu'on s'est fixé et auxquels on tient. il engage alors une expérience malheureuse et à ce titre, il devient négatif. S'il est tel, il le reste, même si on est obligé de l'effectuer, à cause des pressions du milieu.

Derrière cela, il y a l'idée que l'être humain ne peut vouloir que lui-même. Il ne s'attache pas à l'acte qu'il a effectué parce qu'il l'a effectué, même s'il a obtenu des résultats positifs et même s'il l'a effectué pendant longtemps, mais parce que cet acte s'intègre à sa ligne de conduite, à son filon dynamique, à son « aspiration », comme disait K.Lewin. Ces réalités – Ligne de conduite, filon dynamique, aspiration -. sont porteurs de certaines valeurs, qui définissent la personnalité du sujet et qui orientent sa vie. Tout autre direction est purement et simplement rejetée. Cet attachement à soi-même et à ses valeurs propres, **cela s'appelle l'amour-propre, qui est la seule force qui nous fait agir.**

Cette réalité a mauvaise réputation parce qu'elle se heurte aux désirs de l'être humain de voir les autres agir d'une manière qu'on appelle désintéressée. Cette idée se fonde sur un préjugé, fortement enraciné depuis fort longtemps,

selon lequel on pourrait et on devrait se détacher de soi-même, pour ne penser qu'aux autres et au bien commun. Cette idée, a priori, est suspecte, si l'on pense qu'elle aboutit à vouloir diriger les autres vers d'autres buts, qu'on considère soi-même comme meilleurs. Le fait que ces buts, on les choisit et on les privilégie, contre l'avis de ceux à qui on les impose, évoque fortement la phrase de Bernard Shaw : « j'appelle égoïste celui qui ne pense pas à moi ». L'idéologie du désintéressement rend terriblement service à ceux qui ne sont pas désintéressés.

Mais surtout cette idéologie s'est révélée fautive quand on a commencé à approfondir la psychologie humaine. Dès le 17^{ème} siècle, à l'époque précisément de La Fontaine, elle est battue en brèche par la Rochefoucauld, qui, dans ses fameuses *Maximes* (1664) tente de débusquer derrière nos conduites en apparence les plus nobles et les plus désintéressées, des motivations fondées sur l'intérêt et l'amour-propre. La Rochefoucauld n'a pas complètement raison, car nos conduites n'empruntent pas toujours le court-circuit qui leur permet de revenir immédiatement sur nous-mêmes. Elles peuvent très bien emprunter un chemin plus long et viser explicitement le bien d'autrui ou l'intérêt commun

Cependant, même dans ce cas-là, elles aboutissent quand même à nous-mêmes et tendent à nous valoriser à nos propres yeux et aux yeux d'autrui. La preuve en est qu'elles nous assurent la notoriété et l'influence dans les siècles à venir. Saint Vincent de Paul a vraiment réussi, ce qui n'enlève rien à ses mérites. En fin de compte, le but qu'on vise à travers tous nos actes, est intérieur. C'est le plaisir, la satisfaction de les accomplir. L'être humain est un être psychique, centré sur lui-même. Ce n'est pas une machine programmée de l'extérieur.

En étudiant les conduites humaines, les chercheurs, depuis le 19^{ème} siècle, ont acquis la conviction que celles-ci ne procédaient pas de forces mécaniques agissant à l'aveugle mais de sentiments personnalisés et vécus fantasmatiquement. On a évidemment intérêt à connaître ces forces à l'origine de nos actes, ces forces enracinées au plus profond de nous-mêmes et qui sont nous-mêmes.

En fait, elles ne se traduisent pas uniquement à travers nos paroles. Elles ont d'autres expressions, qui émergent sans que nous nous y attendions, d'une manière automatique, en vertu d'une tendance spontanée à la diffusion. La personne se reflète à travers ces expressions particulières, qui peuvent consister dans des empreintes laissées sur des objets, des dessins, des phrases irréfléchies, des lapsus. De là découlent les tests dits « projectifs », qui permettent de lire la personnalité à travers des réactions à des stimuli peu structurés.

L'ENRACINEMENT DES CONDUITES

La principale objection qu'on puisse faire à la directivité n'est donc pas seulement qu'elle cherche à nous détourner des directions déjà prises mais qu'elle prétend nous imposer d'autres directions, restructurer et réorganiser notre vie, lui donner un nouveau sens. Disons-le tout net : cela est impossible.

Une telle position est tellement importante qu'il faut que nous nous y arrêtions encore et présentions des études et recherches qui la confortent.

Il y a tout d'abord l'observation courante, qui nous confronte sans cesse à des personnes introduites de force ou par une volonté de pure protection, venant d'elles-mêmes, dans un circuit d'activité donné et qui ne réussissent pas à s'attacher à celui-ci, à le vouloir et à le poursuivre. Cela se passe couramment dans le monde scolaire. Nous passons des milliers d'heures à examiner, mémoriser, intégrer des informations de toutes sortes, mais pas le désir d'obtenir des certifications dont nous avons besoin, et il ne nous reste rien de tout ce travail, rien qui vaille la peine d'en parler et d'en tenir compte.

Regardons le cas de Suzanne, femme qui a actuellement une cinquantaine d'années et qui a fait, étant jeune, des études de kinésithérapeute brillantes, dans une école dont elle est sortie dans les premières. Je l'ai interrogée alors qu'elle venait de terminer ces études et lui ai dit que, certainement, elle avait été intéressée par la kinésithérapie, etc. Elle me répond, à ma grande surprise, que ces études ne l'ont pas du tout intéressée. Ce qui confirme son affirmation étonnante est le fait qu'après avoir exercé la kinésithérapie un temps assez court, comme remplaçante, elle a abandonné ce métier et ne l'a plus jamais repris, même temporairement. Elle s'est mariée et a eu une vie de mère de famille satisfaisante. Manifestement, elle s'est consacrée à ses études avec la motivation d'obtenir les certificats et diplômes dont elle avait besoin. Cela suffit pour réussir, dans le monde actuel.

Dans toutes les situations où nous sommes amenés à exercer une activité théoriquement utile et séduisante, mais que nous effectuons sous la pression du milieu, il ne reste rien, je veux dire aucune inclination forte et déterminée, aucun amour de l'activité, aucune trace valable dans la mémoire.

Je viens d'évoquer le cas de la formation scolaire et universitaire. Des recherches poussées montrent avec évidence que les connaissances acquises d'une manière solide et durable sont peu nombreuses, presque nulles, et que la réussite effective dans la profession des sujets formés à cette profession n'a aucun rapport avec leur succès dans les études. Dans un livre récent intitulé *Le savoir réel de l'homme moderne* (1991), Roger Girard tente d'évaluer ce qui reste de la formation scolaire chez l'homme moderne et constate qu'il reste fort peu de choses. Cela est vrai spécialement dans le domaine scientifique, c'est-à-dire là où la pression exercée est la plus forte, au nom de l'insertion professionnelle future, et ne profite pas des attraits de la matière, qu'on trouve dans le domaine littéraire. L'étude en question, très approfondie, s'appuie pourtant sur des enquêtes internationales, telles que celles de la NAEP (

National Assessment of Educational Progress) ou de la National Science Fondation.

Les conclusions concernant l'absence de liaison entre la réussite dans les études et la réussite dans la profession sont celles, par exemple, des recherches américaines et anglaises de L.Hudson, D.W. MacKinnon, A.Roe et P.E.Vernon.

Le cas des formations qui se donnent dans le domaine des beaux-arts, c'est-à-dire la musique, le théâtre, la danse, les arts plastiques, l'écriture auprès de jeunes amateurs est aussi très intéressant à considérer. Un livre récent, d'Olivier Donnat, intitulé *Les amateurs* (1996) fait le point là-dessus. Il apparaît que malgré un accroissement des centres de formation dans les années 70 et malgré le fait que 20 % environ des français reçoivent une formation dans leur enfance ou leur jeunesse dans ces domaines, le taux d'abandon, à l'époque de l'entrée dans la vie, entre 20 et 30 ans, est considérable. « Le rapport le plus fréquent, écrit l'auteur, que les français ont avec les activités artistiques consiste à débiter enfant et à abandonner entre 15 et 24 ans. Cela est vrai dans tous les cas, à l'exception de la danse où les abandons sont sensiblement plus nombreux avant 15ans qu'entre 15et 24 ans, et du théâtre où le mode de rapport quantitativement dominant correspond à une pratique limitée à la période allant de 15 à 24 ans ». (p.87)

De fait, le pourcentage d'individus ayant pratiqué un de ces arts, dans les douze derniers mois, à l'âge de 25-34 ans est dérisoire : moins de 10 % pour la musique, autour de 1 % pour le théâtre, moins de 5 % pour la danse, autour de 5 % pour l'écriture, moins de 10 % pour les arts plastiques. La cause de ces abandons est à chercher du côté d'un emploi du temps trop chargé, d'après les réponses, mais les difficultés venant de là ne sont pas compensées par un intérêt puissant pour la discipline. De fait, si on interroge les jeunes en cours d'activité, ils ne considèrent la discipline comme « très importante » que dans une faible proportion : 22 % pour la musique, 18 % pour le théâtre, 20 % pour la danse, 22 % pour l'écriture, 12 % pour les arts plastiques. La cause profonde de cette désaffection ne doit pas être cherchée dans une pression exercée par les parents à l'époque de la formation, qui n'intervient que dans la minorité des cas, mais dans les méthodes utilisées par les enseignants, qui relèvent plutôt des « conserves culturelles », selon l'expression de J. Moreno, que d'une pédagogie progressive. Le piano, par exemple, a été appris dans une proportion de 60 % avec un professeur, dans les débuts. La directivité règne en maîtresse dans ces domaines.

On peut prendre le problème d'une manière inverse à celle que je viens d'utiliser : en observant des domaines où l'action formative en apparence marche, comme avec la publicité ou la propagande. Des individus nombreux sont influencés par ces procédés et le restent. Qu'est ce que ces procédés ont de spécial pour avoir tant d'influence ? Pour répondre à cette question, il importe

de sortir des clichés habituels, qui viennent en général de gens qui repoussent ces méthodes, pour des raisons idéologiques.

Les études les plus sérieuses sur la publicité, comme celles du livre récent de J.P. Roux et J.F. Sirinelle *La culture de masse* (2002), insistent sur le fait que les utilisateurs de ce médium sont obligés de se tenir au courant sans cesse de l'état de l'opinion, du goût du public, des tendances régnantes, par le moyen des enquêtes d'opinion, audimats, et autres méthodes de sondage. Leur succès ne vient pas, comme on le dit souvent, du fait qu'ils sont capables de fabriquer l'opinion mais du fait qu'ils la suivent. Celui qui suit l'opinion peut devenir très puissant, en vertu d'un mécanisme que je vais examiner plus loin : l'implantation psychologique. Une tendance qui réussit à se fixer dans un individu, comme sur un support, non seulement prend racine mais pousse des prolongements nombreux et vigoureux. C'est la contrepartie de la résistance opposée à la directivité.

Le même mécanisme joue avec la propagande, qu'on nous présente sans cesse depuis la thèse de Gustave Lebon sur *La psychologie des foules* (1895) et celle de S.Tchakhotine *Le viol des foules* (1952), comme un moyen radical de manipuler les gens dans le sens qu'on veut. Toutes les études sérieuses sur le phénomène montre le contraire : le leader charismatique, quel qu'il soit, est obligé de s'identifier à la foule qu'il veut séduire, d'épouser ses tics et ses phobies, de la suivre, pour pouvoir ensuite la mener là où elle a envie d'aller. Il la révèle à elle-même, ce qui lui permet de se montrer et de se faire voir, donc d'être combattue. Résultat positif que ne permet pas l'autre mécanisme, beaucoup plus dangereux, la censure, employée d'avantage encore par les régimes autoritaires. Dans une affiche de propagande de J.M. Le Pen des années 70, on pouvait lire « Quelles sont nos opinions ?..... Les vôtres... ». Tout propagandiste cherche à dire la même chose que ce que pensent secrètement ceux qu'il veut entraîner.

Ceci est depuis longtemps connu de ceux qui ont étudié la psychologie électorale, comme Paul Lazarsfeld. Ils ont réussi à montrer qu'il est quasiment impossible de faire changer de position quelqu'un qui adhère à une certaine tendance électorale. Celle-ci est trop le reflet d'intérêts et de préjugés ancrés dans la personne, pour qu'elle accepte de modifier sa décision. Elle peut hésiter. Elle ne peut pas changer.

L'APPROPRIATION

Essayons d'aller plus loin et tentons de comprendre le mécanisme qui s'oppose à l'intégration en soi de quelque chose qui contredit ou affaiblit une tendance antérieurement installée.

Ce qui se produit est le fait que la tendance, qui n'est, au début, qu'une légère poussée se transforme très vite en une force considérable, capable de tout renverser pour se satisfaire. A l'origine, elle évite et fuit tout ce qui pourrait la contrecarrer, ayant conscience de sa faiblesse. C'est ce que Stendhal appelait la « cristallisation », processus d'embellissement et de bonification, que le proverbe exprime à sa manière : « tout beau, tout nouveau ».

Puis, de même que, dans la mer, les objets qui y sont plongés sont rongés par l'eau et se couvrent de coquillage, se produit ce qu'on pourrait appeler une implication, c'est-à-dire une transformation dans le sens de la personne, un mélange avec ses éléments de base, une fusion avec elle. Ceci résulte essentiellement des buts, projets et objectifs que la personne élabore et qui intègrent le nouvel objet.

Que se passe-t-il quand on élabore, d'une manière intentionnelle, des buts, des projets, des objectifs ? Ceux-ci sont notre œuvre, reflètent ce que nous désirons et aimons. Ils ne sont anonymes qu'au niveau des moyens, nécessaires pour les réaliser. En eux-mêmes, ils sont des doubles de nous-mêmes, ils sont nous-mêmes. Comme notre personne est faite des visées que nous élaborons et voulons, nous l'aimons, comme nous aimons ce que nous recherchons et ce que nous voulons. L'amour de nous-mêmes, qui engendre l'« amour propre », l'estime de soi, n'est pas un sentiment gratuit que nous collerions artificiellement sur nous, en fonction d'influences externes, mais quelque chose de constitutionnel, d'essentiel, auquel personne n'échappe, pas même celui qui vit dans la culpabilité, où il est plongé par peur de démeriter à ses propres yeux.

La reconnaissance venant d'autrui, que T. Todorov, dans un livre récent (*La vie commune, essai d'anthropologie générale*, 1995), présentait comme le ressort le plus spécifique de l'être humain, devient une exigence de chacun, **dès l'instant où chacun estime faire le mieux pour lui et dans l'absolu**. Il ne peut rien y avoir qui contredise cela et celui qui, de l'extérieur, se permet de le contredire crée une tension, puisqu'il met en doute ce qui constitue l'assise de notre identité. Comme le dit Georges Courteline « s'il fallait tolérer aux autres ce qu'on se permet à soi-même, la vie ne serait plus tenable ». La vision que nous avons de nous-mêmes est distincte de celle que les autres ont de nous. Nous entendons cependant que les autres confirment notre vision.

Cette idée que l'amour de soi est au cœur de chacun de nous, rendant caduque et absurde toute tentative pour imposer une direction externe, non acceptée par nous, cette idée donc a été formulée et reformulée depuis longtemps par tous les penseurs qui ne sont pas des adeptes d'une idéologie a priori.

Leroi-Gourhan, éminent préhistorien, remarque qu'au moment où sont peintes les fresques des grottes préhistoriques, à Lascaux et ailleurs, au Magdalénien et au Solutréen, on a cessé pratiquement de chasser les grands animaux, dont on ne se nourrit plus. Et pourtant ces êtres fantastiques et

fascinants sont toujours là, dans la réalité de la chasse et dans la tête, et en les représentant, on se représente soi-même, dans son désir de conquête et de prise.

D'une manière générale, on exprime, dans nos œuvres, ce qu'on est, ce à quoi on aspire ou ce qu'on veut réaliser. On fabrique sa propre image, soi-même en image. La Fontaine, encore lui, illustre très bien cela, dans une fable où l'on voit des humains, dans une exposition de peinture, admirer une scène représentant un chasseur en train de terrasser un lion (*Le lion abattu par l'homme*, L.III). Un lion, un vrai, passe par là et s'écrie :

« Je vois bien, dit-il, qu'en effet,
On vous donne ici la victoire (...)
Avec plus de raison, nous aurions le dessus
Si mes confrères savaient peindre. »

Daniel Arrasse, critique d'art réputé, dans un livre tout entier consacré à démontrer la thèse selon laquelle les peintres se projettent eux-mêmes dans leurs œuvres (*Le sujet dans le tableau*, 1996), commence ainsi son livre. « Ogni dipintore dipinge se », « tout peintre se peint ». La phrase, dit-il, était à la mode à Florence sur la fin du Quattrocento. Brunelleschi en aurait le premier, esquissé l'idée dans un sonnet dirigé contre un peintre qui faisait « des figures aussi folles que lui » ; le sage Cosme l'ancien aurait, selon Politien, trouvé la formule mais cette fois pour exprimer son respect envers la personnalité excentrique de Filippo Lippi. L'expression, continue Arrasse, se rencontre ensuite chez des individualités aussi différentes que Savonarole et Léonard de Vinci, et ce rapprochement indique à lui seul qu'un sentiment était dans l'air du temps : une œuvre d'art ressemble inévitablement à son auteur, on l'y « reconnaît ».

Il faut donc admettre que l'amour de soi est un phénomène fondamental, auquel s'oppose la pratique constante de l'humanité visant à imposer des directions qui ne sont pas celles des intéressés. Réaction radicale qui s'explique peut-être par le caractère aussi radical de la conduite qu'elle vise à nier. Cette dernière dérange, crée un sentiment d'insécurité. Nous allons voir jusqu'où cela peut aller et comment cela justifie qu'on trouve des solutions à ce conflit.

LE LIEU DU DANGER

On aura compris, d'après ce qui précède, que le danger venant des autres est représenté par ceux sur lesquels on exerce la contrainte. Ce sont eux que traditionnellement on stigmatise. Ce sont eux qui menacent l'ordre et la sécurité : les délinquants, les migrants, les étrangers, les femmes, les gens de couleur, les enfants mêmes. Ce sont aussi ceux qui résistent et contre lesquels on est obligé d'employer les grands moyens, comme nous allons le voir.

Pourtant, ce ne sont pas eux qui menacent le plus l'ordre des choses, car ils ne se heurtent pas, comme ceux qui les attaquent, à des barrières impossibles à surmonter. Ils vivent leur vie à leur manière, qui ne satisfait certes pas leurs

aspirations, mais qui réalise un certain équilibre, dans un état précaire et difficile. Les autres, par contre, **du fait de l'impossibilité où ils se trouvent de réussir à neutraliser ce qui leur fait énormément peur**, versent dans une espèce de pathologie, qui débouche nécessairement sur des comportements aberrants et destructeurs.

Si l'on revient à la classification proposée au début, des différentes catégories de justifications de la contrainte, on trouve 1- les comportements d'exploitation, qui ne sont pas simples, car les exploités ne constituent pas une pâte malléable et ne sont pas corvéables à merci. Ils n'arrêtent pas de se révolter et de contester et, de toute façon, ne cessent pas de se plaindre. 2 - Les impositions qui résultent, si l'on peut dire, de l'ordre des choses et que Freud aurait mis sous la rubrique du « principe de réalité » ne s'imposent pas non plus, comme on pourrait le croire. Il y a des quantités de façons de voir la réalité et l'objectivité est un mythe. 3- Quant à la conduite qui consiste à vouloir le bien de l'autre, malgré ou contre lui, il engendre de véritables drames. Qu'on pense aux angoisses de certaines mères, qui voient leurs enfants prendre des routes où ils vont se perdre ou qui ne mènent à rien !

Le heurt avec autrui est le pire de tous et celui qui engendre les pires conséquences. En effet, autrui est non seulement un concurrent et un défi, comme l'est par ailleurs l'univers matériel, mais c'est aussi celui qui peut vous rassurer et vous faire accepter les douleurs résultant de la confrontation précédente, grâce à son amour et à son amitié. Il peut donc vous attaquer sur deux fronts : d'une part en vous mettant en difficulté et d'autre part, en vous retirant son soutien et son affection. C'est pourquoi les dispositifs de défense imaginés par l'humanité pour parer ce type de danger, que j'ai appelés les « superdéfenses » (*Pour ou contre l'autorité*, 1973), sont aussi les pires ou, si l'on préfère, les meilleurs. Ils consistent dans des conduites centrées sur la dominance /soumission. Ou l'on domine, dirige, commande et l'autre est un objet qui doit vous obéir en toute circonstance, ce qui le rend, en principe, pacifique et inoffensif. Ou on est sujet et on n'a qu'à obéir, ce qui vous protège de toute atteinte résultant de l'insoumission.

Ce n'est malheureusement qu'un principe. On retrouve à nouveau le spectre de la résistance, qui revient comme un monstre malfaisant et qui menace les forteresses qu'on a édifiées pour se protéger. On ne peut échapper à l'escalade infernale. Celui qui se défend élève des dispositifs de plus en plus puissants et efficaces contre un ennemi invisible, qui lui échappe sans cesse, qu'il croit vaincre, qu'il aspire à exterminer, mais qui ressuscite, comme les bras de l'hydre de Lerne, à laquelle Héraclès eut à faire face.

Les chances de victoire n'évoluent pas, mais, par contre, ce qui évolue, ce sont l'importance, la taille et la solidité des dispositifs. Ce sont eux qui, nous allons le voir, constituent aujourd'hui **la menace la plus sérieuse pour l'avenir de l'homme**.

L'HUMANITE MENACEE

Le progrès se retourne contre lui-même. Les armes qu'on a mises au point pour se défendre contre les ennemis potentiels n'ont cessé de se perfectionner et ont atteint maintenant une efficacité terrifiante. Par « armes », je n'entends pas seulement ce qu'on désigne habituellement par ce terme mais l'ensemble des appareils et des systèmes élaborés pour attaquer et se défendre. Ces armes ne restent pas au magasin des accessoires. Elles sont en service. La guerre a lieu et fait des ravages considérables.

Cette guerre se déroule sur trois plans. Premièrement, elle a un aspect et un impact militaires. Deuxièmement, elle suscite des organisations civiles et politiques. Troisièmement, elle a des conséquences sur le plan social, sur la vie des gens et leurs conditions d'existence.

1- Le plan militaire est le plus visible. Il manifeste clairement la psychologie de ceux qui le mettent en œuvre, qui est **une psychologie de l'extermination**. Le besoin de directivité est devenu tellement aigu, a rencontré tellement d'obstacles et de résistances, qu'il ne peut plus se traduire que par l'anéantissement de l'adversaire.

Cette conduite se renforce à la Renaissance, au moment où explose l'humanisme, qui semble accepté par ceux qui conduisent ce mouvement mais qui est en réalité combattu par eux. Dès le 15^{ème} siècle, ont commencé à se mettre en place ce qu'on a appelé les Etats Nations, c'est-à-dire une division de l'Europe en morceaux séparés, qui se définissent par la langue et l'histoire. Un Etat particulièrement inférieur au Moyen-Age, réduit alors à la portion congrue et coincé entre des géants, la France, ne veut pas accepter sa condition et se lance dans des opérations de grande envergure pour faire partie, elle aussi, des grands. Le 16^{ème} siècle est occupé par les luttes violentes entre la France et l'Empire de Charles Quint et de Philippe II, luttes qui vont déboucher, au siècle suivant, sur la Guerre de Trente ans, qui ravagera l'Allemagne. Les guerres de Louis XIV reprennent le mouvement avec les mêmes objectifs, en y ajoutant la lutte contre les protestants, déjà commencée auparavant, spécialement par rapport à la Hollande. L'idéologie, sous la forme religieuse (protestantisme), est rentrée en jeu et ne va pas cesser de le faire. Il faut y ajouter l'expansion coloniale, bien commencée avec l'Espagne, où se manifeste avec une extrême clarté le besoin de soumettre par la contrainte des gens qu'on méprise et qui ne méritent rien d'autre que cette contrainte.

Le désir de gagner, de vaincre par la force contraignante s'exprime dans le grossissement, de plus en plus grand, des armées. Composée d'unités de dizaines de milliers d'hommes au 16^{ème} siècle, elles passent aux centaines de milliers d'hommes du 17^{ème} au 19^{ème} siècles, sous Louis XIV et sous Napoléon, pour atteindre des millions d'hommes, des dizaines de millions à notre époque.

On est vraiment dans une logique de l'extermination. Les quantités de morts sont en proportion des quantités de combattants. De quelques dix millions au moment de la première guerre mondiale, on passe aux 40 millions dans la seconde. Un phénomène comme la Shoah n'a pas de précédent dans l'histoire. Ce n'est pas seulement un problème de quantités de victimes. A l'origine, se trouvent les visions d'un fou, terrorisé par la force d'une ethnie pourtant bien intégrée jusque là, la communauté juive. Les fantasmes de panique d'une population, sans fondement réel, suffisent à provoquer l'extermination potentielle d'une communauté entière. L'on voit ici l'importance de la psychologie, et l'absence de lucidité face à l'autre, qui peut entraîner aux pires atrocités.

Je passe sur la bombe atomique, dernier avatar de la volonté d'anéantissement. J'insisterai plutôt sur le caractère idéologique des luttes d'aujourd'hui, qui dressent les uns contre les autres les pauvres et les riches, les bourgeois et les prolétaires, les capitalistes et les démunis. Marx est passé par là, avec sa vision productiviste et pragmatique de la société, qui ne tient pas compte des psychologies. Seul l'affrontement, la « lutte des classes », sont désormais possibles, puisqu'il s'agit purement et simplement de supprimer l'autre. Les victimes de la contrainte adoptent le point de vue de ceux qui la pratiquent et croient trouver en elle la solution de leurs problèmes.

LA SOCIETE EN PERIL

2 -Il n'est pas étonnant que, dans cette évolution vers l'extermination comme solution aux problèmes des rapports humains, on assiste à un durcissement de la société elle-même. Certes, on a découvert la démocratie, qui marque un pas en avant considérable. Mais la démocratie elle-même est une formule défensive. C'est une manière de faire front contre l'exploitation, contre la contrainte de l'exploitation. La contrainte répond à la contrainte.

Dans cette logique de la contrainte, où l'autre n'est plus qu'un objet qu'il faut supprimer, on doit nécessairement aboutir à une société dans laquelle les citoyens eux-mêmes ne sont que des pions à ranger et à ordonner. C'est le totalitarisme, aboutissement dernier de l'évolution sociale au 20ème siècle, qui se répand en Europe, en Amérique latine, en Asie, au Moyen-Orient, partout.

Le passage au totalitarisme est bien expliqué par des textes de J.J. Rousseau, considéré comme un des inventeurs de la démocratie et de l'éducation nouvelle, mais qui fut en réalité surtout l'inventeur de la société fondée essentiellement sur la contrainte. Je reviendrai sur lui ultérieurement, mais vais maintenant examiner cet aspect particulier.

Dans des textes de *l'Emile*, Rousseau manifeste, à chaque page, son hostilité à toute formule éducative qui aboutirait à créer une dépendance entre l'éducateur et l'éduqué. Emile ne doit pas exprimer de désirs forts qui seraient

vus comme des « caprices » et qui ne résulteraient pas de ses besoins premiers, comme courir, manger, crier, etc. De tels désirs seraient vécus par le mentor comme une façon de prendre le pouvoir sur lui, et rien n'apparaît comme plus horrible pour cet éducateur qu'un tel type de pouvoir : le pouvoir de l'enfant. Ce pouvoir renvoie et figure le pouvoir en général, qui est certes un aménagement de la contrainte, mais qui a le mérite de la régler, comme d'ailleurs la démocratie. Rousseau y voit une perte de liberté, ce qu'elle est, mais lui préfère la contrainte brutale, affirmée, c'est-à-dire le totalitarisme.

« Je reviens à la pratique, dit Rousseau. J'ai déjà dit que votre enfant ne doit rien obtenir parce qu'il le demande, mais parce qu'il en a besoin, ni rien faire par obéissance, mais seulement par nécessité. Ainsi les mots d'obéir et de commander seront proscrits de son dictionnaire, encore plus ceux de devoir et d'obligation, mais ceux de force, de nécessité, d'impuissance et de contrainte y doivent tenir une grande place » (Livre II). De cette idée qui est à l'inverse de ce que je proposerai tout à l'heure, puisqu'elle nie le lien relationnel, on passe naturellement à la conception totalitaire. « La dépendance des choses, dit Rousseau, n'ayant aucune moralité ne nuit pas à la liberté, et n'engendre point de vice ; la dépendance des hommes, étant désordonnée, les engendre tous ». Puis Rousseau poursuit : « S'il y a moyen de remédier à ce mal dans la société, c'est de substituer la loi à l'homme et d'armer les volontés générales d'une force réelle supérieure à l'action de toute volonté particulière. Si les lois des nations pouvaient avoir, comme celles de la nature, une inflexibilité que jamais aucune force humaine ne pût vaincre, la dépendance des hommes redeviendrait alors celle des choses ; on réunirait dans la république tous les avantages de l'état naturel à ceux de l'état civil, on joindrait à la liberté qui maintient l'homme exempt de vice la moralité qui l'élève à la vertu (...) Maintenez l'enfant dans la seule dépendance des choses, vous aurez suivi l'ordre de la nature dans le progrès de son éducation » (Livre II). On voit ici la genèse du *Contrat social*, qui a pour but d'éliminer l'homme de son domaine, pour y substituer la violence de la nature. Cela m'aidera, tout à l'heure, à définir, par opposition, l'éthique que je propose.

3- Pour finir cette série des maux engendrés par la contrainte, il faut évoquer son ultime avatar : la pauvreté dans le monde. Un des paradoxes les plus étonnants de la société moderne est d'avoir réussi à maintenir, dans le monde, une misère effroyable qui affecte des milliards d'individus, alors que les progrès scientifiques permettraient de nourrir le globe tout entier. Adam Smith (1776) avait raison de penser que la créativité individuelle est la source de la « richesse des nations », laquelle permet la vie et la survie. Mais il avait tort de ne pas s'interroger sur les méthodes qui permettent d'assurer cette créativité.

De telles méthodes, en effet, sont les seules capables de multiplier la production dans tous les domaines et d'assurer la subsistance de tous. L'aide gratuite venant des pays les plus riches, la redistribution des richesses grâce à une fiscalité démocratique, l'Etat-Providence avec ses aides ciblées, formules

découvertes à notre époque par ceux qui veulent résoudre ces problèmes, sont certes des avancées considérables. Mais ils n'attaquent pas le mal à la source. Le blocage vient d'ailleurs. Il vient de l'état social même des pays et des populations qui souffrent de pénurie. Par état social, je n'entends pas seulement le système des aides publiques, mais la relation que les gens ont entre eux, qui détermine le rapport avec le travail et avec la production.

La grande erreur de Marx a été de tout expliquer par les « rapports de production ». Avant eux, il y a les rapports humains, tout simplement. Par exemple, l'agriculture a été inventée pour pouvoir maintenir une sédentarité relative, qui avait été réalisée bien avant elle. Le désir de bouger ou de rester sur place est plus important que l'art de cultiver la terre, qui est d'ailleurs un art et un savoir. La culture est avant l'agriculture.

LA NON-DIRECTIVITE

Il est temps d'en venir à ce qui constitue le but de ce texte : **la présentation de la non-directivité.**

Cette conduite humaine, qui a toujours existé, même si on peut essayer de la promouvoir systématiquement aujourd'hui, constitue une conduite radicalement opposée à la conduite directive. Son esprit et ses objectifs sont différents. Elle n'a pas pour finalité de réaliser les buts que la directivité n'est pas capable d'atteindre, que nous avons étudiés, mais elle vise à réaliser d'autres buts. Il faut donc essayer de la définir, aussi clairement que possible.

Il y a non-directivité ou conduite non directive à chaque fois que quelqu'un fait une action sur, avec ou pour quelqu'un d'autre, qui est telle que cette action est aussi voulue par cette autre personne. Autrement dit, il y a convergence des désirs : la personne dite non-directive veut la même chose que celle auprès de laquelle elle intervient. Elle poursuit les mêmes buts, se dirige dans le même sens.

Comment cela est-il possible et quel est l'intérêt d'une telle action ?

Cela pose le problème de la convergence des vouloirs et des actions. Cette convergence est possible, à cause de la capacité humaine de représenter les intentions, les projets, les désirs, les affects, les plans, les stratégies, les pensées d'autrui. Cette représentation peut déboucher sur une envie d'adopter les mêmes attitudes internes ou sur le constat de l'identité des attitudes ou sur l'espoir d'accorder les attitudes. Dans tous ces cas de figure, l'intérêt réside dans un enrichissement de soi, une expansion de son univers intérieur qui prend une nouvelle coloration, une nouvelle dimension et qui se modifie sans se trahir.

Il est prouvé maintenant, après certaines recherches récentes (cf. Bowlby, *L'attachement*, 1969) que l'apport rendu possible par cette convergence est un facteur d'attachement. La mère qui sourit à l'enfant et à qui l'enfant sourit, en

retour, attache l'enfant à elle et s'attache à l'enfant. Cet attachement prolonge l'enrichissement issu du rapprochement psychologique. Il permet le partenariat, c'est-à-dire de pouvoir être accompagné, aidé, soutenu, approuvé, prolongé par quelqu'un d'autre.

La non-directivité est un facteur de lien. Elle crée le lien social.

Un tel lien crée forcément une certaine dépendance. Si j'aime quelqu'un, je souhaite que cette personne soit présente et je la rends présente par la pensée, si elle est absente. Quand la dépendance devient douloureuse et obsessionnelle, c'est en général que le lien remplit d'autres fonctions qu'une fonction affective. Il protège aussi contre des maux possibles. Il s'est transformé en soumission.

Nous avons vu plus haut que la conduite directive visait à imprimer à l'autre une direction qui n'est pas la sienne, que nous souhaitons pour nous ou même pour lui-même, que nous justifions par un soi-disant besoin qu'aurait l'autre. Cette conduite, avons-nous vu, est un échec. Elle ne réussit pas à atteindre ses buts. Même si elle a un certain effet en situation rapprochée, du fait de la peur, même si elle permet de réaliser un ordre extérieur et passager, elle ne peut modifier les visées d'autrui. Nous avons montré cela clairement.

Confrontée à cet échec, on pourrait penser que la non-directivité, à l'inverse, obtient les effets que la directivité n'a pas, en procédant par des voies détournées, indirectes, psychologiques. C'est une chose qu'on lui a beaucoup reprochée. Mais il n'en est rien. Il faut accepter que l'autre agisse à sa manière, selon son inspiration et que nous n'ayons aucune prise sur lui. Cette proposition est présumée à toute démarche de type non-directif. C'est pourquoi nous allons l'examiner

L'INTERACTION DES DESIRS

Nous sommes tous confrontés au problème crucial de l'articulation de nos désirs avec ceux d'autrui. Il existe ici **trois cas de figure**.

Le premier est le cas où nos désirs se réalisent dans un milieu globalement favorable, où ils ne rencontrent pas d'obstacles ni d'objections, et où même ils peuvent être positivement favorisés. C'est le cas, d'après un livre récent, des désirs des enfants de recevoir tel ou tel jouet à Noël (S. Vincent, *Le jouet et ses usages sociaux*, 2003). C'est aussi le cas de ces gens, jeunes ou moins jeunes, qui se réalisent dans le conformisme le plus complet, en accord maximal avec le milieu environnant. Léon Festinger a proposé, dans les années 1960, le concept de « pression à la conformité », pour désigner cette volonté d'un groupe de voir ses membres adopter les normes en vigueur, Une telle conformité existe et résulte généralement d'un processus d'auto-contrainte. La différence avec la contrainte est que l'individu entend profiter au maximum de la contrainte exercée sur les autres et accepte, en contrepartie, de se soumettre lui-même à la

contrainte du groupe, sans que, pour autant, cette contrainte-là soit vécue par lui autrement que comme une véritable contrainte. Il souhaiterait en effet pouvoir s'y soustraire et il le fait assez souvent. La coïncidence avec le désir des autres se réalise, dans ce cas, quand le membre impose aux autres la contrainte générale et fait des actions pour cela. J'ai déjà analysé cette situation comme étant typique du « contrat social », à la manière de Rousseau..

Le deuxième cas de figure est quand notre désir se trouve contredit par les désirs des autres et ne peut pas finalement se réaliser. Cette catégorie regroupe donc tous les espoirs ou les vellétés ou les aspirations qui débouchent sur des échecs, qui aboutissent à des déceptions et à des frustrations. C'est le cas évidemment des désirs soumis aux répressions diverses, de nature sociale ou morale ou physique. Il y en a d'innombrables .La société n'a pas arrêté au cours des siècles d'accumuler les interdits, qu'elle entend faire respecter par la contrainte, qui marche, dans ce cas, comme toute contrainte, à court terme.

Cela veut dire que l'individu intériorise ses désirs, qui ne cessent pas alors d'être de vrais désirs, conscients et décidés. Freud s'est emparé de cette réalité pour l'intégrer à sa vision du désir aboli en apparence, enfoui dans l'inconscient et soumis à un travestissement libidinal. Il oubliait seulement que l'abolition volontaire d'un état interne, de l'ordre de la représentation ou de la pulsion est impossible, comme on l'a largement démontré après lui. S'il s'agit d'une disparition non voulue, elle implique un changement de signe et de valeur, donc une transformation préalable.

Il est aussi possible que nos désirs se heurtent aux désirs des autres dans une optique de compétition, de concurrence ou de conflit. Ils sont souvent, dans ce cas, irréalisables. Ils peuvent aussi être irréalisables parce que les circonstances ne s'y prêtent pas, parce que les objets adéquats ne se présentent pas ou qu'ils se situent dans un champ purement imaginaire.

Le troisième cas de figure est celui où nous sommes confrontés aux désirs d'autrui, plus ou moins impérieux et urgents, qui dérangent simplement notre volonté d'être tranquilles, calmes et sereins. Cette volonté est évidemment aussi un désir et on pourrait dire que notre désir, dans ce cas, est seulement contredit, comme dans le cas précédent, mais la différence avec celui-ci réside dans le fait que c'est vraiment le désir d'autrui qui pose problème et non le nôtre. Ce désir d'autrui nous apparaît comme intempestif et intrusif. Cette situation est très fréquente dans un contexte pédagogique, du fait de la différence radicale qui existe entre le régime de conduite des jeunes et celui des adultes. Il résulte aussi de la différence de conditions et des statuts sociaux, qui rendent actifs certains et passifs d'autres ou qui justifient le harcèlement de certains sur d'autres.

Quelque soit la cause des difficultés rencontrées pour affirmer et réaliser nos désirs : la froideur dans le premier cas, l'obstacle dans le deuxième et le dérangement dans le troisième, il faut affirmer haut et fort que cet état de choses ne peut pas être changé.

Je reviens sur l'exposé du début et je répète que la résistance aux contraintes et aux pressions diverses est considérable. **Elle résulte, comme je le montrerais, d'une aspiration intense à l'autonomie chez l'être humain.**

Toute solution à ce problème s'appuyant sur l'utilisation de la peur ou de la terreur est une illusion Il faut entendre par là que c'est vraiment une illusion, en ce sens qu'il y a réellement l'apparence, l'amorce d'une solution, mais que celle-ci échappe au moment où l'on croit atteindre le but. La lucidité est une qualité indispensable à ce stade.

Faut-il en rester-là, à ce constat triste et résigné, sans espoir de solution ? En aucune manière. Une des conséquences les plus dramatiques de la situation d'échec qui vient d'être évoquée est la détérioration des rapports entre individus, la dérive vers la haine et la dépression, la rupture du lien social, la guerre. Une telle dérive n'est pas inhérente à la situation d'échec, mais elle en est un corrélat habituel.

C'est ici qu'intervient l'option non-directive. Seule elle est capable de neutraliser les conséquences désastreuses de l'échec du désir, du fait qu'elle crée une autre dynamique, relationnelle et affiliative. Cette dynamique n'a pas pour effet de permettre la réalisation du désir impossible mais d'aller ailleurs, de créer une autre dynamique.

Il faut ajouter que cette autre chose qu'on met alors en place a aussi pour effet de neutraliser les affects de douleur et d'angoisse, inhérents à la situation de privation et de lutte. D'avantage qu'un processus de compensation, se produit un processus d'irradiation affective : la charge positive de la construction non-directive influe sur le flux négatif, en le réduisant, à condition qu'elle soit assez forte. Des recherches récentes (cf. Harlow, 1959) montrent la réalité de ce mécanisme. En plus du fait du déplacement vers autre chose, s'ajoute donc un rééquilibrage dynamique, une modification de la tension.

Le destin du désir ou plutôt du mouvement mis en branle par le désir dépend donc entièrement de la possibilité de créer un mouvement de type non-directif, que nous analyserons en détail.

LA CONSTRUCTION DU LIEN

Il faut tout d'abord dire que la non-directivité ne consiste pas seulement dans le fait de ne pas pratiquer la contrainte ou de ne pas la supporter, ce qui est la position de certains mouvements gauchistes aujourd'hui.

Elle consiste encore moins à assimiler à une contrainte toute forme d'attache ou d'affinité, en particulier celle qui serait créée par des interventions non-directives, ce qui est nettement la position de Rousseau dans *l'Emile*. Une telle assimilation, qui n'est pas impossible et qui se rencontre, résulte

généralement d'une phobie extrême de la dépendance, qui rend impossible la solution des problèmes interpersonnels et sociaux presque par définition. Le sujet voyant dans toute tentative de rapprochement une intrusion ou un harcèlement rejette celle-ci, comme une contrainte, et se retrouve indéfiniment seul. C'est ce qui est arrivé à Rousseau, dont la vie est pour ainsi dire la transposition en négatif de sa pensée. Il dit d'ailleurs lui-même qu'il n'aurait jamais pu supporter la présence d'enfants pour effectuer son travail d'écriture. Il ne les a pas mis à l'assistance publique par hasard.

Par opposition à la position rousseauiste, la non-directivité est fondée sur le principe de l'échange. De quoi s'agit-il ?

Tout être humain aime, souhaite et apprécie qu'on s'occupe de lui, qu'on l'aime et qu'on l'aide. Cela découle de l'expansivité naturelle de l'humain, dont je reparlerai au dernier chapitre de ce livre. L'être humain se nourrit littéralement du milieu ambiant et de la réalité en général. S'il vient au monde démuné et impuissant, contrairement à l'animal, c'est qu'il doit recevoir d'ailleurs même les choses qui le constituent le plus intimement et personnellement, comme marcher, parler, connaître, etc. Cette volonté de recevoir, de trouver un terrain tout préparé pour son action, d'être reconnu peut fort bien prendre des formes altérées et dégradées, comme de vouloir peser sur la volonté de l'autre par la violence et la menace. Cependant, dans ce cas, la riposte de l'autre, dont j'ai parlé au début, annule les effets bénéfiques attendus. Il reste que l'être humain, même dans ce dernier cas, souhaite laisser des traces dans l'esprit de l'autre, être regardé, considéré. S'il parle, il veut qu'on l'écoute et s'il agit, qu'on l'approuve.

Un telle caractéristique découle, encore une fois, de l'expansivité basique de l'humain, qui se relie à son autonomie, qui en est la contrepartie. Cette expansivité va d'emblée à l'essentiel, c'est-à-dire vise toujours à l'effet qu'on produit dans l'esprit de l'autre, même si on redoute cet autre et qu'on a peur de son regard. Rousseau, le sauvage, écrivait des livres pour être connu.

Naturellement, une telle exigence doit avoir un répondant. L'appel à l'autre suppose qu'il y ait un autre et que cet autre réponde à l'appel. Mais quel intérêt possède l'autre à faire cela ? Qu'est ce que cela lui apporte ? On tombe alors sur un autre mouvement typiquement humain, qui est le désir de pénétrer l'autre pour se l'approprier, pour s'en emparer à titre de perception, souvenir, représentation, pensée, réflexion, attache. Tout se passe comme si l'humain devait réussir dans cette entreprise insensée, qui consiste à franchir la barrière élevée pour protéger la subjectivité de l'autre et s'introduire dans cette subjectivité même, qui devient alors sa propriété, sans cesser d'être celle de l'autre. Cela ressemble beaucoup à ce qui se passe dans la sexualité, mais, après tout, la sexualité ne serait-elle pas elle-même un élément de cette fondation ?

Ce qui se passe dans ce double mouvement est un échange, qu'on pourrait appeler **l'Echange Social de Base (ESB)**. Cet échange fonde l'attachement à l'autre, par lequel on se sent reconnu, considéré et apprécié.

Un tel attachement est à l'origine de toutes les formes humaines de lien : l'amour, l'amitié, l'affiliation, la solidarité, la communication etc. Il suppose, pour être réalisé, la mise en œuvre de toutes les facultés humaines : la perception, la conceptualisation, la réflexion, l'intuition, l'imagination, la mémoire, etc. C'est une opération psychologique. Même quand il se traduit concrètement dans une aide ou un soutien matériels, dans un rapprochement physique ou encore, comme dans les sociétés primitives, quand il s'exprime à travers une pression collective pour transférer les biens des uns aux autres, il implique de telles opérations psychologiques.

Sa traduction affective est, elle aussi, toujours présente : émotion, sentiment, pulsion, impulsion, désir, aspiration, tension, projet. C'est même sous cette forme qu'elle s'inscrit dans le psychisme.

Les institutions humaines sont importantes, comme nous allons le voir, mais elles sont secondes, car elles n'existeraient pas si il n'y avait pas cette propension des éléments en présence à jouer ce jeu-là précisément. La preuve en est que les institutions animales sont extrêmement différentes, du fait qu'elles ne reposent pas sur les mêmes inclinations.

Le lien résulte du processus d'échange et non l'inverse. L'échange crée le social et non le social l'échange. C'est l'erreur faite par Todorov dans son livre récent d'anthropologie déjà cité. Dans une vision à la Durkheim, il voudrait que la société soit antérieure à l'individu sous prétexte qu'elle l'influence, ce qui est incontestable. Mais pour l'influencer, il faut qu'elle existe, et pour qu'elle existe, il faut des humains fonctionnant d'une certaine manière qui se mettent ensemble à un certain moment. Le fait que ces humains sont eux-mêmes engendrés par d'autres humains ne change rien à la chose. Leur mode de fabrication ne détermine pas leur nature mais seulement leur existence.

Ch.2 LE BANQUET

L'auteur de ce livre, consacré à la Non-directivité intervenante, passe maintenant au second volet de son exposé : le volet positif.

Dans le premier chapitre, il s'est efforcé de faire une critique des conduites directives, qui sont fondées sur la contrainte et le désir de faire prendre aux autres une autre direction que celle qu'ils adoptent eux-mêmes. Il a montré le caractère illusoire de cette entreprise, quand elle cherche à modifier la mentalité des individus. Sa seule valeur est à court terme : du fait qu'elle obtient une soumission immédiate due à la peur. elle est largement utilisée dans la vie sociale, dont elle constitue une des bases. Le malheur est qu'il faut la renouveler sans cesse, la multiplier à l'infini, véritable opération à la Sisyphe.

La non-directivité prend la position exactement inverse ; elle cherche la convergence des vœux et des états psychologiques, dans le but de permettre une résonance des personnes les unes avec les autres. L'auteur analyse toutes les formes que peut prendre cette résonance.

Il intitule ce chapitre « le Banquet », en référence à Platon, qui voit dans le banquet le modèle de toute relation humaine. Le nom qu'il lui donne « Agapes » signifie aussi « Amour » en grec (Agapi).

LA VIE SOCIALE

Je vais poursuivre la réflexion commencée au chapitre 1 par l'exposé d'une conception de la vie sociale, fondée sur de toute autres bases que celles dont nous avons l'habitude. Ce sera, si l'on veut, une nouvelle conception de la vie sociale, **dans l'esprit de la non-directivité.**

Ce qui caractérise le fonctionnement de la société depuis la nuit des temps, c'est à la fois **la violence et la faible efficacité.**

La violence résulte du fait que le mécanisme qui unit les humains entre eux est la contrainte, c'est-à-dire la menace servant de levier pour faire agir autrui. Cette contrainte ne vient pas seulement des autorités, qu'elles soient exploitantes ou gestionnaires, mais elle vient de tout le monde, des groupes entiers et des membres de ces groupes, des voisins et des personnes de la famille, des amis mêmes parfois. Léon Festinger a raison de parler de « pression à la conformité ». Une telle pression est fondamentale et fondatrice.

Cette violence, qu'elle prenne la forme de punitions ou de récompenses, suscite en permanence des résistances farouches, je l'ai montré au chapitre précédent. Celles-ci limitent terriblement l'efficacité des actions visant à faire agir autrui. Il faut sans cesse recommencer à imposer, répéter indéfiniment les

interdits et obligations. On obtient certes des effets satisfaisants à court terme : les gens obéissent aux ordres et aux règlements, à cause des sanctions prévues. Mais ils font tout pour y échapper quand l'éventualité de la sanction disparaît, quand le gendarme, le directeur ou le père s'éloignent : « quand le chat n'est pas là, les souris dansent ».

La surveillance, le contrôle, le rappel des ordres doivent donc être constants, sans cesse renouvelés, chaque jour et presque à chaque heure. Cela ressemble fort au mythe de Sisyphe. L'intervention auprès des autres devient une chose épuisante, un véritable labeur, qui n'est qu'à peine compensé par les plaisirs que les autres nous procurent de temps en temps, spécialement dans les moments de loisir.

Il faut ajouter à cela, le fait, capital, que les conduites que nous réclamons des autres sont rarement inspirées par une connaissance satisfaisante de ce que les autres peuvent et désirent faire. Elles sont plutôt inspirées par des plans a priori, des stratégies subtiles, des projets qui nous conviennent à nous, car nous pénétrons peu et difficilement dans la psychologie d'autrui. Ceci est un point central sur lequel je reviendrai : **la subjectivité d'autrui nous échappe**, car elle constitue un monde à part, très différent du monde visible des comportements apparents. Je la comparerai à la partie invisible du monde physique ; électrons, ondes électromagnétiques (hertziennes), atomes, molécules, etc.

On me dira que la contrainte, qui constitue la base du tout système social depuis toujours, n'est pas nécessairement une chose subie et refusée, mais peut être acceptée et même voulue par ceux qui la voient comme une manière de se plier à la loi commune, qui leur sert et les protège. Elle devient alors une auto-contrainte. J'ai montré ailleurs (*L'écoute du désir*, 2006) que celle-ci était la base du système du « contrat social », en honneur dans toutes les sociétés, que Hobbes et J.J. Rousseau ont clairement défini.

Mais le fait d'accepter la contrainte, dans un but de protection, ne supprime pas son caractère de contrainte et n'empêche pas qu'on cherche aussi à y échapper. On ne le fait certes pas de la même manière que lorsqu'elle reste extérieure à nous, mais on le fait quand même, surtout si on est dans une position dominante, qui facilite la transgression.

Ceci se produit avec une grande fréquence et engendre ce qu'on appelle **la culpabilité**. Avec elle, viennent le remord, la mauvaise conscience et beaucoup de maux, qui minent le psychisme en profondeur. On est en effet alors dans une sorte de contradiction permanente, car on doit aimer une chose parce qu'elle nous sert, tout en la détestant parce qu'elle nous limite. Pavlov appelait cela « névrose expérimentale ».

Il faut absolument que nous sortions de cette impasse qui nous est imposée depuis des millénaires. Il faut enfin que nous ayons une vie sociale éclairée, **fondée sur un contact réel avec la subjectivité d'autrui**, dans laquelle la contrainte n'est pas le moteur principal et dans laquelle autrui n'est

pas seulement un obstacle à la réalisation de nos buts ou un levier pour y parvenir.

Cela implique un rapport libre et désintéressé avec cette subjectivité, un rapport du même ordre que celui que nous avons avec certains objets de l'univers physique, avec la nature, les arbres et les rivières. Il faut que nous nous mouvions dans cet espace comme on se meut dans un espace ouvert, disponible, accessible.

Le mouvement non-directif, que je vais essayer de définir par la suite, s'est donné pour objectif de rendre possible un tel projet.

C'est un projet ambitieux, difficile, périlleux, qui risque de ne pas être compris. Il mérite cependant qu'on l'entreprenne.

Je reviens une dernière fois sur ce point : pourquoi se donner tant de mal pour atteindre un but si difficile à atteindre ? Et, à nouveau, je réponds en posant une question : était-il nécessaire que nous fondions, comme c'est le cas aujourd'hui, notre rapport, à la fois pratique et théorique, avec le monde physique sur des réalités invisibles, inatteignables la plupart du temps, comme les électrons, les ondes électro-magnétiques, la lumière, les molécules, les atomes, ou sur des forces non matérielles comme l'« attraction universelle » ou l'énergie exprimée par $E=MC^2$? Ce n'est pas seulement parce que nous profitons, grâce à ces connaissances, de l'électricité, du téléphone, de la radio, de la chimie, mais surtout parce que nous sommes en prise, grâce à elles, avec l'univers, j'allais dire l'univers réel, celui qui nous entoure.

Nous sommes aussi immergés dans un monde de subjectivités, dans lequel les pensées, les idées, les désirs, les aspirations, les volontés, les conceptions, les décisions, les affects, les émotions, les automatismes sont largement aussi importants que les actions visibles et extériorisées, les mouvements des individus et des foules, les déplacements dans l'espace et l'occupation du temps. Elles sont même, ces subjectivités, à l'origine des actions, mouvements, déplacements apparents. Elles sont par derrière, si l'on peut dire.

Nous sommes résolument anti-comportementalistes, car la réduction au comportement nous fait régresser, nous ramène aux vieux réflexes brutaux de l'homme des cavernes, qui ont l'air d'être efficaces parce qu'ils sont palpables et constatables, mais qui sont opaques, totalement opaques. Il faut accepter notre destin d'êtres subjectifs, d'êtres mus par des forces et des projets internes, dont l'expression externe renvoie sans cesse à ces forces et à ces projets, comme à des noyaux cachés.

LA RESONANCE

J'ai insisté, au chapitre précédent, sur le fait que la directivité est une conduite par laquelle nous tentons d'imposer aux autres une direction qui n'est pas la leur, même si nous pensons que c'est la meilleure possible pour eux ou pour nous. La conduite inverse, que je veux manifester maintenant, consiste évidemment à accepter la direction prise ou à prendre par l'autre, de sa propre initiative, volontairement.

Celui qui fait une telle chose se met en concordance avec l'état psychologique de l'autre. Il converge avec lui, Cette convergence n'est jamais parfaite évidemment, ne serait-ce que parce que l'autre est autre, de toute façon, et que son contexte particulier n'est pas le même que celui de qui cherche à le rejoindre. Il peut cependant y avoir convergence tendancielle, si je puis dire, dans la mesure où le mécanisme psychologique d'accord n'est pas un mécanisme statique mais dynamique. Il évolue dans le temps, possède un début et va vers un certain but. Il s'améliore et se perfectionne.

Ce mécanisme n'a guère été étudié en psychologie. Il est peut-être trop fondamental, comme je vais le montrer. **Je l'appelle résonance. Il consiste, pour un être humain, dans le fait de construire en soi un état psychologique similaire à celui d'un autre être humain.**

On reconnaîtra facilement le phénomène appelé **empathie** dans un certain courant. Il se traduit en effet souvent par l'empathie.

Mais il a d'autres traductions. Parmi elles, il y en a une qui procède d'une vieille tradition en psychologie, la plus ancienne peut-être, à savoir celle du savoir et de la connaissance. Les scolastiques l'appelaient « être de raison ». Les modernes l'appellent « représentation ». C'est finalement la même chose. Quand on se représente quelque chose, on fait converger en soi les images, pensées et idées dans le même sens que l'objet représenté. On le fabrique en soi, si je puis dire. On le reconstruit en soi. Quand je me représente le trajet que je vais effectuer pour aller quelque part, je le construis pas à pas à partir de données fragmentaires, pour aboutir à une carte complète satisfaisante.

La tradition cognitiviste de la connaissance rationnelle, issue des grecs et qui culmine à l'époque classique, n'a guère fusionnée, jusqu'ici, avec la tradition moderne de l'empathie. Il faut pourtant qu'elle le fasse, pour qu'on puisse apercevoir les ponts qui existent entre elles et qui sont très importants.

Dans la tradition moderne, la résonance est un phénomène affectif, qui résulte d'une propension spontanée de l'être humain à se mettre en accord avec l'état d'un autre être humain. Cette tendance se manifeste presque dès la naissance. L'américain Meltzoff (in *Social Perception in Infants*, 1985) manifeste l'existence d'une capacité d'imitation des mouvements du visage chez des enfants de deux à trois semaines.

Il y a de nombreuses traductions de cette tendance chez l'adulte. Par exemple l'américain W. Pennbaker (*Opening up*, 1990) a, le premier, étudié la tendance de l'adulte à traduire, exprimer à d'autres adultes une émotion qu'on vient d'éprouver, à partir d'une scène qu'on a vue dans la rue ou ailleurs. Cette

tendance a été récemment étudiée d'une manière approfondie. On a montré que les émotions éprouvées par nous à un certain moment, modifient l'état affectif global. Des sujets qui vont effectuer volontairement un saut à l'élastique, priés de remplir un questionnaire pour tester leurs désirs de faire d'autres actions à risque, mettent alors des notes plus fortes que celles qu'ils mettent à ce même questionnaire, en dehors de ce contexte.

Mais c'est surtout le phénomène appelé **excitation** qui traduit le mieux la résonance. Ce phénomène utilisé d'abord en psycho-physiologie pour signifier la variation du « potentiel de repos » de la cellule sous l'action d'un agent sensoriel ou électrique, a été réutilisé en psychologie pure pour désigner l'action sur le sujet d'un message quelconque venant par le canal sensoriel ou autrement. Cette action est telle que le sujet réagit immédiatement à ce message en accord avec les inclinations inscrites en lui du fait de l'expérience antérieure ou d'une manière innée. Par exemple, si le sujet voit arriver sur lui un objet important, il se protège, dès les premiers jours de sa vie, comme l'a montré Bower. Mais la réaction est la même fondamentalement s'il voit qu'il va pleuvoir et qu'il prend son parapluie ou s'il se met alors à soupirer.

Cet accord qui se crée spontanément entre l'impact externe et l'état interne est évidemment un phénomène affectif, presque par définition. C'est la traduction par excellence de la dynamique affective. Faut-il, pour autant, séparer ce phénomène de l'action de connaître, sous prétexte que celle-ci est du domaine cognitif ? Evidemment non. La connaissance, comme le reste, obéit à ce mécanisme. Autrement dit, je fabrique en moi une représentation sous l'action d'un spectacle extérieur, d'une manière tout autant spontanée et automatique que s'il s'agit d'un bruit ou d'un éclair. Le spécialiste de champignon, qui voit sur sa route un champignon qu'il ne connaît pas, le regarde et le prend dans sa main pour l'étudier, à cause de son intérêt pour les champignons.

On peut donc dire que le monde extérieur résonne en nous à la fois sur le plan affectif pur, quand par exemple j'exprime une émotion, sur le plan affectif-cognitif, quand je regarde une chose qui m'intéresse et sur le plan cognitif pur, quand je fais l'effort de décrire exactement l'objet en question.

Cette grande **propension à la résonance**, qui apparaît comme un phénomène central dans le psychisme, peut naturellement être inhibé ou au contraire cultivé, approfondi, selon les influences et les cultures. De toute façon, il répond à la nécessité, que nous éprouvons tous, de nous enrichir ou d'être en prise sur le monde ou de nous insérer dans la réalité.

Quand il s'adresse aux humains, ce qui est considéré dans ce livre, il peut prendre des formes diverses, que je vais étudier maintenant et qui définissent des différentes formes de la non-directivité.

LE PREMIER NIVEAU

Il existe des différences importantes entre les différentes formes de résonances. Parmi elles, il en est une qui définit des modes de relations humaines différenciées. Il s'agit de l'opposition entre les résonances à l'autre, qui ne modifient pas l'autre, autrement dit qui ne le font pas lui-même entrer en résonance, et les résonances qui le modifient, changent sa conduite, dans un sens voulu et accepté par lui-même, créant en lui de nouvelles résonances.

Dans le premier cas, il faut encore distinguer entre les résonances que l'autre, c'est-à-dire celui qui est l'objet de ces résonances, ne connaît pas et les résonances qu'il connaît mais qui ne l'influence pas.

Cela nous donne en réalité **trois formes fondamentales** de résonances.

1- Dans **une première forme**, le sujet X résonne et se met en convergence avec un ou plusieurs autres sujets, sans que ceux-ci le sachent, ou du moins sans qu'il puissent en avoir une conscience claire. Cela peut se produire dans une situation d'émetteur ou de récepteur. Dans la première situation, j'écris par exemple un texte en ignorant qui le lira ou du moins sans pouvoir désigner précisément les récepteurs de ce texte. Dans la seconde situation, je lis un texte qui ne m'est pas destiné précisément et explicitement, un livre publié par exemple. Dans les deux cas, la résonance se produit mais elle ne modifie qu'un des partenaires. Elle est donc **unilatérale**. Cela ne l'empêche pas d'être réelle.

2- Dans **une deuxième forme**, le sujet X résonne sur d'autres et d'autres résonnent sur lui, comme au premier niveau, mais ils assistent, les uns et les autres à ce processus et à cette action en cours, en temps réel, si l'on peut dire, comme lorsque je parle à quelqu'un et que je vérifie les effets de ma parole à chaque instant. Une résonance donnée devient elle-même objet de résonance. Les acteurs et les spectateurs se regardent, sont en interaction réciproque, ce qui crée une véritable circulation et un véritable flux des résonances.

Cependant, le but du sujet X n'est pas de modifier les dispositions de ses partenaires, même si celles-ci résonnent sur lui et s'il résonne sur eux. Il ne cherche pas à les changer et à les transformer, même avec leur accord. Il veut respecter et sauvegarder leurs dispositions.

Cela se produit dans une situation de pénétration réciproque qui constitue une aventure passionnante pour les partenaires, dans la mesure où elle implique de franchir la barrière des subjectivités, d'aller au-delà des pures apparences et des comportements.

La résonance est bilatérale mais elle maintient l'état initial, ne modifie pas les parties en présence.

3- Dans **une troisième forme**, qui correspond aux formes fortes de résonance, celle-ci sert aussi à faire évoluer, modifier, transformer l'un des partenaires ou les deux, dans un sens voulu par eux, qu'ils acceptent au départ et

même qu'ils désirent. C'est ce qui se passe en pédagogie, en psychothérapie, dans les groupes de développement, dans certaines formes d'amitié et de collaboration. Généralement, un des partenaires agit sur l'autre en résonnant avec lui, par exemple en l'écoutant ou en réagissant à ce qu'il dit, etc.

La résonance, dans ce cas, est franchement **bilatérale**. Je consacrerai les chapitres qui suivent, dans ce livre, à cette forme de résonance, que j'appelle **non-directivité intervenante**.

Pour l'instant, je souhaite présenter **la première forme de résonance**, que j'appelle **unilatérale**.

Cette résonance se ramène essentiellement à la connaissance que nous avons d'autrui, sous toutes les formes que cela peut prendre. Un tel type de rapport peut paraître banal et sans intérêt. Il se produit en effet tous les jours, car il est indispensable à la vie sociale

Cependant, il faut faire quelque distinction. La plus importante est entre la connaissance centrée sur le comportement extérieur du sujet considéré et celle centrée sur ses états psychologiques, divers et variés. La première n'est pas nécessairement purement utilitaire, bien qu'elle le soit souvent. La seconde, par contre, apparaît généralement comme inutile, gratuite, ou, comme disait Baldwin, « autotélique » (centrée sur la satisfaction du sujet). Elle suppose en effet un intérêt pour la connaissance en soi, du fait du temps et de l'énergie qu'elle présuppose chez celui qui la met en jeu, qui ont pour inconvénients de retarder ou de rendre trop coûteuse l'action utilitaire.

Du fait de la difficulté de cette connaissance d'autrui, qu'elle soit de nature particulière ou générale, elle a généralement besoin d'un support, soit sous la forme d'une inscription des résonances, quand elle prend la forme de l'écrit, soit sous la forme de la lecture, révélant la subjectivité de celui qu'on admire. L'adolescent qui couche dans un « journal intime » les pensées et les sentiments qu'il a concernant son entourage ou sa vie, se donne à lui-même une aide pour élaborer des réalités internes difficiles à élaborer. De même quand il lit un livre d'un de ses auteurs préférés, il pénètre le monde intime de celui-ci, ce qui lui sert de tremplin pour le saisir mieux.

L'humanité a fait un bond en avant formidable avec la découverte de l'écriture, en Mésopotamie d'abord, en Egypte et en Chine ensuite. Elle mettra longtemps avant d'utiliser, en vue de la connaissance d'autrui, cet instrument qui avait pour seule finalité, au départ, de soutenir la mémoire et de constituer des archives. Ce n'est qu'au premier millénaire avant notre ère, en Palestine, avec la Bible (d'après la datation due à l'équipe israélienne de Finkelstein), en Grèce, avec Homère, en Inde, avec les Upanishads et le Mahabarata, que l'humanité tentera de ressaisir son passé à travers des récits épiques significatifs, porteurs d'un message pour la collectivité.

La connaissance, soit particulière d'un individu singulier, soit générale, à travers la littérature ou la sociologie et l'histoire, peut paraître d'un intérêt très

faible pour accéder à une empathie plus grande ou une meilleure acceptation d'autrui, Ce n'est qu'une apparence. L'empathie, l'acceptation ne sont pas seulement des formes opératoires, des manières de traiter autrui, Elles supposent aussi d'avoir des pistes pour la compréhension, des grilles pour l'explication, de fabriquer des hypothèses. Si elles se réduisent à des méthodes opératoires, elles sont insuffisantes.

La preuve de leur utilité dans l'accès à autrui, on peut la voir en observant la propension des mouvements fascistes, à notre époque, à brûler les livres de sciences humaines et les livres en général, comme on le faisait d'ailleurs en Chine au 4^{ème} siècle avant notre ère. Le meilleur antidote à la tentation de tout fonder sur la contrainte et la violence réside dans la culture, sous sa forme la plus spécifique, spécialement sur la culture écrite.

TROIS EXEMPLES DU PREMIER NIVEAU

Comment se présente une connaissance de type théorique ou une représentation artistique ou littéraire, qui s'appuie sur une véritable résonance, c'est-à-dire qui tient compte de la réalité de l'autre et qui ne se contente pas de construire un édifice cohérent mais coupé du réel. ? Je vais prendre trois exemples et raisonner sur eux.

Les trois exemples que je vais examiner maintenant nous montreront la valeur de solutions fondées sur la résonance, c'est-à-dire sur la reconnaissance et l'acceptation des directions prises par autrui.

Ces exemples sont la situation de couple, le problème de la délinquance et celui du chômage.

1 -Ce qui a changé radicalement dans les rapports de couple à notre époque est le fait que les partenaires du couple ont maintenant la possibilité de se rencontrer. Autrefois, c'est à dire jusqu'au milieu du 20^{ème} siècle, les exigences de la vie du couple étaient telles que la confrontation des points de vue des membres était difficile ou impossible. Ils ne pouvaient risquer de mettre en danger leur union, surtout s'il y avait des enfants. Le divorce étant très difficile, la contraception et l'avortement interdits, il fallait se résoudre à vivre des tensions insupportables, au cas où on se trouvait amené à constater de forts désaccords.

Aujourd'hui, l'expression des désaccords est devenue possible. L'homme et la femme peuvent constater un fait fondamental, à savoir qu'il existe une culture féminine et une culture masculine. La culture féminine est faite d'émotivité et d'appréhension, avec une aspiration forte à l'échange et à l'engagement ; la culture masculine est faite de contacts directs et rapides, avec une tendance à prendre de la distance pour sauvegarder sa liberté. Les points de

vue ne concordent pas. Il vaut mieux le savoir, soit pour se séparer s'il n'y a pas de solution, soit pour trouver une formule de compromis, si la négociation débouche sur une telle formule. De toute façon, le point de vue de l'autre « résonne » dans son propre psychisme. Il est mieux de savoir que cet autre ne réagit pas de la même manière que soi, qu'il n'a pas les mêmes buts ni les mêmes goûts.

Ce à quoi on échappe grâce à une telle évolution, c'est l'espèce de terreur qui s'établissait autrefois dans les couples, dans lesquels la femme exerçait une tyrannie possessive appuyée sur de fortes menaces et où l'homme faisait tout pour s'éloigner, rendant la femme malheureuse et abandonnée. Nous ne sommes plus obligatoirement dans le système de la contrainte, même si les formules satisfaisantes pour y échapper ne sont pas faciles à trouver.

2- Il est peu de domaines où la violence contraignante se soit davantage manifestée que dans celui du traitement des délinquants. Du fait qu'ils font peur, on s'éloigne d'eux et cela rend impossible une reconnaissance véritable de ce qu'ils sont, donc de trouver une solution au problème qu'ils posent. L'acharnement répressif a connu jadis une véritable escalade, jusqu'à aboutir, sous l'ancien régime, à des scènes publiques incroyables, où les criminels étaient découpés en morceaux et dépecés. Depuis la Révolution française, les peines se sont adoucies et surtout ne dépendent plus d'un pouvoir judiciaire discrétionnaire et non contrôlé. Le résultat est le contraire de ce qu'on aurait pu attendre. Au lieu d'une explosion de la délinquance, du fait de l'affaiblissement des peines, on a assisté à sa diminution tout au cours du 19^{ème} siècle. Le criminologue André Davidovitch en fait le constat dans un article de la *Revue française de sociologie* (Mars 1961).

Le paradoxe est que la méthode qu'on utilise pour contrer la délinquance, qui aboutit à discréditer et à noircir le criminel, ne peut qu'accroître les tendances qui poussent au crime. Ces tendances peuvent être repérées, grâce à la littérature et aux sciences humaines. Il s'agit d'une sorte de fermeture farouche et fière, qu'on retrouve autant chez Mandrin, dont Voltaire disait qu'il était « le plus magnanime des contrebandiers » que chez Vidocq ou d'autres.

Cette détermination supérieure s'explique à son tour par les mêmes causes qui produisent les dominants : la carence culturelle. Dans un livre de 1963 édité par le Centre de Recherche de Vaucresson, intitulé *500 jeunes délinquants*, on s'aperçoit que les seules caractéristiques chiffrées qui atteignent un très haut niveau ne sont pas l'abandon ou la dissociation familiales ou bien la situation matérielle de la famille, mais l'isolement culturel. Voici les chiffres :

Ne fréquente pas les salles de spectacle =	96,2 %
Pas d'activité artistique ou littéraire =	89,2 %
Non inscription à un mouvement de jeunesse	
Ou à un club de jeunes, ni à un club sportif =	81 %
Absence d'occupation à dominante	

de travail social bénévole =	98 %
Pas de lecture instructive =	84,4 %
Pas d'études volontaires post-scolaires =	84,8 %

Ces chiffres sont parlants et expliquent suffisamment l'espèce de sauvagerie altière et d'insensibilité qui caractérisent les délinquants.

On ne pouvait trouver mieux pour les enfoncer dans leur pathos que de les menacer de mort ou de les enfermer, comme on fait à des bêtes sauvages.

Et certes, il faut se protéger contre eux et la solution par la connaissance, le dialogue et le contact n'est pas une panacée, qui pourrait se substituer d'un seul coup à la répression actuelle. Ces méthodes pourraient cependant être concomitantes et peut-être se substituer un jour aux autres.

On n'échappera pas à l'utilisation de la résonance pour résoudre définitivement le problème.

3- Le chômage fait partie de ces phénomènes macroscopiques, face auquel l'homme moderne est désarmé, n'ayant pas l'habitude de voir le microscopique derrière le macroscopique. Depuis que ce phénomène a commencé à se développer, dans les années 1970, les recherches sur les causes n'ont pas arrêté de se multiplier et ont donné lieu à une quantité des mesures destinées à le faire disparaître. Aucune d'entre elles n'a eu un impact significatif.

Les causes, qui étaient supposées, étaient toujours des obstacles techniques, liées au marché du travail. On considère le travail comme une marchandise, soumis à la loi de l'offre et de la demande, dont le salaire obtenu par l'employé constitue le prix. On fait donc l'hypothèse que les taxes payées par l'employeur ou les contraintes diverses subies par celui-ci représentent des freins pour l'embauche. On s'évertue donc à les diminuer, voire à les supprimer. Cela n'a pas vraiment d'effet notable.

Avec ce type de raisonnement, on fait comme si l'employeur, qui est évidemment le principal responsable de cet état de chose, fonctionnait comme une machine, dont il faut seulement faciliter les mouvements.

Le premier qui s'avisait que les choses pouvaient être autrement est le grand économiste anglais John Keynes, qui, dans sa *Théorie générale*, fait l'hypothèse que l'emploi résulte des besoins en main d'oeuvre des entreprises, qui dépendent eux-mêmes de la demande de biens et de services, que les entreprises anticipent. Autrement dit, les entrepreneurs font un pari sur l'avenir, en fonction de leurs projets. Ce sont eux qui sont les vrais facteurs d'emploi ou de sous-emploi.

Cette conception, résolument psycho-sociologique de Keynes, fut reprise par la suite, surtout en Amérique, mais ne fut malheureusement pas mise en liaison avec un autre phénomène concomitant, à savoir la centration de plus en plus grande de l'économie sur le tertiaire : les biens et les services. Ce phénomène n'a pas arrêté de se développer depuis la dernière guerre. Alors

qu'en France, en 1920, les travailleurs du tertiaire représentaient à peine 31 % des actifs, ils représentent plus de 44 % en 1970 (C. Thélot, 1988). Ils dépassent en nombre les travailleurs du secondaire, c'est-à-dire ceux de l'industrie.

Il faut donc appliquer l'observation non pas tant sur les entreprises industrielles, ce que font les économistes, mais sur les entreprises du tertiaire, qui sont radicalement différentes. Ce sont par exemple les assistantes maternelles, les employées de maison, les secrétaires de direction, les agences de publicité, les assurances, les conseils aux entreprises, les agences de voyage, etc.

Si on se livre à ce travail, on tombe, à mon avis, sur un phénomène de génération. Quand le chômage culmine, en 1995, les personnes responsables ont alors autour de cinquante ans et sont nées durant les « trente glorieuses ». Elles représentent à ce moment la classe d'âge la plus nombreuse. Elles ont profité de cette montée énorme du tertiaire qui n'a pas arrêté de se produire et qui pose de nouveaux problèmes.

Mais il y a plus. Elles ont toutes été soumises au régime nouveau de la scolarisation, qui a porté la durée des études à 16 ans, en 1954, voire à l'explosion universitaire. Cet événement, qu'on peut voir comme positif, à certains points de vue, a eu aussi des effets tout à fait négatifs. L'embrigadement qu'il représente dans un système où le savoir est instrumentalisé au service des diplômes, donc de la promotion, aboutit à un écrasement des individus. Ceux-ci ne doivent rien prouver d'autre que leur acharnement à réussir les examens et ne sont pas polarisés sur la recherche ou la culture. Est-ce un hasard si les gens de cette génération, observés en 1988 (O.Galland, 1988), qui ont alors entre 20 et 25 ans, habitent encore en majorité chez leurs parents, dans une proportion qui varie entre 40% et 70% (selon qu'ils travaillent ou non professionnellement) ? Même entre 25 et 30 ans, les proportions varient entre 15 et 35 %.

Tous ces faits permettent de faire une hypothèse qui tient compte de la psychologie, qui serait testable, si on voulait se donner le mal d'interroger les gens. Cette hypothèse, c'est que les employeurs actuels, dans le tertiaire, y compris les parents de jeunes enfants, préfèrent faire des économies, se reposer sur les grands parents, faire eux-mêmes les tâches ménagères ou les tâches de secrétariat, quitte à faire des sacrifices, qui les valorisent à leurs propres yeux.

Seul un appel résolu au mécanisme de résonance permet d'entrevoir une solution.

LE DEUXIEME NIVEAU

L'être humain est une « machine désirante », comme disaient Deleuze et Guattari. Comme je l'ai dit plus haut, l'être humain possède une aptitude étonnante à se saisir de tout ce qui rentre dans le champ de ses pulsions, opérant une sélection impitoyable et un refus radical de tout ce qui n'y répond pas. Le

considérer ainsi, c'est le voir sous l'angle le plus large, d'une manière très différente de celle du premier niveau, où on le considérerait dans une activité personnalisée et intime.

Dans sa vie ordinaire, quand il est confronté aux réalités sociales, politiques, économiques, matérielles, comment vit-il la résonance ? Celle-ci a-t-elle une importance pour lui et, si oui, laquelle ?

Tout d'abord, il faut remarquer que le monde moderne, dans un mouvement commencé depuis longtemps et qui a abouti à l'établissement de fêtes et de moments de détente collective, le monde moderne donc prévoit de larges plages spatio-temporelles, consacrées aux sports, aux jeux, aux spectacles, ou, d'une manière générale, aux loisirs. La rencontre avec autrui, même si elle y est limitée, y est cependant assurée.

Toute autre est la situation, aussitôt qu'on pénètre dans le domaine où il faut assurer sa survie et où l'imbrication que nous avons avec autrui le rend à la fois indispensable et dangereux, comme tout objet dont notre vie dépend. Quand on pénètre dans le monde du travail, au sein du couple, de la famille, dans le quartier, le pays, le cercle des connaissances, les choses changent du tout au tout. Le problème n'est plus tellement de respecter autrui, mais de s'affirmer.

Ceci n'est pas si facile. Une certaine philosophie nietzschéenne affirme : « sois toi-même, sois ce que tu es ». Excellente idée, mais qui n'est pas si facile à mettre en pratique. Le courant non-directif préconise aussi d'affirmer ses désirs, parce que, nous allons le voir, l'affirmation de ses désirs mène à la reconnaissance des désirs d'autrui.

Il existe deux types d'obstacles à l'affirmation de ses désirs. Le premier résulte de la peur que nous ressentons, le deuxième de la peur que nous déclenchons.

La peur que nous ressentons découle de la vision des conséquences possibles de l'auto-affirmation, qui apparaissent comme redoutables. Quand quelqu'un est inséré dans un cadre institutionnel solide, dans lequel le « contrat social » est fortement établi et détermine de puissantes conduites d'auto-contrainte, il ne peut échapper à une intense culpabilité, au cas où il veut libérer ses désirs. Dès lors, il ne peut faire autre chose que de se mettre en position de soumission, qui l'amène à inhiber, voire repousser la réalisation de ses désirs. Même si ceux-ci ne disparaissent pas et prennent des formes plus subtiles et plus sublimées, il ne peut rencontrer les autres sur la base de ses désirs.

Les autres deviennent donc à la fois des obstacles en tant qu'ils s'opposent à la réalisation de ses désirs et des tentations dans la mesure où ils poussent à transgresser les normes du groupe. Il faut donc les fuir ou les éviter. L'isolement en résulte.

Les choses ne sont pas non plus si simples, quand on décide, malgré tout, d'affirmer et de réaliser ses désirs, si on est capable d'affronter la peur que nous causent les autres. On le fait, la plupart du temps, en mettant en action une forte dynamique qui vient se heurter aux besoins et exigences d'autrui, qui vont

rarement dans le même sens que les nôtres. Cela se passe constamment dans la vie sociale et détermine des conflits ouverts, qui peuvent prendre des formes dramatiques.

Le schéma qui se réalise alors est inverse du schéma précédent où les autres nous faisaient peur et nous empêchaient de réaliser nos désirs. Maintenant, c'est nous qui leur faisons peur. Notre détermination les amène à se protéger et à retirer leur appui ou leur collaboration. On aboutit, là encore, à l'isolement.

LE PROCESSUS D'IRRADIATION

Quelles que soient les difficultés que nous rencontrons dans la vie sociale, du fait du frottement avec autrui, le problème est toujours celui de gérer les conséquences du heurt avec celui-ci et, tout particulièrement, de réguler la vision que nous nous en faisons, qui détermine, dans une forte mesure, nos conduites vis-à-vis de lui, après comme avant la réalisation de nos projets. Que nous lui fassions peur ou qu'il nous fasse peur, le risque est que nous le voyions comme un monstre ou comme un diable. La haine, l'hostilité, la guerre, le racisme constituent des menaces permanentes, que l'humanité ne cesse de réactiver.

Hobbes a raison, contre Rousseau, qui voyait l'homme bon parce qu'il l'imaginait solitaire dans les débuts, à une époque où il devait quand même s'accoupler et élever des enfants. Du fait que la rencontre avec l'autre est inévitable, « l'homme est un loup pour l'homme », comme dit Hobbes, et le fait de le soumettre à une contrainte externe issue du « contrat social » ne change rien à l'affaire. Même s'il accepte cette contrainte, elle reste une contrainte et il cherche à lui échapper.

La seule solution réside non pas dans je ne sais quelle force externe obligeant à être sage et à respecter autrui, mais dans la mise en œuvre de forces qui lient les hommes les uns aux autres. Pour cela, il faut nécessairement passer par l'intérieur, par la subjectivité. Pourquoi ?

La raison est que le corps, comme l'espace ou l'« étendue cartésienne », séparent, extériorisent. On peut à la rigueur se coller les uns aux autres corporellement, s'attacher, s'accrocher, se lier. On reste, de toute façon, séparés. Déjà, quand on se touche et qu'on sent la peau de l'autre, se produit un phénomène psychologique, la sensibilité, par lequel une caractéristique d'autrui, par exemple la chaleur, résonne en moi et devient moi. L'autre se réplique en moi, comme le chromosome qui se dédouble et produit une copie de lui-même. Il devient moi et ne cesse pas pour autant d'être lui. La résonance est en jeu.

Mais comment, me dira-t-on, mettre en action cette force-là, dès l'instant où les rivalités, les conflits, les affrontements affluent dans la vie sociale et dressent les hommes les uns contre les autres ?

La réponse réside dans un mécanisme très important et très subtile, interne à l'individu, qu'on appelait autrefois compensation et que je préfère appeler **irradiation**.

Ce mécanisme est tel que les états négatifs qui sont vécus par un individu, humain ou animal, se trouvent neutralisés par les états euphoriques qu'il vit en concomitance, au même moment. Il faut naturellement que ces états euphoriques atteignent alors une certaine intensité. S'ils ne l'atteignent pas, le phénomène peut aussi se renverser, et l'état dysphorique, douloureux ou pénible, peut neutraliser l'état agréable concomitant. **D'une manière générale, il se produit une influence des états psychologiques les uns sur les autres.**

Selon l'intensité de ces états, ils agissent dans un sens ou dans l'autre et tendent à s'imposer à l'ensemble du psychisme, à l'unifier à leur profit. Le psychisme n'est jamais morcelé, même s'il est dissocié. Il ne cesse pas de se restructurer sur de nouvelles bases.

Ce phénomène fondamental a été observé par les expérimentalistes américains, Harlow, Liddell, etc, dès les années 1950 et il ne fait aucun doute. Ses applications sont innombrables et permettent d'expliquer que des individus livrés aux caprices et aux aléas de la vie sociale puissent arriver à s'affilier, à se chérir, à collaborer, à s'accorder. La solution n'est pas dans une conception rousseauiste condamnant les « sciences et les arts », préconisant un égalitarisme féroce et implacable ou des interventions terroristes de l'Etat, mais dans la mise en place de foyers de développement, dont je vais parler.

LES FOYERS DE DEVELOPPEMENT

Le processus que je viens de mettre en lumière, qui permet de positiver des états vécus dans la douleur et le conflit, est capable d'intervenir tout particulièrement au sein de la vie sociale, quand celle-ci réalise un certain type de groupement et de rassemblement.

Le phénomène qui se produit alors pourrait être décrit comme un contact à distance, entre des individus appartenant à des groupes différents les uns des autres, donc indépendants entre eux, non liés et non imbriqués. Le contact entre eux se passe hors des unités sociales naturelles, telles que la famille, la profession, le voisinage. Il a lieu ailleurs, dans un autre espace et souvent un autre temps. Il a ses lois à lui, son rythme propre et ses exigences spécifiques.

La société est normalement composée d'unités dont les membres sont interdépendants, du fait qu'ils ont besoin les uns des autres. Du fait de ce besoin et des risques que les individus courent s'ils s'autonomisent, la communication s'y trouve réduite au minimum, se cantonnant dans le nécessaire et l'utilitaire. La mise à jour des implications profondes et des réalités cachées est beaucoup trop dangereuse pour pouvoir être effectuée habituellement.

Quand la communication, par contre, réussit à s'établir entre des individus appartenant à des groupements différents et indépendants les uns des autres, elle acquiert d'emblée une force et une originalité remarquable. De véritables foyers de communication se constituent, qui ont reçu, dans l'histoire, des noms divers : agora, forum, place publique, salons, académies, cafés, associations, fraternités, clubs, etc.

Cet état de chose résulte évidemment d'un certain état démographique, lié à des conjonctures historiques particulières. Il implique que des populations se rapprochent, commercent entre elles, s'échangent des biens et des services, créent des réseaux de transmission et des liaisons.

Les individus, qui réussissent à créer ce genre de lien, se mettent à résonner les uns par rapport aux autres d'une manière toute particulière, assez différente de celle que j'ai analysée comme appartenant au premier niveau et de celle que j'analyserai comme appartenant au troisième niveau.

Il s'agit d'un type de résonance, qui résulte du contact qui s'établit spontanément, quand des individus, même d'origine étrangère, réussissent à se voir et à se connaître. Ils savent qui ils sont et d'où ils viennent. Ils peuvent non seulement résonner aux autres mais provoquer cette résonance et créer les conditions pour qu'elle soit possible.

Les uns sont acteurs et les autres spectateurs. Ils ne le sont pas sur une scène de théâtre, mais dans la vie, à la manière décrite par E.Goffmann dans *La mise en scène de la vie quotidienne* (1973). Les acteurs s'arrangent pour être vus et entendus et pour apercevoir les effets qu'ils produisent sur les autres. Ils créent la résonance chez autrui et la vivent eux-mêmes. Les spectateurs agissent sur les acteurs qu'ils stimulent et de cette manière produisent eux aussi de la résonance chez d'autres, tout en résonant eux-mêmes aux prestations des acteurs. Il se crée tout un circuit de résonances produites et reçues, une véritable noria, qui n'arrête pas, qui s'amplifie et se structure. Cette circulation n'implique pas, comme au troisième niveau, que les états psychologiques qui sont objets de résonance, se transforment et même s'inversent ou qu'ils accèdent à l'existence. Ils ne résultent pas non plus de connaissances ou de créations, qui se font sans contact direct avec les sources, dans le silence des cabinets, comme au premier niveau. La socialisation est située ici dans une zone moyenne, intermédiaire.

Son immense avantage est qu'elle agit fortement sur les rouages essentiels de la vie sociale, sur les transactions que les individus font entre eux sans cesse.

En effet, elle modifie et structure les états psychologiques, qu'elle contribue à rendre heureux ou malheureux, du fait de l'intervention de l'irradiation

Regardons comment cela se passe.

LA GESTION DES CONFLITS

Le fait de rentrer d'avantage et mieux dans la psychologie d'autrui ne fait pas que magiquement les tensions entre les individus et les groupes disparaissent. Je l'ai déjà dit : les chocs entre humains résultent de l'autonomie fondamentale des subjectivités, qui est une des caractéristiques les plus importantes de l'espèce humaine.

Malgré cela, l'expérience relationnelle, à travers les phénomènes de résonance, modifie profondément le psychisme, **en l'euphorisant**. Cela peut paraître banal ou naïf, mais relève de l'évidence. Le recours perpétuel que les humains recherchent à travers leurs malheurs réside dans les états affectifs amoureux, tendres et impliqués. Même les religions ont beaucoup joué là-dessus, en proposant à l'adoration des fidèles un Dieu d'amour ou conducteur de son peuple ou lui donnant la victoire.

Le caractère euphorisant de cette expérience résulte du fait qu'elle consiste dans un voyage, plein d'imprévus et de variétés, dans le pays de l'autre, si l'on peut dire. Il n'y a rien de plus étranger à chacun de nous que la subjectivité de l'autre. Il suffit d'observer les stratégies réductionnistes incroyables utilisées par les systèmes psychologiques, à commencer par la psychanalyse, pour mesurer l'étendue du phénomène. On reconstruit les motivations d'autrui sur ses propres motivations, comme on fait constamment, ou, d'une manière plus subtile, avec le freudisme, on établit des chaînes formelles de représentations, qui n'ont aucune valeur pour expliquer la réalité, qui ne demandent que de l'ingéniosité.

L'impact de cette expérience euphorisante, quand elle peut avoir lieu, est double. 1- Elle permet de supporter le moins mal possible les tensions et souffrances résultant de l'action en cours, ce qui permet de la poursuivre et souvent de la réussir. 2- Elle permet de maintenir le contact avec les humains, donc de rester en communication avec eux, ce qui est extrêmement nécessaire quand on doit repartir, recommencer, changer de cap avec d'autres humains.

Le premier avantage apparaît clairement, quand on regarde les exploits, les performances, les réussites de ceux qui ont fait avancer l'humanité, qui lui ont apporté des bienfaits dont elle avait particulièrement besoin. On l'a dit : « le génie est une longue patience ». On peut attendre et échapper à la précipitation et à l'impatience, si on a par ailleurs des sources de satisfaction suffisantes. On peut alors ne pas faire de concessions inutiles et même manifester de véritables exigences. On peut accepter les aléas de l'action.

Un tel doit se reprendre un grand nombre de fois pour atteindre au pôle nord, qui est son but. Un autre en arrive à brûler ses meubles pour pouvoir mettre au point la technique de la porcelaine. Un autre encore doit effectuer un long périple à travers le monde des infiniment petits et découvre les lois qui président à leur existence pour en arriver à mettre au point les techniques de vaccination et de stérilisation. D'autres encore doivent émettre théories sur théories pour approcher seulement des phénomènes aussi complexes que la lumière ou l'électricité. On en finirait pas d'énumérer la persévérance, l'acharnement, la ténacité qui furent nécessaires pour réaliser des œuvres qui nous apparaissent comme des exploits mais qui furent surtout des accomplissements. D'où venait cette énergie créatrice ? Nous allons le voir tout de suite.

Le fait de devoir abandonner et recommencer ailleurs ou autrement, à cause des obstacles, est aussi courant que le fait de devoir persévérer et s'acharner.

La mobilité, la flexibilité, l'alternance sont alors des qualités indispensables, **qui constituent le deuxième avantage**. Sans elles, on risque simplement de périr. Combien de couples, dans lesquels il ne se passe plus rien, sinon l'amertume quotidienne, et qui devraient se séparer, restent cependant ensemble, par peur d'avoir à refaire leur vie, à trouver de nouveaux partenaires ! Le même phénomène se produit dans la vie professionnelle et explique probablement le conservatisme politique, le traditionalisme impénitent, toutes les formes d'immobilisme.

Par contre, il existe chez l'être humain des capacités énormes pour repartir, réessayer, renouveler, jusqu'à atteindre la satisfaction des pulsions sous-jacentes. L'histoire est jalonnée de ces tentatives avortées, de ces initiatives vouées à l'échec, de ces entreprises sans lendemain, qui finalement, au bout du compte, débouchent sur quelque chose, sont des facteurs de progrès.

Qu'y a-t-il derrière cet acharnement dans le même sens, comme derrière cette acceptation d'un nouveau départ et d'un renouvellement ? Quand on y regarde de près, on trouve toujours de longues préparations, souvent invisibles, un travail souterrain de forces cachées, **dans lesquels les avantages de la résonance jouent un rôle de premier plan**.

Regardons la Révolution française. Dans un livre fascinant intitulé *Penser la révolution française* (1976), François Furet examine deux systèmes explicatifs du phénomène révolutionnaire, en opposition complète : celui de Tocqueville et celui d'Augustin Cochin. Le premier voit la Révolution comme l'aboutissement et la réalisation d'un mouvement commencé depuis des siècles dans l'ancien régime : établissement du centralisme et du contrôle étatique, qui culminent avec le jacobinisme. Le second, qui étudie avec minutie les sociétés de pensée qui précèdent immédiatement la Révolution, croit apercevoir une sorte de complot larvé, soigneusement organisé et orchestré, qui aboutit à la

prise du pouvoir par une élite social, qui veut prendre sa revanche et enfin s'imposer.

Cependant, l'un et l'autre auteurs oublient de prendre en compte ce formidable mouvement social, qui se forme tout au cours du 18^{ème} siècle, qui prend vraiment forme vers les années 1760, consistant dans des regroupements d'individus de classes sociales variées, à travers des académies, des salons, des cafés, des sociétés mesmériennes, des sociétés maçonniques, des entreprises d'édition, etc. C'est là et non ailleurs que s'élaborent, comme dans un chaudron de sorcière, les formules politiques, les critiques, les conceptions, les schémas qui réussiront plus tard, qui triompheront, quand l'occasion se présentera et qu'on pourra les mettre en action. C'est à ce moment-là, entre 1760 et 1789, que la génération nouvelle, née au milieu du siècle, vers 1750, se met en branle, que Siéyès peaufine ses idées sur la démocratie représentative qui auront tellement d'influence par la suite, que Beaumarchais lance dans le grand public ses badineries sublimes qui modèleront une nouvelle sensibilité, que Goethe, de la même génération, introduit une nouvelle idée du rapport à l'univers, que Mesmer invente la psychothérapie, que Condorcet part en guerre contre l'obscurantisme et milite pour le progrès, que l'abbé Grégoire imagine des conciliations entre l'ancienne morale et la nouvelle, que Mirabeau lance une nouvelle forme de rhétorique adaptée aux foules, que Choderlos de Laclos, Rétif de la Bretonne, Sade, Casanova expérimentent de nouvelles façons d'aimer, confinant à l'horreur ou au sublime.

Ce mouvement est à la fois ancien et nouveau. Il est ancien en ce sens qu'il s'appuie sur d'antiques mouvements de pensée, toujours vivants, mais il est nouveau, en ce sens qu'il répond à de nouvelles problématiques. D'après le livre de R. Trousson sur *J.J. Rousseau* (1988) quand ce dernier débute, vers 1750, sa glorieuse carrière, par une thèse sur les arts et les sciences, accusées d'affaiblir les « mâles vertus guerrières », idée qui confine à l'imposture chez un homme adonné aux arts et aux sciences, ce n'est pas moins de cinquante auteurs qui lui répondent et ferrailent avec lui. La vie intellectuelle n'a jamais été plus vivante, plus présente dans le monde social. C'est elle qui dynamise, euphorise les gens et les rendra capables, trente ans après, de monter à l'assaut de la monarchie.

LE TROISIEME NIVEAU

Avec le troisième niveau, on arrive **aux formes les plus élaborées de la résonance**, à des formes qui servent surtout à faire évoluer les individus, soit dans une perspective d'acquisition du savoir, donc pédagogique, soit dans une perspective de développement, donc psychothérapeutique. Le prochain chapitre

sera entièrement consacré aux méthodes qu'on peut mettre en place pour effectuer ce travail pratiquement.

Pour introduire la réflexion sur ce sujet, je dois répondre d'abord à une objection qu'on peut m'avoir faite dès le début de la lecture de ce texte, car elle répond à l'air du temps. On m'entend parler, depuis le début, de désirs ou de volontés personnels qu'auraient les gens et qu'il faudrait sauvegarder, afin de promouvoir une vie sociale véritable fondée non pas sur la fracture, comme c'est le cas avec la contrainte, mais sur la résonance et l'accord.

Tout un courant de pensée moderne, de caractère plutôt sceptique et désenchanté, met en doute l'idée qu'il peut exister des actes vraiment personnels, vraiment volontaires. Tout, disent-ils, est déterminé par la culture ambiante, par les médias, quand ce n'est pas par le caprice ou le hasard des circonstances. Nous sommes le produit d'influences passagères, épisodiques, circonstancielles. L'authenticité n'existe pas

Répondre à cette objection m'oblige à revenir au problème, déjà abordé, de **l'origine de nos conduites**.

Nous avons dit plus haut qu'il existe une propension très curieuse, chez l'être humain, à jaillir littéralement, comme le diable de sa boîte, à chaque fois que le milieu nous présente un objet, une situation, une personne, qui ont fait l'objet d'une expérience personnelle, qui a permis de les évaluer. Les psychologues appellent cela « stimulus ». Il y a en effet une véritable stimulation qui se produit, comme si le sujet était piqué par un aiguillon. A l'inverse, le même sujet reste froid, indifférent ou hostile si on lui présente quelque chose qui ne le concerne pas, même si on accompagne la sollicitation de solides menaces.

Dans la même ligne que ce processus qu'on pourrait appeler **l'appel**, se rencontre un autre processus qui prolonge celui-ci et qu'on pourrait appeler **l'implantation**. Dès l'instant où une pulsion est acceptée et voulue, qu'elle soit positive ou négative, elle a tendance à s'ancrer profondément dans le sujet, avec une force et une solidité incroyables et peut s'installer en lui définitivement, parfois jusqu'à la fin de ses jours. Elle peut prendre une forme obsessionnelle, comme il arrive avec ces réactions à des accidents ou à des traumatismes qui vont nous poursuivre pendant des années. Elle peut prendre la forme de besoins irrépressibles, comme il arrive dans les cas d'addiction à des drogues, à l'alcool ou à la fumée. Elle peut prendre la forme d'attachements passionnés à des personnes ou à des causes. Elle peut prendre beaucoup de formes.

Peu importe la nature ou la provenance de l'élément qui s'implante ainsi, qu'on peut trouver ridicule ou dérisoire. Il s'implante, voilà l'essentiel et contribue à former notre personnalité. C'est à partir de cette base que nous allons nous projeter dans l'univers et y démontrer le pouvoir démiurgique de l'humain. Cette troisième caractéristique, de capacité de projection vers un ailleurs, pourrait s'appeler **diffusion**.

C'est grâce à ce troisième mécanisme que l'être humain peut espérer sortir du monolithisme où risquent de l'enfermer ses autres inclinations. La diffusion en question est à la fois externe et interne. Elle se projette dans le milieu et dans notre propre subjectivité. A ce titre, elle n'est pas volontaire mais automatique. Elle permet l'acte volontaire.

Particulièrement importante est la diffusion interne, sur laquelle jouent les processus thérapeutiques et pédagogiques. Elle prend la forme, bien connue et facile à repérer, de ces idées, images, pensées, rêveries qui n'arrêtent pas de nous poursuivre et qui présentent la caractéristique étonnante d'être des substituts valables des actes que nous pourrions réellement effectuer, car ils possèdent la même charge affective, la même puissance vitale. Je pense à ma bien-aimée et je la rends du même coup présente. Elle est là et le fait que je la fais apparaître est la preuve de mon amour. Je lui dis d'ailleurs : « je pense à toi ».

Cette possibilité qui nous est offerte de jouer avec des images et des fantasmes, comme des substituts d'actes, est la base de tout travail sur nous-mêmes et sur les autres.

Ce travail en réalité touche les actes eux-mêmes mais pour ainsi dire par procuration. Si je hais quelqu'un au point de vouloir sa mort, je pense à ce meurtre et, d'une certaine manière, je fais mourir la personne. « L'intention vaut l'acte », disaient les anciens. Et cependant, la personne ne meurt pas. Je peux donc rendre présent cet acte meurtrier et réfléchir sur lui, sans inconvénient majeur. Je peux même le réévaluer, lui donner un autre sens. Je peux ainsi anticiper une recherche, une découverte en pédagogie ; anticiper une entreprise, une liaison, une rupture, en thérapie. Les possibilités offertes sont immenses, presque infinies.

LES ORIGINES DU MOUVEMENT

Il a fallu attendre le 19^{ème} siècle et le début du 20^{ème} siècle pour s'aviser **d'une idée qui peut paraître aller de soi, à savoir qu'on n'apprend ou qu'on n'évolue qu'en étant actif, qu'en agissant.**

Jusque là, on était obsédé par le modèle de l'autorité, qui avait pris une place centrale dans la vie sociale. L'autorité du dominant rejoint l'autorité du maître. Ils sont d'ailleurs désignés par le même mot. Dès lors que quelqu'un possède le savoir, du fait de son expérience, de son âge et de son statut social, il est le maître. S'il est le maître, il faut l'écouter. Il délivre le savoir, la vérité. La docilité, la révérence et la déférence sont les vertus de l'élève, qui doit écouter le maître.

Comment Freud dès le début du 20^{ème} siècle, Rogers, à la veille de la seconde guerre mondiale et K. Lewin, à la même époque, purent-ils avoir l'idée

d'inverser les positions, de proposer que le maître soit dans une position d'écoute et l'élève celui qui parle ? Cette transgression, car c'en est une, ne peut s'expliquer que par l'époque : la Révolution française, américaine sont passées par là.

La position d'écoute, que d'emblée ces trois génies proposent, mérite réflexion. Ecouter, c'est de la part de celui qui écoute, se remplir et apprendre. L'écoutant reçoit. Mais ce n'est pas si simple. L'émetteur ne peut être tel et remplir son rôle d'émetteur que parce qu'il possède une volonté d'être écouté, entendu, considéré. Cette exigence a été observée par tous ceux qui ont fait ce qu'on appelle de l'« analyse conversationnelle ». Et donc, il se crée une symétrie entre les deux partenaires. L'émetteur déclenche l'écoute de l'écoutant, en parlant, et l'écoutant déclenche la parole du locuteur, en écoutant. Ils sont dans un rapport d'animation et d'ébranlement réciproques. Ils sont en interaction.

Etre en interaction c'est modifier quelque chose de part et d'autre. L'émetteur n'est plus le même après l'interaction et de même le récepteur. L'émetteur se sent capable de déverser sur l'écoutant quelque chose de lui, qu'il fabrique et élabore, et l'écoutant se sent capable de capter et intérioriser une parole venant d'ailleurs. Ils modifient l'image qu'ils ont d'eux-mêmes et de l'autre.

Cela permet d'aller plus loin dans la théorie de la résonance. Celle-ci présuppose, on l'a vu, que les partenaires convergent : c'est la base de la non-directivité. Cette convergence peut être donnée d'avance ou produite pour des raisons externes, comme chez le romancier qui décrit son personnage ; mais elle peut aussi être créée par les personnes mêmes, qui sont en résonance. L'émetteur résonne du fait qu'il produit chez le récepteur un phénomène qu'il a lui-même créé et le récepteur, lui aussi, est en résonance avec un phénomène qu'il suscite par son écoute.

Cette possibilité de modifier l'autre et soi-même en se mettant dans une certaine position est, à mon sens, la base du nouveau rapport humain apparu au 19^{ème} siècle. Malheureusement, les inventeurs ne l'ont pas compris, étant piégés par les modèles ambiants qu'ils étaient en train de mettre à bas.

Ch. 3 LA CENTRATION SUR LE DESIR

Dans ce chapitre, l'auteur tente de définir, le mieux possible, la méthode NDi, en tant que méthode visant au développement humain, et non pas seulement comme éthique capable de perfectionner les rapports humains en général. Il se centre donc sur ce qu'il a appelé la troisième forme dans sa classification des formes de résonance par rapport à autrui.

Après avoir établi qu'il est possible de pénétrer dans le monde intérieur d'autrui, il analyse systématiquement tous les procédés qui permettent d'agir sur ce monde intérieur, en accord avec les désirs explicites de ceux qui en sont les bénéficiaires. Cela va depuis l'aide à la communication jusqu'à des propositions d'action et des apports de connaissances.

Une telle méthode a des exigences et des difficultés. L'auteur examine les unes et les autres à la fin du chapitre.

LA TROISIEME FORME

Les différentes formes de non-directivité, examinées dans les chapitres précédents culminent **dans la troisième forme, qui vise explicitement l'évolution des personnes concernées.**

Cette évolution, si elle a lieu, ne peut se faire que par une transformation des désirs, qui sont à la source des conduites.

Dans les deux premières formes étudiées jusqu'ici, les désirs de ceux à qui on s'adresse sont considérés soit comme des objets à connaître ou à sentir soit comme des réalités à respecter et à prendre en compte, quand on fait une action qui implique quelqu'un d'autre. Dans la vie sociale, il est important de se préoccuper de ce que vivent et ressentent les autres. Dans l'amitié et l'action commune, il importe que nos actions s'accordent à celles des autres. Cependant, dans l'un et l'autre cas, les désirs d'autrui ne sont pas visés pour eux-mêmes. On ne cherche pas à les connaître dans le détail et singulièrement, pour permettre à autrui de les accepter ou de les modifier. Ils ne sont pas une cible pour nos interventions, qui concernent autrui.

Il en est tout autrement dans la troisième forme. Les désirs d'autrui sont la réalité centrale, car ils sont au centre d'autrui. Le défi de celui qui s'adresse à eux est d'atteindre le cœur d'autrui, son noyau, comme on fait en chimie quand on touche les éléments premiers des corps, électrons, protons, etc ou en biologie quand on pénètre au cœur de la cellule.

Quand on se livre à ce travail de pénétration, que rencontre-t-on ? **On ne rencontre pas directement des actions, des affects et des pulsions mais des**

représentations qui sont pour ainsi dire des représentants de ces actions, affects et pulsions.

Le rôle joué par la représentation dans la vie mentale est fondamental. Non seulement, elle présente des objets mais elle les montre dans leur contexte affectif, leur valeur pour le moi et pour ses aspirations. Si par exemple, je me promène et pense à ma famille, je ressens les formes qui se présentent à moi avec les mêmes connotations que dans la réalité. Je vois mon père, ma mère, mes frères, mes sœurs comme des personnages sur un théâtre de marionnettes. Je les vois en action et elles agissent sur ma sensibilité. Il en est de même pour n'importe quel objet. Le « courant de conscience », comme dit Bergson, est occupé en permanence par un théâtre interne, véritable spectacle permanent, qui ne nous empêche pas de vaquer à nos occupations. Il est aussi important, ce théâtre, que les conduites qui permettent de réaliser nos désirs, de les mettre en acte. Il constitue un double de ce monde virtuel que constituent nos penchants et nos aspirations, un double sur lequel on peut travailler.

Même des objets soit disant neutres ou abstraits ou généraux ont ce type de caractéristique. Ils sont toujours porteurs d'une charge affective, ne serait-ce qu'à cause de l'acceptation et la conviction plus ou moins fortes qu'ils suscitent. La preuve en est les passions incroyables qu'ils déclenchent, même chez des savants apparemment rationnels et calmes.

Il est donc possible de s'établir au centre de la vie psychologique de quelqu'un d'autre, si ce quelqu'un accepte de livrer le monde de ses représentations. Celles-ci, qu'on pourrait appeler des représentations agissantes, constituent la matière sur laquelle travaillent les psychothérapeutes, conseillers, pédagogues et enseignants divers.

Que font-ils tous ? Peut-on dire qu'ils manipulent alors le psychisme d'autrui, en se livrant à un travail de sorciers ou à une alchimie subtile. Certains voudraient bien qu'il en soit ainsi et certains croient y arriver, alors qu'ils ne font rien d'autre que de réactiver des tendances à la soumission venues d'ailleurs. Il faut le répéter : le psychisme n'est pas touchable de l'extérieur.

Comment alors est-il touchable ? Il l'est, comme un objet avec des creux et des bosses, attend et pour ainsi dire sollicite les éléments externes capables de le combler. Un désir, quel qu'il soit, est un composé de mental et de réel. En tant que mental, il est ce qu'il est et impossible à modifier. En tant que centré sur le réel, par contre, il se prête à toute sorte de transformations. Pas seulement au niveau instrumental ou circonstanciel, mais intrinsèquement.

L'objet même du désir, en effet, communique avec l'environnement, concret et abstrait. Si j'aime la force, j'aime aussi le lion qui représente la force. A supposer que quelqu'un me parle d'une chose que je ne connaissais pas, qui possède aussi une force que j'ignorais, je peux l'intégrer à ma représentation de la force. Je peux faire la même chose avec des choses qui apportent la force. Et je peux aussi abandonner mon culte de la force si je m'aperçois qu'il s'amalgame, au niveau réel, avec autre chose que je chéris et qui le contredit.

Des remaniements très profonds peuvent avoir lieu, qui orientent la vie autrement et vers d'autres objectifs.

A aucun moment, le sujet ne cesse d'avoir la haute main sur les opérations qui ont lieu en lui, mais il est obligé de laisser passer des éléments venus d'ailleurs, qui viennent achever, parfaire, réaliser la gestalt qu'il a lui-même mise en place. L'autre – psychothérapeute ou enseignant - rentre dans un rapport de collaboration, avec lui. Il construit, avec lui, son monde intérieur. Il est plus qu'une aide, plus qu'un soutien et un assistant. Il est un véritable partenaire.

LE DESIR DE COLLABORER

On peut se demander d'où vient, chez le patient, client ou élève, cette envie de se livrer à ce travail de remaniement profond, qu'autorise l'émergence des désirs et des états psychologiques, et aussi, en contrepartie, l'envie de participer à cette tâche de la part de ceux qui se livrent à un métier psycho-dynamique (psychothérapeute, enseignant, etc) ou qui le font hors de tout cadre institutionnel.

Voyons tout d'abord le premier point, du côté du bénéficiaire.

On touche ici une des caractéristiques les plus importantes de l'être humain : sa capacité à se voir lui-même globalement, en surplomb pour ainsi dire. Cette capacité, que Socrate résumait dans le « Gnoti séauton » (« connais-toi toi-même ») n'est pas seulement une capacité mais aussi un goût, une attirance. Et d'autre part ce n'est pas seulement une connaissance mais aussi une évaluation, un sentiment par rapport à soi-même. On se dit : je me plais ou je ne me plais pas, tel côté de moi me gêne ou me convient, il faudrait que je sois ceci ou cela, etc. On jette sur soi-même un regard bienveillant ou critique, et ce regard provoque de l'intérêt, oblige à un travail réel, qui occupe et fait plaisir.

Cette capacité est de l'ordre de la conscience, de la connaissance, que j'ai appelée jadis « conscience réfléchie » (*L'anti-Freud*, 1996) mais c'est aussi un sentiment, porteur d'émotion. Il n'y a rien de plus saisissant que certains jugements qu'on porte sur sa propre vie, car on sait que les tendances et les pulsions qu'on appréhende alors sont la condition du bonheur. Il n'y a rien de plus urgent que de les réévaluer et de les modifier.

Dans la pratique courante, cela se traduit par le désir de résoudre certains problèmes ou de sortir d'un état de crise. C'est pourquoi on appelle « thérapie », du grec « thérapo, je guéris », ce genre de travail. Mais une telle motivation est nettement insuffisante. Comme tout acte visant un soulagement et un apaisement, il cherche seulement à rétablir l'état antérieur. Il est indispensable qu'il aille plus loin, qu'il engendre une véritable jouissance, un plaisir, lesquels peuvent venir soit de l'action exercée sur l'intervenant soit de l'interaction avec le matériel soit de l'évocation de réalités courantes ou exceptionnelles. L'acte

d'apprendre, de comprendre de saisir et de ressaisir n'est rien, s' il n'est pas une réjouissance et une fête. C'est pourquoi l'école actuelle qui oblige à enregistrer sans cesse, pour les contrôles et les diplômes, et une certaine thérapie normalisante, sont des aberrations, ou plutôt, le plus souvent, du temps perdu.

Si on regarde de l'autre côté, celui du partenaire intervenant de l'extérieur comme soutien, les choses sont quelque peu différentes.

On insiste toujours sur la nécessité pour lui d'être neutre, non impliqué, non engagé dans ses propres intérêts. Mais nul ne peut agir sans motivation et sans but, qui reviennent sur lui en boomerang et qui lui apportent quelque chose. Qu'est ce qu'apporte à l'intervenant l'action qu'il effectue, en plus des profits financiers et sociaux ?

L'apport est sûrement un des plus forts et des plus satisfaisants que puisse exister pour un être humain, car il n'est pas de l'ordre de la sauvegarde mais **de l'ordre de l'aventure**. Il faut prendre ces mots « sauvegarde », « aventure » non pas comme des termes ordinaires mais comme des termes techniques. L'acte de sauvegarde consiste à assurer, d'une manière ou d'une autre, sa conservation et sa sécurité. Même s'il exige des inventions et des recherches, il réalise, au terme, l'état connu et habituel, pour ainsi dire en boucle, et il ne fait pas avancer. Il ne débouche pas sur la réalisation d'une structure nouvelle et plus satisfaisante, ce qui est la visée de tout être vivant. L'aventure procède à l'inverse, qu'elle soit une ascension, une action sociale, une recherche ou n'importe quoi. Elle est, par nature, nourrissante et enrichissante. Elle est source de satisfactions réelles, d'épanouissement.

La neutralité n'est pas possible dans l'absolu. Tout d'abord, elle est en opposition avec ce que ressent celui qui fait ce travail, qui a des émotions et des sentiments, souvent forts, qu'il ne peut pas ne pas ressentir et donc exprimer. Nous verrons par la suite que cette expression fait partie du travail lui-même, certes dirigée et sélectionnée pour ne pas peser sur l'élève ou le patient, mais réelle, authentique. D'autre part, l'intervenant est là tout entier, avec ses pulsions et ses désirs, dont il exprime seulement une partie, quand il fait le travail psycho-dynamique. Il ne peut s'empêcher, en dehors de ce travail, d'être lui-même et cela peut être gênant ou poser des problèmes. Souvent les gênes ou les problèmes en question doivent être ramenés dans le circuit du travail psycho-dynamique, pour y être traités.

L'implication de l'intervenant, loin d'être un obstacle à écarter, est au contraire la condition première de son action. Les capacités et savoirs, exigés de lui et indispensables, sont secondaires. L'essentiel est dans les opérations d'élaboration et d'invention qu'il fait pour rentrer dans le rapport d'intervention, opérations que nous allons maintenant examiner et énumérer.

L'INTERVENTION

Posons le problème de savoir comment le partenaire extérieur de quelqu'un qui fait un travail sur soi-même, psychothérapeute, conseiller ou enseignant, peut intervenir, **pour collaborer efficacement avec celui-ci.**

Depuis que le problème a été posé sous cette forme, c'est-à-dire le début du 20ème siècle, des réponses diverses ont été données. Les plus importantes sont celles de Freud et de C. Rogers, dont j'ai déjà parlé dans l'introduction de ce livre. Leur différence réside surtout dans le rôle qu'ils attribuent à l'élément extérieur.

Rôle très important pour Freud, qui va jusqu'à déposséder le client de la gestion de sa propre psyché, que seul le thérapeute serait capable de déchiffrer. Comme si l'expérience subjective du client n'avait aucune valeur et pouvait être remplacée par les spéculations de quelqu'un d'étranger à lui, se livrant à un travail d'association sur les données fournies. Solution impossible évidemment.

Pour Rogers, l'élément externe n'a à peu près aucune valeur, sinon comme déclencheur. Le client qui décide de faire un travail thérapeutique accède généralement à un niveau de conscience supérieure, qui lui permet de devenir « congruent », c'est-à-dire d'accorder sa conscience (awareness) avec sa réalité interne, de devenir « sincère avec lui-même ». Cela lui permet de s'exprimer authentiquement en thérapie. Celle-ci n'est pas la cause mais l'effet de la nouvelle attitude. Cela revient en fait à minorer considérablement l'importance de la communication entre client et moniteur.

Le mouvement de la NDI accorde une importance primordiale à la communication entre le client et l'intervenant ou entre le client et le groupe auquel il appartient. C'est en fait, pour lui, l'élément transformateur. Cette communication produit, en effet une nouvelle expérience, qui permet un remaniement complet de toute la vie psychique du client.

Il est donc important, pour la NDI, que le processus d'intervention soit suffisamment important et développé et ne se limite pas aux phases préparatoires ou introductives, telles que l'écoute et la reformulation.

On peut distinguer **six phases ou étapes** qui constituent le travail complet de l'intervention non-directive.

1 – La mise en place du dispositif. Il ne s'agit pas seulement du choix d'un lieu, d'un temps et des conditions de paiement et d'accès. Il s'agit surtout de faire savoir, dans l'environnement social, que ce dispositif existe et les effets qu'il peut avoir. Cela permet, bien sûr, de ramener des clients, mais aussi de les préparer psychologiquement à l'action future. La manière dont ils savent qu'ils seront traités et la connaissance des principes qui guident l'action de ceux qui les accompagneront ont déjà un effet, qui est assimilable à l'« effet Pygmalion », dont je reparlerai dans le prochain chapitre. Cet « effet thérapie »,

qui joue même en pédagogie, a été trop négligé dans les recherches évaluatives. Il est comparable à l' « effet placebo » en médecine.

2 – Le dispositif de communication suppose un émetteur et un ou plusieurs récepteurs. Le fait que quelqu'un se met en position de réception, prêt à écouter et à entendre, a un effet sur l'émetteur potentiel, provoque sa parole et déclenche l'ensemble du processus de communication. C. Rogers a beaucoup insisté là-dessus. C'est peut-être sa plus grande découverte. Il ne s'est d'ailleurs pas arrêté là mais a élaboré toute une méthodologie de l'écoute, à base de reformulation, extrêmement remarquable. Par reformulation, il entend le fait de renvoyer son discours à l'émetteur, en répétant, paraphrasant, résumant ou exprimant autrement non seulement ses paroles mais surtout ses sentiments. L'émetteur, qui entend cela prend conscience de son propre discours mais surtout est encouragé à continuer, à aller plus loin.

3 – L'intervenant NDI doit impérativement connaître les désirs de son client dans la situation présente. Sans cela, il ne peut strictement rien faire, puisque toute son action revient à permettre au client de réaliser son propre projet. Comme je l'ai dit, le travail projeté et désiré est un travail intérieur, qui se fait sur les représentations et sur leur expression externe. Nous appelons **exercices désidératifs**, les exercices qui permettent de faire émerger les désirs.

4 – A partir de l'expression des désirs, il est possible de proposer des activités : paroles, jeux, déplacements, spectacles, qui vont amener le client à aller plus loin dans ses expressions et ses découvertes. C'est le moment où on fait rentrer fortement en jeu la réalité, le monde. Celui-ci fait irruption dans le psychisme du sujet, qui doit s'ajuster à lui.

5 – Les activités qui se déroulent à partir de là ne s'effectuent pas en dehors de l'intervenant. Il en perçoit le déroulement, les difficultés et les succès. Il peut donc réintervenir à nouveau, poser des questions, réactiver le processus. Il peut aussi faire part de son ressenti et de ses observations. Il peut surtout recueillir le ressenti et les remarques des clients. Tout cet ensemble peut être nommé accompagnement.

6 – Enfin, il est possible, dans l'intérêt du client, surtout dans un cadre pédagogique et scolaire, que l'intervenant fasse part de ses connaissances et de ses savoir-faire. Il se transforme alors en formateur. Travail extrêmement délicat qui risque de rétablir le rapport de contrainte, qui doit être impérativement banni.

Un tel ensemble prend du temps et de l'énergie. Je vais donc revenir sur chacun des alinéas, sauf sur celui de « la mise en place », dont je reparlerai abondamment au prochain chapitre.

LE TRAVAIL DE FACILITATION

Réfléchissons sur **le problème de la communication**, tout à fait primordial.

Le thérapeute ou l'animateur, ne sont pas seulement des aides qui influent sur les clients en déclenchant des actes. Ce sont d'abord des personnes qui assistent au travail effectué, qui forment une espèce de public. Ils représentent, si l'on veut, le monde extérieur, la société. L'attitude qu'ils adoptent dans cette position d'observateur joue un rôle essentiel, qui est la même, somme toute, que celle que joue un partenaire en général. Le sujet qui travaille, agit, produit a besoin de la présence de personnes extérieures, de leur écoute. **L'intervenant est d'abord un récepteur dans la communication.**

L'origine du besoin qui pousse un individu à la communication n'est pas claire. Pourquoi attachons-nous tant d'importance à la réaction d'autrui, quand nous lui envoyons un message ou autrement ? Peut-être voyons-nous nos actions comme des totalités qui englobent aussi les effets sur l'extérieur de ces mêmes actions ? Une action réussie ne l'est pas seulement pour nous mais aussi pour celui qui la regarde, qui réagit comme un être humain à part entière, même si sa sensibilité est différente. S'il est indifférent à l'égard du message envoyé, s'occupe d'autre chose ou le regarde d'une manière distraite, il prive l'auteur du message de la satisfaction de constater les effets voulus et attendus de lui.

Quels sont les effets attendus dans une communication ? La communication a été décrite, dès l'origine, par ceux qui l'ont étudiée (par ex. Shannon, 1949) comme la transmission d'un message d'un émetteur à un récepteur. Ce schéma est tout à fait insuffisant. En fait, l'émetteur propulse pour ainsi dire vers l'extérieur un « paquet », composé d'idées, d'informations et de sentiments, qui va effectuer tout un circuit, au cours duquel il va se transformer, s'enrichir, et qui va revenir sur l'émetteur, concerné par cette transformation. Tout d'abord le message est élaboré, en fonction de sa destination, ensuite il est reçu ou non, bien ou mal et avec des effets divers sur le récepteur, enfin il suscite souvent un renvoi, une réponse qui s'ajoutent au message lui-même et qui modifient les attitudes de l'émetteur. Celui-ci est donc aussi le récepteur de sa propre communication. Il l'est beaucoup plus fondamentalement qu'il n'est émetteur et à ce titre il est identique au récepteur d'une manière générale.

Il est donc essentiel, dans le travail psycho-dynamique, que l'intervenant manifeste ce qu'il ressent à la réception du message envoyé. Cela détermine fortement les attitudes et sentiments de celui qui travaille sur lui-même.

Rogers a inventé une méthode pour permettre à l'intervenant de manifester son intérêt pour le travail effectué. Il s'agit de ce qu'il appelle la "reformulation" (Rogers et Kinget, 1959), qui est sous-tendue par l'attitude d'empathie. L'intervenant manifeste qu'il écoute, ce qui est la preuve de son attention et de son intérêt, en redisant, paraphrasant et résumant le discours entendu, surtout au

niveau des sentiments. Ce faisant, il se met dans une position qui est celle de tout véritable auditeur, partenaire dans la communication. Il rentre dans les opinions et les sentiments exprimés, même s'il ne les approuve pas.

Le propre de l'empathie, fonction basique de l'être humain, est de permettre une pénétration du message, même si celui-ci est rejeté. On a pu montrer (Feshbach, 1969) que les enfants agressifs perçoivent très bien le mal qu'ils font et le recherchent, ce qui prouve qu'ils sont "empathiques" à leur manière.

A vrai dire, Rogers n'a pas tellement vu la différence entre l'empathie, d'un côté, et l'intérêt pour le travail du client, de l'autre. Il semble identifier les deux et les englober dans un même concept, celui d'« acceptation inconditionnelle ». Pourtant, ils sont différents et procèdent de considérations différentes. Je peux très bien écouter avec attention les paroles de quelqu'un, en acceptant ce qu'il dit et en l'encourageant à le dire, par conscience professionnelle, sans être vraiment intéressé par ses paroles.

L'attitude d'"acceptation inconditionnelle" n'est pas suffisante, car elle est a priori. Celle de "la congruence" n'est pas indiquée, car elle peut entraîner de la négativité. La seule attitude possible me paraît être une valorisation modulée et argumentée du travail du client, et l'expression de cette valorisation. Le client, de toute façon, "travaille" et c'est cela qui intéresse le thérapeute, qui n'est pas forcé d'être passionné par la suite du discours, même s'il le suit. Il est donc important que l'intervenant dise ce qu'il pense de ce travail, pourquoi il l'estime et le trouve positif.

LA LECTURE DU DESIR

Pénétrons maintenant dans le champ créé par la communication, c'est-à-dire dans ce qui constitue l'essentiel du travail psycho-dynamique.

La méthode de centration sur le désir implique que l'animateur, le formateur, le thérapeute, connaissent les désirs de ceux dont ils s'occupent. Cette connaissance, je l'appelle **lecture du désir**. C'est ce dont je vais parler maintenant.

Cette lecture du désir comporte **deux aspects**.

Le premier consiste à lire le désir des participants par rapport à la situation même dans laquelle ils se trouvent, c'est-à-dire la situation de formation, de réunion de groupe, de thérapie, de cours. Il s'agit du désir de faire ceci ou cela, ici et maintenant, dans le lieu même et dans le temps où l'activité s'exerce, avec les personnes qui sont effectivement présentes.

Le deuxième aspect concerne le désir des participants dans leur vie extérieure quotidienne, quand ils sont chez eux, plongés dans la société, et pas spécialement quand ils travaillent dans le groupe considéré. Naturellement, ces désirs qui les habitent, ils les amènent dans le groupe, sur le lieu du travail de

formation ou de thérapie. Plus exactement, ils les amènent selon les modalités qu'ils ont eux-mêmes décidées. C'est pourquoi il faut les aider à émerger.

Considérons la première forme de " lecture du désir ", celle qui a rapport à l'ici et maintenant.

Un participant qui arrive dans un groupe de développement ou de thérapie, un élève qui arrive dans un centre de formation, un individu qui vient voir un thérapeute, sont remplis de désirs et de craintes divers, confus, inexprimés, souvent informulables. Il est difficile pour celui ou ceux à qui ils s'adressent de décoder leurs désirs et leurs attentes, parce qu'ils ne les voient pas eux-mêmes clairement.

Autant il est vain d'attendre qu'ils les définissent et les analysent, en admettant même, qu'ils en aient envie, autant on peut espérer qu'ils les actualisent pratiquement, concrètement dès qu'ils vont commencer à faire quelque chose, à se mettre en mouvement d'une manière ou d'une autre. En fait, leurs premiers gestes, leurs premiers actes, leurs premières paroles, vont être significatifs, à condition qu'ils les fassent spontanément, à condition qu'ils ne soient pas une réponse ou une réaction à une intervention ou à une sollicitation de celui qui est en face.

Faut-il donc que celui qui est en face se taise, ne fasse rien, ne dise rien, reste immobile comme une statue ? Évidemment non. Une telle attitude, qu'on a souvent utilisée autrefois, peut être traumatisante et induire des comportements de défense, en réponse à une forte angoisse.

Dans la pratique de la NDI, nous avons été amenés à inventer des exercices, soit corporels soit verbaux, qui permettent de faire émerger directement ce matériel spontané dont j'ai parlé, qui constitue la trame du « courant de conscience », qui nous occupe sans cesse. Ces exercices, nous les avons appelés **exercices désidératifs**, car ils se réfèrent au désir lui-même, sous sa forme la plus élémentaire.

Ils prennent **trois formes différentes**.

Une première forme, que nous appelons degré zéro, consiste dans une évocation spontanée, souvent sous forme de récit, de l'activité courante, des problèmes habituels ou encore du ressenti dans la situation actuelle. Le client exprime ses désirs du seul fait du choix qu'il fait de ces évocations. Celles qu'il choisit de faire émerger sont celles qui le préoccupent le plus, qui sont le plus présentes à lui. On peut, par exemple, lui demander comment il se sent ici et maintenant.

Une deuxième forme consiste dans l'utilisation de techniques dites « automatiques », telles que celles qui ont été utilisées par les écrivains surréalistes à partir des années 1920-25 (voir *la Révolution surréaliste*, revue éditée à partir de 1924) : écriture, dessin, peinture, musique, gestuelle automatiques. Le principe est de proposer à la personne de laisser émerger le mot, la phrase, le trait, le geste qui lui vient à l'esprit le premier, sans exercer de censure ni de déformations ni de substitutions. La personne fixe cela sur du

papier, dans l'espace, comme il peut. On peut lui proposer de faire cela sans consigne préalable sinon celle que je viens de dire ou, au contraire, à partir d'inducteurs ou de stimuli divers. Ces productions peuvent être retravaillées ou non. Elles peuvent être montrées ou non. Elles peuvent avoir plusieurs destins, selon le désir des auteurs.

Une troisième forme consiste dans l'emploi de petites saynètes telles qu'en produisent les enfants, dans lesquels on propose une situation imaginaire dans laquelle on insère ce qu'on veut. Par exemple, que dirais-je si une fée me proposait de satisfaire mon plus cher désir. Qu'emporterais-je si je me trouvais obligé d'aller vivre sur une île déserte ? Que jetterais-je d'abord parmi les choses qui m'encombrent ou les personnes qui me dérangent ? Etc.

L'intérêt de ces méthodes est qu'elles n'obligent pas les participants à parler d'eux-mêmes immédiatement. Une telle parole est souvent difficile, car elle ne correspond pas à ce qu'on vit dans la société. Elle finit toutefois par émerger la plupart du temps et peut prendre des formes très élaborées, comme nous le verrons.

L'IMPORTANCE DES DEBUTS

Le principe est que, dans les débuts surtout, rien ne doit être forcé, induit, ou le moins possible. Ceci n'est pas facile car le spécialiste vers qui on vient a, à ce moment-là surtout, tendance à se sentir anxieux, à appréhender ce qui va se passer, à se sentir exagérément responsable. Il lui est difficile d'avoir la détente suffisante pour justement ne pas faire pression, ne pas orienter lui-même la situation.

On n'insistera jamais assez sur l'importance des débuts. L'expérience prouve que généralement tout est dit et généralement bien dit dès les premiers moments d'un stage, d'une séance, d'un travail. Le problème est de l'entendre et d'y faire attention, d'y revenir sans cesse, d'être littéralement hanté par cela, comme une espèce de guide auquel il faut sans cesse se référer. Très souvent, les choses ne sont pas dites dans les débuts d'une manière emphatique et redondante mais d'une manière discrète, pudique, rapide. Il faut donc être très attentif, et si possible, noter pour s'en souvenir.

Cette importance des débuts tient au fait que la personne qui commence un processus ne met pas tout de suite en place les contrôles et les régulations dont elle croit avoir besoin. Elle est plus ou moins désarmée et en proie à la pression exercée par son imaginaire et ses fantasmes. Même si elle veut absolument adopter une ligne de conduite déterminée, elle a du mal à le faire et elle ne peut pas s'empêcher de laisser filtrer ses vrais désirs, sous des formes détournées et allusives qu'il faut savoir repérer.

Naturellement, tout ne se ramène pas à une position adoptée dans les débuts. Il faut tenir compte de la suite, de ce qui se passe tout au cours du travail, dans le déroulement même des activités.

Par rapport à cela, on peut partir du principe que, dans un contexte non directif (au sens où je l'ai défini), tout ce que fait une personne correspond à ce qu'elle désire et que ses désirs se manifestent à travers toute son activité. Il faut donc l'observer attentivement, essayer de comprendre le sens de ce qu'elle fait, ses intentions, ses attentes, de manière à approcher ses désirs.

D'une particulière importance est ce qu'elle répète. Il y a toujours, chez toute personne, une trame visible des activités, une répétition qui correspond aux obsessions, aux hantises, aux fixations qui, elles-mêmes, traduisent les lignes de force affectives et émotionnelles. Il faut savoir le lire et, pour cela, regarder.

Il est important de ne pas avoir là d'esprit critique. Très souvent, ces mouvements et comportements répétitifs sont des choses qui nous gênent. Nous les remarquons non pas pour les comprendre mais pour les arrêter ou les éviter. Telle personne n'arrête pas de parler à son voisin, telle autre regarde ailleurs, telle autre nous harcèle de questions, telle autre a une posture générale de mollesse et de laisser aller, telle autre s'engouffre dans les activités comme un taureau qui fonce sur le chiffon rouge. Tout cela nous agace, et nous avons tendance à nous en moquer. En fait, il se révèle là des désirs, des aspirations, des pulsions sur lesquels nous pouvons construire notre travail.

Très vite, le participant est amené à sortir du cadre de l'ici et maintenant, pour exprimer des désirs qui vont au-delà, qui concernent sa vie tout entière, ses aspirations profondes et quotidiennes. C'est évidemment là-dessus qu'on est amené à travailler.

FAIRE DES PROPOSITIONS

Quand on connaît les désirs et les attentes d'une personne, on peut travailler avec elle, l'aider à aller plus loin et à réaliser ses aspirations. En quoi consiste le travail d'intervention ?

En trois aspects essentiels : 1 les propositions, 2 -l'accompagnement, 3 - les apports objectifs.

Ces trois aspects sont toujours présents dans tout processus de soutien, quel que soit le cadre et quels que soient les buts poursuivis, même dans une activité d'enseignement, à condition qu'elle soit authentique, même dans un entraînement ponctuel centré sur une acquisition bien déterminée.

Considérons d'abord les propositions.

Dans les premières élaborations sur la méthode non-directive, celle de K. Lewin et de C. Rogers, il n'y avait pas de place pour les propositions.

L'animateur devait se contenter, soit d'analyser de l'extérieur le vécu du groupe, après l'avoir observé (conception de K. Lewin), soit de reformuler le discours des participants (conception de C. Rogers). Il ne devait rien suggérer ni rien induire. Son influence était extrêmement limitée. **Non-directivité signifiait non-intervention et pas seulement absence de contrainte.**

Comme je l'ai dit, après avoir adopté cette position dans ma pratique à partir des années 60 et jusque dans les années 70, j'ai été amené à la rejeter. Il m'apparaissait en effet que, en privant les participants de cette aide précieuse que pouvaient constituer les propositions, on les amenait à piétiner, on les freinait. D'autre part, je considérais comme un leurre l'idée qu'on pouvait exclure toute influence. Cela ne m'apparaissait pas possible. Même l'animateur totalement non intervenant qui se contente de regarder le groupe de l'extérieur en faisant de temps en temps des remarques sur un ton détaché, exerce une influence. En fait, il propose quelque chose puisqu'il fait en sorte que le groupe existe, puisqu'il invite des gens à y venir, puisqu'il choisit un lieu et un temps, etc.

Ce qui est mauvais ce n'est pas l'influence, contrairement à ce que croit une certaine idéologie, c'est la contrainte. L'influence véritable passe toujours par l'accord du sujet influencé, qui accepte l'idée qu'on lui propose ou l'acte qu'on lui suggère. La véritable influence est non-directive.

En quoi consistent les propositions dans une telle optique ? Elles doivent à mon avis posséder deux caractéristiques pour répondre à l'esprit qui est celui de cette méthode.

1. Elles doivent toujours être conditionnelles, c'est-à-dire être soumises à l'accord explicite des participants et pouvoir être modifiées par eux.

2. Elles doivent couvrir tout le champ des activités possibles dans le domaine considéré et même hors de ce domaine, si cela s'avère nécessaire.

L' ATTITUDE NON- DIRECTIVE

Concernant **la première caractéristique**, il est clair qu'elle découle de l'idée même de non-directivité. Celle-ci implique presque par définition, qu'aucun ordre ne soit donné, même indirectement, même implicitement. **Il en découle que l'animateur non directif doit toujours faire savoir aux participants que sa proposition n'est qu'une suggestion qui peut, soit ne pas être exécutée, soit être transformée dans n'importe quel sens.**

Il ne découle pas de cela, comme on pourrait le penser, que l'animateur doive faire ses propositions d'une manière vague, allusive, hésitante, sans conviction. Bien au contraire, il est important qu'il soit assuré, clair et convaincu en les faisant. Cela rend les participants encore plus libres, du fait qu'ils ne se trouvent pas alors obligés de perdre du temps et de dépenser de l'énergie pour

éclairer une proposition obscure ou pour donner une consistance à une proposition qui n'en a pas. Ils sont d'autant plus capables de rejeter une proposition que celle-ci est plus explicite.

A cela, on peut faire l'objection que des gens, profondément et intérieurement dépendants comme le sont ceux qui viennent en thérapie, n'ont pas besoin qu'on leur présente les propositions comme des ordres pour les considérer comme tels. Ils n'ont que trop tendance à le faire et cela fait partie de leurs problèmes. Il n'y a d'ailleurs pas que les gens qui portent une étiquette psychiatrique pour avoir tendance à faire cela.

Cette objection est valable, et il est vrai en effet que beaucoup de gens ont tendance à exécuter les propositions de l'animateur parce qu'elles viennent d'un animateur revêtu d'un grand prestige et parfois d'une véritable auréole.

Il n'en reste pas moins qu'il y a une différence objective considérable entre une proposition qui se présente comme une aide qu'on peut accepter ou rejeter et une proposition qu'on accompagne de menaces voilées, en cas de non exécution.

Dans le premier cas, le participant est amené à évoluer du fait du travail qu'il accomplit, et même s'il y met une idée de soumission, il arrive un jour où il voit l'animateur autrement, où il réalise que les propositions qu'on lui soumet doivent faire l'objet d'un choix venant de lui et où il est capable d'assumer ce choix. La non-directivité prend alors tout son sens, même si elle n'en avait pas pour lui au début.

Dans l'autre cas au contraire, le participant n'est jamais en mesure de faire un choix qui lui convienne, puisque ce choix ne lui est pas permis. Non seulement il n'est pas confronté au problème du choix mais surtout il ne peut jamais prendre la voie qui lui convient.

Rétorquer à nouveau, comme le font certains, que cela peut être utile et "structurant" d'avoir à s'opposer aux décisions d'une autorité, relève purement et simplement du sophisme. Ou bien, en effet, l'autorité en question exerce une pression suffisante pour être effectivement obéie et on ne voit pas où peut se situer l'opposition (immédiatement réduite et même étouffée dans l'œuf et jusque dans l'esprit des gens, si elle est assez puissante), ou bien cette autorité n'exerce pas une pression suffisante et elle se transforme alors en non-directivité honteuse, dont le meilleur exemple est donné par les professeurs chahutés dans les écoles.

Dans ce dernier cas, il peut certes y avoir une expérience de l'opposition mais avec l'inconvénient majeur pour le participant de ne pas pouvoir prendre sa propre voie, empêtré qu'il est dans un jeu de menaces partiellement efficaces, sans pouvoir profiter d'une aide véritable.

OUVRIR LE CHAMP DES POSSIBLES

La deuxième caractéristique pose le problème, dans une méthode non-directive intervenante, de l'utilisation de méthodes très variées et spécialement de méthodes inventées antérieurement par d'autres écoles thérapeutiques. Il est clair que celles-ci peuvent être d'une grande utilité.

En gros, on peut distinguer **trois catégories**, parmi les méthodes utilisées.

Les unes, comme la bio-énergie, le "cri primal", etc., font appel au vécu émotionnel et visent à amener le participant à s'affirmer au maximum, à sortir de lui-même, dans un esprit que Reich qualifiait d'orgastique et qui s'apparente en effet à l'orgasme. En ce sens, ces méthodes s'apparentent beaucoup aux méthodes dites "corporelles", telles que relaxation, massage, etc., qui visent aussi à permettre un épanouissement corporel et sexuel.

Les autres, centrées davantage sur l'expression, au sens large du terme, permettent non seulement une extériorisation du vécu intérieur mais aussi une construction dans l'espace et dans le temps, l'élaboration d'un produit qui peut être de caractère plutôt plastique, plutôt dramatique, plutôt intellectuel, etc. Il faut citer, dans cette ligne, le psychodrame morénien, les méthodes diverses de théâtre, l'expression corporelle, l'expression vocale, l'expression picturale, etc toutes les choses qui relèvent de l' « art-thérapie ».

Enfin d'autres méthodes, issues des "groupes de rencontre" et de la tradition lewinienne, visent à structurer l'univers relationnel, la communication, le rapport à autrui et sont, à ce titre, d'un intérêt primordial, étant donnée la primauté de ce domaine dans le monde de l'humain.

J'ai mis l'accent, dans cette liste, sur les méthodes plutôt centrées sur la thérapie et le développement. Mais il est évident que les techniques de caractère didactique et visant à l'apprentissage y trouvent aussi leur place. Enseigner, c'est "montrer" comme on disait autrefois, c'est-à-dire proposer à des élèves d'assimiler un donné qui peut leur être présenté de diverses manières. Le produit final n'est pas un produit extérieur, comme lorsqu'on fait un spectacle, c'est un produit intérieur, c'est-à-dire le savoir. Cela ne change pas radicalement les choses.

Ce qui est important dans l'esprit de la non-directivité intervenante, c'est que le champ des possibles soit ouvert au maximum, c'est-à-dire présente un caractère "total" ("expression totale") ou totalisant. C'est en effet la condition pour que le participant se sente libre d'aller où il veut, de faire toutes les dérives dont il a envie.

Pendant longtemps, jusque dans les années 70, les animateurs se contentaient de proposer des activités verbales ou qui impliquaient, d'une manière ou d'une autre, la verbalisation. Cela comportait de grandes limitations. Avec l'introduction en France, dans les années 70, des méthodes dites "émotionnelles" ou "corporelles", le champ a été considérablement ouvert et le pouvoir des participants s'en est trouvé accru.

Une autre caractéristique des propositions faites dans l'esprit de la non-directivité intervenante est de ne pas présenter un caractère technique, fermé, rigide, par soumission aux règles venues d'une certaine école.

Les propositions ne sont pas faites en effet pour répondre à un certain schéma mais pour aider les participants. Elles doivent donc être adaptées à cet objectif et seulement à cela. L'idéal serait qu'elles soient perpétuellement inventées, remodelées, reformulées, réajustées. C'est d'ailleurs ce que nous essayons de faire dans notre pratique. Par exemple, nous avons essayé de réviser le psychodrame morénien pour le rendre plus souple et plus efficace. Au lieu de nous en tenir à un "scénario" initial obtenu par une procédure fixe, nous proposons plusieurs scénarios, de caractère gradué et nous visons à la réalisation d'une scène finale qui corresponde à ce que le participant a envie de pouvoir vivre. De la même manière, nous avons inventé le "théâtre spontané", inspiré de la S.D. (Selbst Darstellung) des communautés AAO, qui répond mieux aux exigences d'automatisme qui sont les nôtres que le "théâtre improvisé" ou le "théâtre à thème".

Il est possible qu'un jour on n'ait plus besoin de ces méthodes préfabriquées qui sont actuellement des béquilles et qui présentent l'inconvénient d'avoir été conçues dans un esprit opposé au nôtre. Actuellement, elles sont utiles comme réservoir d'idées. J'espère qu'un jour elles deviendront inutiles.

LE TRAVAIL D'ACCOMPAGNEMENT

Le deuxième aspect de la méthode de centration sur le désir, en tant qu'aide active apportée à des participants, est de comporter **un accompagnement**.

Il est clair que l'animateur ne peut pas se contenter de faire des propositions en se retirant au moment où celles-ci sont mises en œuvre, où elles débouchent sur des exercices, des jeux, des discussions ou des présentations d'idées. Il est membre du groupe et il doit participer aux activités de celui-ci.

On peut donner deux raisons qui militent en faveur de cette formule.

Premièrement, il y a le fait que les propositions ne se ramènent pas toujours à une suggestion unique localisée dans le temps mais consistent souvent en une activité qui se continue et qui interfère avec la mise à exécution. Les participants ont besoin de se sentir constamment soutenus, acceptés, reconnus par l'animateur.

Deuxièmement, les participants ont besoin de profiter de l'animateur au maximum et pas seulement en tant qu'il impulse des activités. Ils ont besoin de l'avoir entièrement à eux, de son implication, bref de son influence.

La première considération m'amène à préciser la nature des propositions et le fait qu'elles constituent par elles-mêmes un travail et même un travail très important.

Si elles sont faites dans l'esprit que j'ai indiqué, c'est-à-dire un esprit non-directif, elles ont pour effet de questionner le participant, de lui poser un problème. Un ordre ne pose jamais de problème, sinon peut-être celui de savoir comment on va le rejeter ou le tourner, s'il menace notre intégrité. Par contre, une proposition est une invitation, à la limite une tentation, qu'on peut repousser, mais qu'on peut aussi accepter. Si on l'accepte, on s'engage dans une certaine voie, on commence un certain type d'expérience. L'animateur peut faire une nouvelle proposition qui vise à engager davantage le participant dans une voie choisie puis une autre, puis une autre encore, etc. Il s'institue une dialectique entre l'animateur et le participant qui constitue, prise comme un ensemble, un " travail ", avec un déroulement et une évolution. Les propositions ne sont plus alors seulement des propositions, mais une espèce d'accompagnement dans la mesure où elles exigent de l'animateur une prise en considération de chacune des réactions du participant.

L'accompagnement, sous sa forme objective, peut aussi consister dans un questionnement. Il ne s'agit pas d'un interrogatoire. L'animateur ne pose pas de questions pour son information personnelle, sa curiosité, a fortiori pour exercer un contrôle ou une supervision. Il pose des questions parce qu'il pense qu'il peut être intéressant et enrichissant pour le participant d'y répondre. Cela implique que les questions prolongent seulement le discours qui précède, se situent dans la même ligne, dans le but de permettre un approfondissement. L'animateur suit le participant et celui-ci se suit lui-même, car il n'est pas étonné par les questions de l'animateur. Celles-ci lui paraissent naturelles. D'une certaine manière, ce sont les questions qu'il pourrait se poser à lui-même.

Ces questions peuvent permettre d'aller davantage dans les détails que négligent trop les gens qui travaillent sur eux-mêmes ou sur un sujet donné. Elles peuvent à l'inverse permettre d'englober un ensemble, une globalité, dans l'univers du discours, comme le préconise le "Focusing" de Gendlin. Ces deux opérations permettent cette dérive qui est un des processus essentiels pour introduire de nouveaux référents.

La deuxième raison pour justifier l'accompagnement nous introduit d'emblée au cœur du problème le plus crucial et le plus délicat qui se pose dans l'intervention non-directive, celui de **l'implication de l'intervenant**.

Toute une tradition héritée de la psychothérapie traditionnelle, elle-même issue de la médecine, prend sur ce sujet des positions extrêmement tranchées : l'intervenant ne peut pas s'impliquer personnellement; il doit garder par rapport aux participants le maximum de distance, cette distance assure son autonomie et la liberté des participants. La justification qu'on donne de cela n'est pas sans valeur. S'il s'implique personnellement, l'intervenant risque de créer des liens qui vont entraver son action et celle des participants. Il se sentira piégé, menacé par des actions pouvant mettre ces liens en danger. Il en est de même pour le participant.

Derrière cet argument valable et dont il est facile de tenir compte se profile un autre argument beaucoup plus radical, à savoir : l'animateur détient l'autorité et celle-ci risque d'être entamée, ruinée par une proximité avec les participants, même si elle ne va pas jusqu'à l'intimité ou la promiscuité.

À cette position, il faut immédiatement en opposer une autre, qui découle de la nature même du travail d'aide qui est effectué dans le contexte de cette méthode. Ce travail d'aide, je l'ai dit, consiste, de la part de l'intervenant, à mettre au service des participants toutes les ressources dont il dispose, afin de leur permettre de vivre leurs désirs et leurs pulsions. Parmi ces ressources, il y a naturellement toutes les pensées et réflexions que l'intervenant centre explicitement et volontairement sur les participants mais il y a aussi lui-même, je veux dire sa personnalité, ses idées, ses options, son affectivité. Toutes ces choses constituent un potentiel considérable dont il serait dommage de priver les participants. Dans le langage psychologique, cela s'appelle l'influence.

L'intervenant se positionne lui-même positivement par rapport aux prestations du participant. Il a des positions, des options, des opinions, des sentiments par rapport à elles. Il n'est pas neutre. Il est très important pour le participant de savoir qu'il est soutenu, reconnu, assisté. Cette attitude prolonge l'attitude de "considération positive" préconisée par Rogers, à cette différence près qu'elle va plus loin, ne se réduit pas à une écoute bienveillante.

C'est probablement une des choses les plus importantes dans l'animation non-directive, et peut-être ce qu'avait entrevu Freud à travers sa notion de "transfert". Malheureusement, il faisait de celui-ci le contraire de ce qu'est l'attitude ici en question, à savoir une réapparition des fantasmes de l'"inconscient", interprétés par le thérapeute. Il s'agit au contraire, de la part du participant, de la découverte d'une attitude nouvelle dans le domaine relationnel qu'il n'a pas rencontrée jusque là, une attitude qui n'est justement pas celle de son père.

LE TRAVAIL DE FORMATION

Le travail psycho-dynamique n'est pas toujours centré prioritairement sur les états internes des clients. Il peut aussi prendre en compte leurs attentes cognitives, **leur désir de savoir**, c'est-à-dire les réalités de l'univers qui peuvent les intéresser. C'est aussi un des aspects du soutien accordé : l'apport de connaissances.

La grosse tentation dans ce domaine, à laquelle on n'a pas cessé de succomber depuis des siècles, est de croire que, sous prétexte que la matière est objective, la démarche pour y atteindre l'est tout autant. Croire cela, c'est faire comme si cette matière n'était pas intégrée, reçue dans une subjectivité.

Or, elle l'est, et même d'autant plus fortement que le travail d'intégration ne se fait pas sans de grandes difficultés. Il y a un passage à opérer, un saut à faire, qui constituent l'essentiel de l'opération qu'on appelle « apprendre ».

Qu'est ce au juste qu'apprendre ? Il n'y a pas grande différence en réalité entre le travail d'apprendre au sens d'un apprentissage moteur ou pratique et un apprentissage intellectuel. Les deux présupposent, comme on l'a bien montré, que l'expérience qui est effectuée quand le sujet rencontre l'objet, s'inscrive dans les aspirations du sujet, dans son univers personnel. Cette inscription prend alors exactement la forme et le statut auxquels l'autorise son économie personnelle. Si, par exemple, cette économie ne l'autorise qu'à intégrer cette connaissance que d'une manière passagère et l'incite à oublier très vite, ce qui se passe avec les examens et les contrôles, il s'en suit une intégration passagère et soumise immédiatement à l'oubli. Le contraire se passe si la connaissance acquise est essentielle pour le sujet et qu'il doit y recourir sans cesse. Elle est alors acquise pour longtemps.

Abraham Maslow a soutenu, dans *Vers une psychologie de l'être* (1972), la thèse selon laquelle l'évolution psychologique ne pouvait s'opérer qu'à travers des expériences de pointe : « peak experiences ». Cette thèse relève de l'évidence, si on considère les acquisitions durables, celles qu'on souhaite faire quand on est dans un établissement scolaire ou universitaire.

Peu importe le temps passé théoriquement à étudier, les durées impressionnantes des études : les « bac + cinq ou six » etc. Cela n'a aucune importance. Les plus grands inventeurs et pionniers dans le monde scientifique ont eu tous des carrières atypiques, qui ne respectaient aucun des rythmes théoriquement nécessaires. Tout s'est passé pour eux par un mécanisme d'« Insight » : des illuminations qui ont demandé énormément de travail antérieur et seulement un minimum de connaissances préalables. Le facteur déterminant semble être la passion de trouver, l'obsession du problème, qui amènent à poser les questions pertinentes et faire les acquisitions nécessaires, et elles seules. On peut consulter à ce sujet les deux livres de D. Boorstin : *les découvreurs* (1983) et *Les créateurs* (1992).

On peut essayer de déterminer quelles sont les **étapes de toute acquisition intellectuelle, quelle qu'elle soit.**

Au principe, se trouve nécessairement un dispositif, qu'on définira comme une mise à disposition, dans le champ environnant, de matériaux porteurs des informations pertinentes, entourés par les matériaux ordinaires de la vie du sujet. Ces dispositifs doivent être exposés, présents, accessibles pour le sujet considéré, par exemple des fiches ou supports de lecture, s'il s'agit d'apprendre à lire, ou un enseignant disponible, un chercheur informé, des livres, etc.

Il faut ensuite que le sujet puisse rentrer en contact avec les dispositifs en question. Ce contact n'est possible que s'il est susceptible d'attirer le sujet, s'il a une valeur pour lui. Cela dépend bien sûr de la présentation qu'on lui en a fait, mais pas seulement. Cela dépend surtout des précurseurs psychiques en lui, qui

le prédisposent à aller vers ce dispositif, en fonction de ses expériences antérieures.

Il faut enfin que l'expérience perceptive, sensible et cognitive, que le sujet effectue, s'il est d'accord, soit assez forte pour lui faire entrevoir le sens que cela peut avoir pour lui et la manière dont il peut l'intégrer à sa vie. Cela implique du temps passé avec l'objet, beaucoup de temps, nécessaire pour tourner et retourner l'objet, le regarder sous toutes ses faces, l'examiner en détails, le comparer à d'autres objets, le nommer et le classer. Cela implique aussi que les sollicitations du milieu extérieur soient assez discrètes et n'envahissent pas le sujet, ne l'empêchent pas de se concentrer et de réfléchir.

Toutes ces opérations, éminemment personnelles, sont difficiles et singulières. Elles ne peuvent être faites en bloc et rapidement, avec des préoccupations de réalisation de programme ou autre chose dans ce genre. Elles peuvent donc être aidées et favorisées par des spécialistes, plus soucieux de suivre les démarches du sujet que les délimitations de l'objet. Il faut, en fait, qu'il y ait une « expérience de pointe », *peak experience*. Il faut que le sujet s'enthousiasme et ait une impression de bonheur.

Cette expérience de bonheur est essentielle. Bertrand Russell parlait d'« amour » pour la science et le mathématicien G.H. Hardy, dans *L'apologie d'un mathématicien* (1940) assimile les mathématiques à la beauté.

QUE FAIRE AVEC LES PULSIONS DESTRUCTRICES ?

Après être entré dans le détail de la méthode de Centration sur le Désir, je voudrais revenir sur une objection qui se présente spontanément et à laquelle je veux complètement répondre.

L'objection consiste à dire que, dans cette méthode, on ne favorise pas seulement des désirs positifs et constructifs centrés sur des plaisirs et satisfactions substantiels, mais aussi des désirs destructeurs, agressifs, voire pervers, sadiques, malveillants, etc. Que fait-on avec quelqu'un qui désire par exemple tuer son père ou violer des petites filles ou dominer les autres ? Est-ce qu'on l'aide aussi à réaliser ses désirs ?

Certes la méthode implique une élimination complète des contraintes et des répressions, dans le champ du travail, à cause de ce qui a été dit plus haut. Mais ces contraintes et répressions ne peuvent-elles pas devenir utiles quand elles s'adressent non pas à des comportements normaux et sains, mais à des comportements déviés et dangereux socialement ? Être violent contre la violence, c'est éliminer la violence. Ébranler les défenses de quelqu'un, c'est lui permettre d'évoluer.

Pour répondre à cette objection, il faut approfondir certaines idées fondamentales.

Tout d'abord le fait d'utiliser la contrainte, même contre les pires attitudes de violence, de domination, de dépendance, de négativité, n'aboutit pas à les supprimer, bien au contraire. Certes on engendre, ce faisant, des sentiments de peur ou d'angoisse qui peuvent s'intégrer à la psychologie de l'individu et l'empêcher de commettre certains actes, mais on ne rend pas pour autant repoussantes les attitudes qu'on juge nuisibles, ni séduisantes les attitudes qu'on juge bonnes. Bien au contraire, on provoque chez cet individu des comportements de "réactance". Il arrive souvent qu'on rende les attitudes qu'on veut éliminer encore plus intéressantes, encore plus valorisées aux yeux de leurs auteurs. La police est utile dans une société pour neutraliser les délinquants, mais ne contribue pas à changer la signification de leurs actes ni à dévaloriser ce qui est, à leurs yeux, valorisé. Les gens sortent de prison pires qu'ils étaient en y entrant.

Si on veut vraiment faire évoluer des gens enfoncés dans des attitudes de défense, d'attaque, de domination, de négation, il n'y a pas d'autre solution que de leur permettre d'aller jusqu'au bout de leurs attitudes. **Ces attitudes ne sont rien d'autre que des manières, maladroitement et fausses, d'accéder au bonheur.** Par exemple, l'individu angoissé qui se défend contre son angoisse en cherchant à détruire la chose qui le fait souffrir ou l'individu qui ne croit pouvoir obtenir de satisfactions sexuelles qu'avec des êtres faibles, innocents et sans défense, simplement se trompent. Le problème pour eux est d'arriver à prendre conscience qu'ils se trompent et d'arriver à trouver de nouvelles solutions consistant, par exemple, à supprimer l'angoisse ou à trouver la force d'aller vers des partenaires adultes.

Comment de tels individus peuvent-ils aller jusqu'au bout de leurs attitudes ? Certainement pas en effectuant des "passages à l'acte", c'est-à-dire en actualisant leurs pulsions, ce qui ne peut avoir pour eux que des conséquences désastreuses, aboutissant à les accroître.

La seule solution pour eux est dans un vécu intériorisé, fantasmé, simulé, voire ludique, qui leur plaît d'ailleurs, car il leur permet d'entrer dans l'obsession qui les occupe. Ce dont la plupart des systèmes de formation ou de thérapie ont peur c'est justement de cette obsession, de ce "délire", qu'ils cherchent à empêcher par tous les moyens : tranquillisants, antidépresseurs, etc. **C'est le contraire qu'il faut faire, à savoir faire sortir les images délirantes, les amener à s'exprimer.** Alors seulement le sujet peut voir où elles mènent et peut essayer d'autres comportements qui finissent par jouer un rôle compensateur.

Ceci m'amène à préciser un point important concernant la théorie non-directive, à savoir que le thérapeute favorise tous les désirs des clients, mais il ne favorise pas la réalisation matérielle des actes, comme le font les organismes commerciaux ou les collaborateurs professionnels. Son but est de collaborer à l'élaboration et à l'expression des conduites et non à leur réussite matérielle, qui souvent n'est voulue par leurs auteurs qu'à contre-cœur et par contrainte, parce

qu'ils ne peuvent faire autrement, pour soulager une pression intérieure trop forte ou pour se défendre. L'intervenant va plus loin. Il trouve un accord plus profond avec le client, contre des obligations qu'il subit, qui résultent d'enchaînements funestes et d'escalades inévitables.

LA PSYCHO-DYNAMIQUE

Au terme de cet exposé sur la méthode NDI, revenons sur certains problèmes qui se posent à ceux qui bénéficient de cette méthode et, tout d'abord, sur le problème **des exigences qu'elle a pour eux..**

Du côté de l'intervenant, une telle relation n'implique pas seulement de la bonne volonté et de l'amour, encore que ceux-ci soient indispensables. Toute la conception que je viens d'exposer prouve qu'il s'agit d'une collaboration étroite entre un intervenant et un ou plusieurs clients ou participants. Les qualités requises et les motivations permettent cette collaboration.

L'intervenant se livre à une entreprise et tente de réaliser un projet. Il ne se contente pas d'être là, dans une position d'écoute attentive. Il veut et cherche quelque chose. Ce quelque chose est très ciblé. Cela ne consiste pas, je l'ai dit, à soutenir toutes les actions. Cela consiste à satisfaire le besoin d'expression et de travail sur soi-même, autrement dit de transformation psychologique et de développement personnel.

Pour réaliser ce but, l'attitude non-directive, à base d'écoute du désir, est fondamentale. Elle ne suffit pourtant pas. **L'intervention est nécessaire.** Elle se décompose, je l'ai montré, en propositions, accompagnement et apports objectifs. Ces conduites ne naissent pas par génération spontanée dans l'esprit de l'intervenant. **Elles sont préparées et induites par tout un travail à la fois de centration sur les personnes qu'on aide et sur les problèmes qu'elles posent.**

Par rapport à cela, une question délicate apparaît. Beaucoup de spécialistes prétendent que l'intervenant doit être dépourvu de visions théoriques ou explicatives, pour être vraiment centré sur le client, pour pouvoir le comprendre. Ce n'est pas mon avis. Les hypothèses psychologiques ou psycho-sociologiques ont une valeur heuristique. Elles font réfléchir, chercher et permettent de comprendre. Sans elles, on est dans le vide, le degré zéro de la pensée. Le problème est d'être dans une attitude de recherche et de se rallier à des écoles de pensée fiables et solides, ayant une forte crédibilité, et non à telle ou telle chapelle plus ou moins inspirée et séduisante.

Si on se place maintenant du côté du client, on retrouve certaines des considérations théoriques que j'ai faites dans la première partie.

Le client est pris dans un "cycle communicatif", où de nouveaux aspects de la réalité apparaissent, aussi bien le concernant lui directement que le concernant

indirectement. Cela produit immédiatement une dérive ou un changement de cap. **C'est tout son univers intérieur qui se trouve bouleversé, par rapport à l'idée qu'il se fait de lui-même et des choses, et de ce qui est bon pour lui.**

Il n'a plus la même vision de la réalité. Il s'ouvre à de nouvelles dimensions. Ce qui lui paraissait banal ou sans intérêt ou dangereux prend une nouvelle signification. Cette modification du sens quand on a effectué une certaine démarche a été perçue depuis fort longtemps par l'humanité et a donné lieu aux productions artistiques, intellectuelles, culturelles les plus importantes.

Par exemple, la tragédie grecque est partie de là. Son message ne se ramène pas à la conception de la "catharsis" d'Aristote (mécanisme de "décharge", du fait de l'expression). C'est une nouvelle vision du destin humain (« Moira ») qui est en jeu.

Eschyle, le premier s'attaque à ce qui semble le plus irréductible pour nous tous : le crime, le meurtre, le délit, le forfait. Il prétend nous faire aimer, admirer le spectacle de ces réalités, que nous haïssons et repoussons par ailleurs. Dans l'Orestie, il nous présente une Clytemnestre assassinant son mari qui revient de la guerre et un fils contraint de massacrer sa mère pour venger son père, ce qui lui vaut d'être poursuivi par les dieux. Dans Le cycle d'Œdipe, Sophocle nous présente un homme heureux et satisfait, découvrant tout à coup avec horreur que la femme qu'il a épousée est en réalité sa mère (ce qui exclut qu'il ait pu être amoureux d'elle) et que l'homme qu'il a tué au cours d'une rixe est en réalité son père. Peut-on aller plus loin dans l'épouvante ?

On pourrait penser que le plaisir éprouvé au spectacle de telles abominations est d'ordre intellectuel, résidant dans l'explication et la compréhension. Mais cela va au-delà. Nous pleurons vraiment et les auteurs tragiques prétendent nous faire pleurer. Cependant les larmes que nous versons ne sont pas les mêmes que celles que nous verserions si nous étions dans la situation réelle représentée, si nous réagissions par identification. C'est tout le problème posé par Max Scheler dans *Nature et formes de la sympathie* (1923) : comment pouvons-nous participer affectivement à un événement extérieur qui est vécu d'une certaine manière, de telle sorte que nous puissions le vivre d'une autre manière ? La réponse de Scheler est que cela est possible et constitue même un des processus psychologiques les plus importants, qu'il appelle "sympathie". L'explication de ceci réside dans le fait que la représentation a par elle-même une valeur affective, qui peut être différente de celle de la situation qui est l'objet de cette représentation.

La psychothérapie, la pédagogie, le conseil, l'art, la science opèrent une transmutation et c'est cela leur essence. Ils font passer des réalités situées à un certain niveau psychologique à un autre niveau psychologique. Par exemple, la peinture fait passer des formes et des couleurs, qui font l'objet de perceptions ordinaires n'ayant qu'un intérêt limité, dans un domaine où elles provoquent des émotions spécifiques. La science fait passer des idées, situées au niveau de la simple opinion, à un niveau où elles entraînent la conviction, la certitude, la

probabilité. La psychothérapie nous fait ressentir autrement des actions, désirs, tendances, projets de notre vie quotidienne, qui peuvent être franchement désagréables ou odieuses, car elle les transforme en spectacles, en questions, en représentations.

Autant dire que ces activités nous introduisent dans un secteur de la psyché où existent tout un ensemble de sentiments, d'émotions, de pulsions différents de ceux que nous éprouvons habituellement. Se contentent-ils de se juxtaposer à ceux-ci sans avoir une influence sur eux ? Evidemment non. Ils ne les suppriment pas magiquement mais par une action compensatrice progressive, ils les affaiblissent et les minent. Nos angoisses et obsessions deviennent moins fréquentes. Nous nous sentons progressivement mieux, même physiquement. Cela a été observé et même mesuré.

.

.

Ch. 4 L'INSTITUTION NON –DIRECTIVE

Ce chapitre rompt avec les chapitres précédents, qui étaient soit théoriques (ch. 1 et 2) soit méthodologique (ch. 3). Il s'agit maintenant de tester l'efficacité de la pratique non-directive intervenante, en présentant le récit d'une expérience vécue de non-directivité intervenante, il est vrai assez particulière. Sa particularité réside dans son caractère extrême. Il s'agit en effet non pas d'une expérience isolée dans un cadre étranger à elle ou d'une expérience effectuée en dehors de tout cadre, mais d'une expérience qui porte d'abord sur le cadre lui-même, sur l'institution même dans laquelle sont accueillis des gens qui vont vivre ensemble une rencontre centrée sur la développement personnel. Ce sont les mécanismes institutionnels eux-mêmes qu'on a cherché, dans cette expérience, à modifier, dans un sens adapté à la non-directivité. Les résultats sont surprenants. Ils sont analysés aussi dans ce texte.

LA MISE A L'EPREUVE

La méthode présentée dans le chapitre précédent, à la suite des considérations théoriques des deux premiers chapitres, est nouvelle, originale et séduisante. Mais est-elle efficace dans la pratique ? Est-elle capable de servir de base à une rénovation de la pédagogie et de la psychothérapie ? Peut-elle réellement être introduite à l'école, à l'Université, dans un institut centré sur le développement humain ou dans un lieu de soins pour personnes atteintes de troubles mentaux ?

La réponse est oui. Depuis les années 80 du 20^{ème} siècle où cette méthode a été définie pour la première fois, elle a été pratiquée dans des cadres variés et dans des institutions différentes, toujours avec un égal succès.

Dès l'année 1975, une formation à cette méthode a été créée à **l'institut Agora** de Paris et jusqu'en 1995, c'est-à-dire pendant vingt ans, ont été formés quelques 500 personnes. Beaucoup d'entre eux sont devenus psychothérapeutes, d'autres ont intégré une école ou une université. Beaucoup, mais non tous, ont réellement pratiqué cette méthode et les échos ont été généralement positifs.

Cependant, ce n'est pas là-dessus que je souhaite centrer le présent chapitre. Celui-ci sera centré sur une expérience de non-directivité intervenante **beaucoup plus radicale** que toutes celles qui ont pu être faites dans le privé, en consultation individuelle ou dans une entreprise publique, c'est-à-dire dans un type d'institution foncièrement traditionnelle. Cette expérience, en effet, a consisté non seulement dans un type de pratique nouvelle dans la relation de

face à face ou en groupe mais aussi dans l'établissement **d'un nouveau type d'institution**, elle-même de nature non-directive.

Le problème posé par la conception et l'établissement d'une institution non-directive est différent de celui qui consiste à pratiquer une activité de groupe non-directive. Il faut mettre en place un système collectif, dans lequel la création et l'organisation des ensembles et des activités collectives se fassent sur le principe de la non-directivité intervenante. La création de ces ensembles, et non seulement leur fonctionnement interne, doit obéir aux principes de la méthode en question.

Dans une institution relativement ouverte, comme il y en a certaines maintenant, y compris dans l'Université, il se peut que quelqu'un propose une activité de groupe d'un type nouveau, tente de pratiquer une nouvelle pédagogie, établisse un nouveau rapport avec ses élèves. Cela est fort bien et peut être positif, mais il faut remarquer que l'initiative, dans ce cas, revient à celui qui propose. C'est lui qui fait l'offre et qui définit la méthode qu'il va employer. Même si, à l'intérieur de son module, il laisse les élèves prendre l'initiative et décider eux-mêmes, il n'en reste pas moins que cela n'est possible que grâce à lui. La méthode utilisée est non-directive, mais l'organisation permettant la pratique de cette méthode ne l'est pas. Cette organisation reste soumise aux lois en vigueur dans les entreprises de ce genre, avec la permission des autorités, l'articulation avec les pairs, les contrôles habituels, les examens, etc.

Ce que nous avons cherché à réaliser, dans le nouveau type d'institution qui va être présenté, c'est que l'initiative des activités et l'organisation de celles-ci viennent des utilisateurs eux-mêmes. Ce sont eux qui sont les producteurs et les acteurs de l'ensemble des modules et de leur coordination. Ce sont eux qui décident de l'essentiel, à savoir de ce qui va se passer dans le lieu prévu, où ils ont été invités à venir.

Ils doivent pouvoir décider de l'essentiel mais non de tout. Il faut en effet bien partir de quelque chose. Ce quelque chose dont on part peut être une rencontre fortuite, mais qui reste soumise au hasard. S'il existe des gens qui souhaitent qu'une telle expérience, je veux dire une expérience d'institution non-directive, ait lieu, il est normal qu'ils en prennent l'initiative.

A ce moment là, il y a un choix à faire. L'organisation préalable à l'expérience elle-même, qui est en grande partie d'ordre matérielle et financière ou qui concerne le lancement de l'expérience, le recrutement des participants, la présentation, l'emploi du temps pourraient être laissés à l'initiative de la communauté qu'on a réussi à constituer. Cette communauté, dans ce cas, aurait non seulement à gérer les activités et l'organisation des activités, mais aussi toute l'infrastructure indispensable, à savoir les lieux, les temps et aussi la mise en place d'un système dans lequel ce type de rapport est possible.

Faire cela revient non pas à faire exactement de la non-directivité, mais ce qu'on appelle de l'auto-gestion. Dans cette optique très prisée dans les années 60 du 20^{ème} siècle, les participants sont contraints de gérer des choses qui

leur sont imposées par le contexte social ou la réalité, parce que personne d'autres ne veut le faire, mais qu'ils n'ont pas nécessairement envie de faire. La valorisation d'une telle pratique obéit à des motivations surtout politique : supprimer le pouvoir et les rapports de pouvoir.

L'expérience de ce type de pratique prouve que le pouvoir, resté vacant, est très vite repris par ceux qui ont envie de le prendre et qui jouent sur leurs informations et sur leur compétence. Même la démocratie de type représentatif peut parfois être mise à mal dans ce genre de contexte.

Notre choix a été de refuser cette option. Nous avons décidé de préparer, **grâce à un groupe d'organisation et de pédagogie préalable**, tout ce qui était nécessaire pour que l'expérience ait lieu, pour que des gens puissent se centrer sur eux-mêmes et sur les autres, au maximum.

HISTORIQUE DE L'EXPERIENCE

L'idée de lancer une expérience centrée explicitement sur une modification de l'institution traditionnelle n'est pas venue d'un seul coup. Elle est apparue progressivement tout au cours de rencontres centrées non pas sur une nouvelle conception de l'institution mais sur un regroupement de gens fortement intéressés par la pratique non-directive. Parmi ces gens, il y avait des français et des étrangers. Ces derniers étaient généralement du sud, latino-américains, grecs, italiens, espagnols. Beaucoup d'entre eux étaient psycho-thérapeutes ou enseignants, mais pas tous. Certains étaient des travailleurs ordinaires.

Le premier regroupement eut lieu en été dans le sud de la France, à Banyuls, et dura cinq jours. Il précédait un congrès international qui devait avoir lieu à Barcelone et qui était consacré aux techniques psycho-corporelles.

La décision de faire cette première rencontre avait été prise un an environ avant, au cours d'un stage qui se tenait en Grèce, au cours duquel plusieurs animateurs non-français, qui se sentaient un peu négligés par les français, demandèrent qu'on organise des rencontres internationales de praticiens, où ils pourraient s'exprimer. Je pense que cette première rencontre remplit assez bien cet objectif.

Les rencontres suivantes, durant deux années, eurent lieu en Italie, là où exerçait l'un des membres de notre collectif, à Trento, et n'eurent pas d'autre but que la toute première rencontre. Une trentaine de personnes y participaient.

La rencontre suivante, en 1996, eut lieu à nouveau en France, et celle de 1997 encore en Italie. **C'est durant ces deux années, que se fit jour, puis se renforça, puis se réalisa l'idée de faire fonctionner un nouveau type d'institution.**

Ce nouveau type d'institution ne fut vraiment réalisé que quand nous sommes revenus définitivement en France et que les rencontres eurent lieu à Trimurti, dans le sud de la France. Ces rencontres à Trimurti n'ont pas cessé

jusqu'en 2006. Il y en eut neuf en tout. Le nombre des participants monta jusqu'à une centaine, de 2000 à 2004. Il descendit ensuite et s'établit autour d'une cinquantaine. C'est en 2006 que nous avons décidé de faire une pause afin d'établir un bilan.

La préoccupation de base, durant la période de Trimurti, était, comme je l'ai déjà dit, de ne pas répéter ce qui se faisait dans les institutions novatrices, que nous fréquentions par ailleurs, consistant à donner une tribune ou un champ d'action à des praticiens novateurs, qui, malgré leur tendances progressistes, décident eux-mêmes, sans consultation des intéressés, les thèmes, sujets, méthodes qui vont être traités et utilisés.

Nous avons décidé, à la dernière rencontre de Trento, d'organiser de véritables congrès, qui dureraient une semaine, auxquels nous inviterions tous ceux qui voudraient venir. Il n'était pas question d'imposer au départ aux participants un programme préalablement établi, avec des intervenants et des interventions. Nous voulions partir non pas d'offres, même si celles-ci étaient aussi progressistes que possible, mais de demandes, des demandes des participants.

Tout le problème était donc de faire émerger les demandes. Celles-ci se ramenaient pour nous à des désirs exprimés. La notion de désir allait prendre une place centrale dans notre théorisation. Il n'était pas non plus question de réduire ces désirs à de soi-disant besoins, que nous seuls percevrions, d'une manière manipulatoire. Il s'agissait bien de désirs, au sens le plus banal de ce mot, qu'on peut traduire à la rigueur en termes d'envies, volontés, aspirations, mais toujours exprimées, affirmées, reconnues par ceux qui les vivent..

L'idée d'une pratique nouvelle qui devait servir de base à d'autres pratiques ultérieures, se fit jour durant la quatrième rencontre, à Manosque. Cette idée, qui germa dans la tête de l'un d'entre nous, était simple. Elle consistait à proposer aux participants de faire émerger, comme cela leur plairait, tous les désirs qu'ils pourraient avoir concernant leur vie et le temps qu'ils devaient passer avec nous. Ces désirs seraient écrits sur des tableaux ou des papiers et affichés, si leur auteurs étaient d'accord, et cela au départ de l'expérience. On pourrait ensuite utiliser ces listes pour mettre en place une série d'ateliers où seraient traités les thèmes proposés, avec des animateurs pris parmi les organisateurs ou parmi les participants.

Deux problèmes surgirent alors, qui devaient devenir centraux dans notre réflexion. Le premier était d'aider les gens qui venaient vers nous à trouver et exprimer les désirs importants pour eux. Le deuxième était de traduire ces désirs en thèmes concrets, capables de permettre un travail en petits ou en grands groupes. Je vais aborder ces deux problèmes dans la suite de mon exposé.

L'EMERGENCE DES DESIRS

Au départ, l'idée de faire émerger les désirs avait surtout pour but de nous permettre d'organiser des ateliers et activités qui conviennent aux participants, qui soient vraiment voulus par eux.

Cela impliquait qu'on les aide à formuler leurs désirs, à en prendre conscience, ce qui n'était pas toujours évident pour eux. C'est pourquoi, durant presque toutes les années où cette expérience se poursuivit, nous leur avons proposé de consacrer deux ou trois jours, au début de la semaine, à s'exprimer librement sur tous les sujets qui leur plairaient. Nous espérions qu'ainsi ils s'habitueraient à faire les choses qu'ils avaient envie de faire et ainsi pourraient mieux laisser émerger leurs désirs. Nous leur suggérions aussi différents supports : verbal, corporel, théâtral.

Il n'était pas dans notre intention, en proposant cela, de faire pression sur eux pour qu'ils disent ce qu'ils voulaient ou ne voulaient pas. Notre hypothèse était que la liberté d'expression favoriserait l'émergence des désirs. C'est effectivement ce qui s'est passé et ceci nous amena à aller plus loin dans notre réflexion sur les désirs.

Ceux-ci ne sont pas uniquement des points de départ pour l'action, des amorces et des préliminaires. Ce sont aussi des mises en scène internes, des vécus personnels qui favorisent le ressenti des situations et des événements. Ils sont donc susceptibles de tout un travail intérieur, qui les réactive. En se réactivant, ils se renforcent et s'implantent encore davantage dans le sujet. Celui-ci a envie de faire ce genre de travail. Il le fait spontanément, constamment, librement, face à lui-même.

Un tel processus, maintenant bien connu en psychologie, pourrait être considéré comme dangereux, du fait qu'il augmente la dépendance à l'égard de nos propres penchants. Mais il n'en est rien. Cette réactivité à l'égard de tous les objets qui rappellent nos désirs, cette rêverie incessante sur nous-mêmes nous ancrent davantage dans la réalité et nous permettent d'échapper aux constructions gratuites que nous faisons pour nous protéger. Ils nous mettent face à nous-mêmes, face à notre moi, dans sa vérité.

Même si certains d'entre les participants étaient pressés qu'on organise des ateliers, ils appréciaient généralement ce temps de maturation et de liberté qui leur était offert. Pour éviter la frustration générée chez certains par l'attente que cela produisait, nous avons décidé, en 2004, de supprimer les deux jours préliminaires et de les remplacer par une réunion générale qui aurait lieu chaque matin, au cours de laquelle pourraient se constituer spontanément des petits groupes de parole, fonctionnant de la même manière que les journées préparatoires et au terme de laquelle nous constituerions les ateliers pour la journée. Cela fut un pas en avant considérable, qui produisit une forte satisfaction.

En instituant ces temps de préparation et de maturation, nous prenions une certaine position face à un problème pédagogique de première importance : celui des précurseurs de l'action. Ce problème n'est presque jamais posé dans l'école actuelle, du fait que celle-ci est centrée obsessionnellement sur les objectifs et les finalités de l'institution. Il faut bien, dit-on, qu'ils (les élèves) apprennent à lire, qu'ils sachent ceci ou cela, qu'ils acquièrent telle aptitude ou telle compétence. On raisonne alors comme on le ferait avec une machine : il faut qu'elle marche à telle ou telle vitesse, qu'elle fabrique tel genre de produit, qu'elle ait tel ou tel rendement. On ne se demande pas si l'élève non seulement est capable de cela, mais s'il en a envie. Et s'il n'en a pas envie, il est inutile de poursuivre. On ne lui met pas dans la tête de force ce qu'on veut. On ne fait pas boire, disait Freinet, un âne qui n'a pas soif.

Par rapport à ce problème, nous avons beaucoup cherché et beaucoup erré. Nous n'avons pas tout de suite trouvé la meilleure solution. Celle que nous avons trouvée nous satisfait. Mais on peut certainement encore faire des progrès.

DU DESIR A L'ACTIVITE

Le deuxième problème délicat à résoudre dans ce système était de passer des désirs exprimés, de la manière que j'ai dite, aux activités concrètes, aux ateliers, avec des thèmes différents et en fonction des choix des participants.

Signalons que les groupes une fois constitués devaient, eux aussi, être menés de manière non-directive. Nous ne pouvions pas l'imposer aux participants qui se proposaient comme animateurs, mais nous souhaitions vivement qu'ils le fassent et nous leur disions.

Une fois en possession des désirs très nombreux, variés et diversifiés que nous avait fournis la foire aux désirs, nous devions impérativement constituer des groupes de travail qui puissent fonctionner durant toute la journée, à l'époque où l'assemblée générale avait lieu le soir. Pour résoudre ce problème, nous avons mis en place, durant six ans, un système compliqué, qui nous paraissait le seul possible, jusqu'à ce que nous en découvrions, en 2004, **une forme simplifiée**, qui nous apporta une entière satisfaction.

Le système compliqué en question consistait à traiter par ordinateur l'ensemble des désirs exprimés, dont nous faisons une analyse thématique, c'est-à-dire que nous regroupions sous un certain nombre de rubriques, telles que « pratique corporelle », « développement personnel », « Expression-créativité », « Fantômes », « Santé », « communication », « pédagogie et éducation », « relationnel », « sexualité et vie amoureuse », etc. Au terme de ce traitement qui demandait beaucoup de temps, nous sortions des documents aussi nombreux que les participants, sur lesquels figuraient non seulement les rubriques en question mais les énoncés des désirs initiaux, regroupés le plus exactement possible.

Nous demandions ensuite aux participants d'indiquer, sur cette liste, les thèmes qui les intéressaient le plus. Nous retenions, comme sujets possibles d'ateliers, les thèmes les plus demandés, pour lesquels des animateurs s'étaient proposés. Après avoir attribué à ces différents ateliers un moment et un lieu dans la semaine et avoir affiché les horaires, nous suggérions aux participants d'aller là où ils le voulaient. Nous leur disions aussi qu'ils pouvaient, s'ils le souhaitaient, constituer des groupes de travail sur des thèmes peu demandés ou même non programmés dans la semaine. Nous proposons aussi, dans cette liste, des ateliers sur des thèmes que certains avaient dit vouloir animer, sur un document envoyé au moment de leur inscription à la rencontre, donc antérieur à celle-ci.

L'intérêt de ce système, que nous avons fini par abandonner, était qu'il permettait une cascade de choix de nature différente : 1- au moment de l'expression initiale des désirs, 2- au moment de la confrontation avec l'ensemble des thèmes élaborés par ordinateur et enfin 3- au moment d'aller dans un atelier donné au cours de la semaine.

Son inconvénient majeur était que nous retombions, sans le vouloir, dans un schéma programmatique, puisque nous établissions dès les premiers jours une liste des activités possibles avec un horaire déterminé dans la semaine. Les personnes pouvaient certes se déterminer au dernier moment, mais elles ne pouvaient pas formuler des désirs au fur et à mesure de l'expérience, en fonction de leur évolution et de l'évolution de la vie communautaire.

L'idée de changer de méthode d'organisation découla d'un autre changement, à savoir de l'idée de déplacer l'assemblée générale du soir au matin. Cela se fit en 2003. Ce léger changement, en apparence anodin, donna l'idée à l'un d'entre nous, l'année suivante, que nous pourrions établir la programmation des ateliers chaque jour en début de journée, ou plutôt à la fin de l'assemblée générale du matin. Il suffisait, pour que cela puisse se faire, que les participants aient à leur disposition un nombre important de « post-it » (papiers tout préparés pouvant être collés sur un tableau) sur lesquels ils écriraient leurs désirs pour la journée ou en général, lesquels post-it seraient collés sur des tableaux préparés à l'avance. Il suffisait ensuite de faire un sondage pour voir quels étaient les désirs qui intéressaient quelques-uns et de demander quels étaient ceux qui comptaient aller dans les ateliers ainsi déterminés. Ces ateliers, si on trouvait pour eux des animateurs, étaient prévus à un certain moment de la journée.

Malgré tout cela, une difficulté demeurait. Il s'agit du fait que certains, peu nombreux mais fort actifs, étaient pressés d'aller dans les ateliers et regrettaient d'avoir à attendre l'après-midi pour le faire. C'est à cause d'eux que nous avons décidé, en 2006, après deux ans de pratique du nouveau système, de revenir au système ancien de l'assemblée générale le soir, tout en maintenant cependant ce que nous appelons la PJ (préparation de la journée) tout à fait au début de la matinée. Ainsi celle-ci (la PJ) n'était plus englobée, d'aucune manière, dans un

contexte de parole et de groupe, puisqu'elle consistait seulement à organiser les ateliers. La conséquence, dont je reparlerai, de cette organisation sans interaction, est très intéressante à considérer et à une valeur quasiment expérimentale.

Etant donné cette conséquence, il faudrait, à mon sens, revenir au système mis au point en 2004, qui est, de loin, celui qui donne les meilleurs résultats.

LA RECHERCHE-ACTION

L'expérience que nous avons menée pendant 14 ans était plus qu'une expérimentation, ayant pour but de montrer qu'on pouvait faire fonctionner un système pédagogique fondé sur la non-directivité intervenante. C'était surtout une expérience destinée, comme toute expérience non-directive, à permettre à des gens de se développer au maximum. **C'était une entreprise de développement personnel.**

Elle aurait pu très bien s'orienter vers l'acquisition de savoirs ou vers l'approfondissement théorique de concepts psychologiques ou vers la psychothérapie ou vers les problèmes de société. Tout était possible, par définition. Elle ne prit aucune de ces directions, et cela même est plein d'enseignements. **Cela signifie, à mon sens, que les gens en général, et non seulement ceux qui forment notre public, aspirent aujourd'hui à approfondir leur propre vécu.**

Ils sont fatigués d'emmagasiner des informations, des idées et des opinions et veulent exactement ce qui ne se fait pas à l'école : se centrer sur eux-mêmes, sur ce qu'ils veulent, pensent, attendent et projettent. Ils veulent pouvoir communiquer à d'autres leur ressenti les plus personnels et entendre les autres en parler. Autrement dit, ils espèrent pouvoir réaliser ce que j'ai défini antérieurement comme étant l'objectif de la non-directivité : entrer en résonance avec autrui, et réussir ainsi à pénétrer la réalité.

Comment cela s'est-il réalisé dans cette expérience de quatorze ans ? Quels sont les mécanismes mis en jeu, qui ont permis cela ?

Pour le savoir, il importait que nous ayons une vision aussi exacte que possible des processus et des événements en jeu. Il importait que nous fassions une véritable recherche, **une recherche-action.**

Les instruments de recherche que nous avons mis en place sont au nombre de trois : 1- Une enquête par entretiens auprès de quelques personnes sélectionnées à cause de leur engagement avec nous, 2- une observation du déroulement des séances et des activités en cours, 3- un questionnaire de fin de rencontre destiné à connaître le niveau de satisfaction des participants dans six domaines : « atmosphère générale », « approche NDI », « équipe pédagogique », « PJ et dispositif », « participants », « plénières », « ateliers ».

L'ensemble des informations que nous avons recueillies nous permettent d'éclairer **trois problèmes importants**, qui dépassent le cadre de l'expérience effectuée.

Le premier est celui de savoir comment et pourquoi des gens qui ont exprimé leur intérêt pour certains domaines et certaines méthodes s'engagent dans des activités construites à partir de cela, du type « ateliers », dans lesquelles ils travaillent réellement, durant plusieurs heures, parfois jusqu'à trois ou quatre heures d'affilée, durant une semaine. C'est la fameuse question, sans cesse posée dans la vie sociale, de la créativité et de la productivité des individus.

Le deuxième concerne le rapport à l'institution, considérée non pas seulement comme un faisceau d'initiatives, comme un dispositif, mais comme prenant certaines options, adoptant certaines directives, étant animée par certaines convictions. L'institution mise en place par nous était très différente d'un congrès ou d'un séminaire de formation ou d'une université d'été, comme on peut en voir ici et là. C'était une institution avec des arrière-pensées et des parti-pris, si l'on peut dire. Les buts poursuivis ne se ramenaient pas à la transmission de savoirs ou de connaissances, donc à la manipulation de données abstraites et impersonnelles, mais visaient un certain impact sur les gens, même si cet impact consiste à les aider à se réaliser eux-mêmes. Nous appelons cela « intervention » dans un esprit non-directif., c'est-à-dire action sur l'autre, influence consciente et voulue, à partir des désirs exprimés.

Le troisième problème qui se trouve éclairé est celui du rapport à l'autre, qui se trouve fortement modifié par le contexte non-directif et intervenant. Au lieu d'un contexte social dans lequel filtrent difficilement quelques rapports privilégiés, qui est le contexte habituel, les gens se trouvent plongés dans un bain d'interactions, qui a peut-être tendance à les envahir mais qui leur permet des choix, des tentatives personnelles, des orientations nouvelles.

Je vais examiner d'une manière plus approfondie ces trois problématiques et les solutions apportées.

LE TRAVAIL DE GROUPE

Si on en croit les observations faites surtout en 2005 et 2006, le travail en groupes et ateliers dura toute la semaine et ne se ralentit pas, malgré les tentations nombreuses qui invitaient à l'abandonner. Ces tentations étaient nombreuses dans un lieu paradisiaque à proximité de la mer, à une époque de vacances, en plein mois d'août. Il faut ajouter à cela qu'aucun diplôme ne venait couronner les études.

Regardons de plus près ce que fut la fréquentation des ateliers dans ces deux moments.

En 2005, on put établir le nombre d'ateliers proposés (sur les post-it) et réalisés, par jour, et le nombre total de participants à ces ateliers. On établit aussi le nombre moyen, par jour, d'ateliers suivis par chaque participant. Le tableau ci-dessous donne les résultats :

2005	Ven	Sam	Dim	lun	Mar	Mer	Jeudi	Ven
Nbre ateliers proposés_	34	33	38	43	39	34	24	16
Nbre ateliers réalisés	8	9	11	12	12	9	6	6
Nbre présents	69	64	108	103	69	78	62	50
Nbre ateliers/personne	1.82	1.60	2.52	2.57	1.72	1.95	2.05	1.25

Signalons qu'il y avait à cette rencontre environ quarante participants. Il y eut au total 44 ateliers animés par des participants et 36 par des organisateurs.

On a établi les mêmes données pour 2006, en notant le fait qu'en cette année la rencontre ne comportait que 7 jours, contrairement à celle de 2005, qui en comportait 10. On aboutit au tableau ci-dessous.

2006	Dim	Lun	Mar	Mer	Jeu	Ven
Nbre ateliers proposés	23	21	21	26	25	21
Nbre ateliers réalisés	11	12	11	17	12	16
Nbre présents	96	135	122	173	113	172
Nbre ateliers /personne	2.53	3.46	3.05	4.02	2.51	2.60

On peut remarquer qu'en 2006, il y eut, par jour, beaucoup plus d'ateliers réalisés qu'en 2005. Cela s'explique par le fait que les ateliers pouvaient avoir lieu toute la journée et pas seulement l'après-midi et le soir. Par contre, cela n'explique pas le fait qu'il y eut, en 2005, beaucoup plus d'ateliers proposés chaque jour par les participants, presque le double une ou deux fois. La raison de cela est à chercher du côté de la modification dont j'ai parlé, consistant à séparer, en 2006, la préparation de la journée (PJ) de l'assemblée générale.

L'organisation, qui peut sembler, en général, indépendante des échanges et des interactions entre les membres, et même les conditionnant, en réalité n'en est pas séparée. Elle est elle-même une forme de relation. En 2006, la mise en place d'ateliers semble avoir moins intéressée la collectivité, probablement du fait qu'elle n'était pas soutenue par des paroles, par une ambiance de communication. La preuve de ce moindre intérêt se voit dans la note plus faible

mise à la rubrique « ateliers » dans les évaluations de 2006 par rapport à celles de 2005. Sur une échelle de sept points (de 0 à 6), la note 3, la plus faible, fut mise trois fois plus souvent en 2006 qu'en 2005.

L'intérêt incontestable provoqué par les ateliers que les participants eux-mêmes avaient demandés pose problème, si l'on songe à l'absence presque totale d'incitations utilitaires introduites. Certes, les participants étaient intéressés, mais ils ne tiraient aucun profit pratique de l'opération. Pourquoi ont-ils manifesté tant d'application ?

Ce qui peut sembler un obstacle est en réalité une motivation. Des recherches récentes faites en Amérique et relatées par A.Lieury et F. Fenouillet dans leur livre *Motivation et réussite scolaire* (1996) montrent que la motivation à une activité est beaucoup plus forte quand cette activité ne fait appel qu'à des motivations « intrinsèques », c'est-à-dire « autotéliques », comme dit Baldwin, ne comportant rien d'autre que la satisfaction de la réussite ou de la recherche. Les incitations externes, telles que contrainte, compétition, surveillance ou même imposition d'un temps limité, diminuent en réalité l'efficacité. Probablement qu'ils font baisser la dynamique personnelle, en introduisant la peur.

LE ROLE DE L'INTERVENTION

Le système mis en place aboutit à un travail et à des activités, qui sont plus ou moins satisfaisants et enrichissants. En amont de cela, se situent l'intervention des animateurs, l'organisation qu'ils ont mis en place, leurs propositions. On peut admettre que le travail et les activités sont d'autant plus positifs que les propositions des animateurs sont adaptées aux participants, correspondent mieux à leurs attentes et à leurs possibilités.

Par exemple, on peut penser que l'application et la persistance des participants dans nos rencontres s'expliquent essentiellement par la centration des offres sur les problèmes existentiels et que les choses auraient été différentes si on avait opté pour des thèmes plus abstraits et théoriques. Le phénomène de résonance joue ici à plein.

Cependant, cela n'explique pas tout. Un autre élément important apparaît quand on regarde les évaluations faites par les participants au terme d'une session, spécialement en 2005 et 2006. Comme je l'ai dit, cette évaluation portait sur 7 rubriques : atmosphère générale, approche NDI, équipe pédagogique, participants, PJ et dispositif, ateliers et enfin assemblées plénières. Sur tous ces points, les évaluations ont été très positives. Elles étaient demandées en utilisant une échelle de 0 à 6, donc en 7 points. Les moyennes se situent toujours autour de 4 (voir les tableaux en annexe). Les plus positives concernent l'atmosphère générale et les participants. Les moins positives concernent la méthodologie : NDI et PJ-dispositif. Les réponses n'ont donc pas

été données pour nous faire plaisir, puisqu'elles valorisent plutôt des choses qui ne nous concernent pas directement.

Une question qu'on peut se poser est de savoir quel impact a sur les participants la confrontation à un ensemble de gens qui s'occupent d'eux et qui ont certaines dispositions à leur égard. Cela joue dès le départ et d'une manière subtile, à travers mille manifestations et expressions. Cela est confirmé ou non au moment de l'énoncé de l'organisation mise en place. Ce problème peut être généralisé, se pose pour n'importe quel dispositif pédagogique et thérapeutique.

Une telle question, très fondamentale, a été posée spécialement aux USA, dès les années 60 du 20ème siècle. A cette époque où s'élaborait la théorie du « labelling » et d'autres théories du même genre, on était très sensibilisé aux effets que pouvait avoir les expérimentateurs, enseignants, moniteurs sur les sujets dont ils s'occupent, du fait de leur personnalité et de leurs options. On ne croyait plus en effet que l'influence des uns sur les autres obéisse à des lois mécaniques. Déjà Alfred Binet dans son livre sur *La suggestibilité* (1900) avait repéré expérimentalement les effets de l'expérimentateur sur les sujets examinés. En 1968, paraît le livre de Rosenthal (R.) et Jacobson (L) *Pygmalion in the classroom : teacher expectation and pupils' intellectual development*, qui révèle ce qu'on va appeler l' « effet Pygmalion ».

L'EFFET PYGMALION

Les expériences de Rosenthal et Jacobson déterminent une véritable vague de réflexions, de critiques et d'expérimentations, qui n'a pas encore cessé. Elles consistent à faire savoir à des enseignants, en début d'année, que certains élèves sont plus doués que les autres et doivent normalement mieux réussir. En fait, les élèves en question sont tirés au hasard dans un lot beaucoup plus important de sujets, dont ils représentent environ 20 %. Les enseignants ne sont pas censés employer des méthodes particulières avec les élèves désignés comme brillants ni avec les autres.

Il se produit ce qu'on appelle un « effet d'attente ». Les élèves, désignés comme devant particulièrement bien réussir, en effet réussissent particulièrement bien et mieux que les autres, et même leur niveau intellectuel s'élève spectaculairement. La mesure des résultats peut se faire immédiatement ou avec retard. Dans les deux cas, on constate le décalage.

Cela paraît magique et en effet les auteurs de l'expérience se sont laissés aller à des explications magiques, au point d'attendre les mêmes effets dans un travail avec des animaux. Il y aurait comme une communication des consciences. Cette opinion a été très critiquée, à juste titre.

Mais alors qu'est ce qui intervient ? La meilleure hypothèse, qui a été testée et vérifiée est que l'enseignant manifeste, malgré lui, beaucoup plus d'intérêt, d'attention et de sympathie aux élèves désignés comme brillants. D'une part, cela le rendrait plus actif dans l'action pédagogique avec les élèves

désignés comme brillants et, d'autre part, ces élèves percevraient ses attitudes particulières et cela les encouragerait et les dynamiserait.

La critique précédente, à laquelle se sont ajoutées des critiques d'ordre méthodologique, ont beaucoup contribué à discréditer les expériences sur l'effet Pygmalion, au point de les ridiculiser. Ceci convenait assez bien aux penchants réactionnaires, à partir des années 80 du 20ème siècle.

Pourtant, en 1980, Michel Gilly, professeur à l'Université de Provence, publie un livre intitulé *Maître-élève. Rôles institutionnels et représentations*, dans lequel il fait un bilan complet des travaux sur l'effet Pygmalion. Son but initial était plutôt de réfléchir sur les représentations que les élèves se font des maîtres et sur les représentations que les maîtres se font des élèves. Dans le dernier chapitre, il fait un examen complet de toutes les expériences centrées sur l'effet Pygmalion, qu'il évalue à environ une trentaine et il conclut positivement. « L'analyse de la situation, dit-il, conduisait à penser que l'impact de la variable expérimentale avait d'autant plus de chance de produire les effets attendus que les situations utilisées s'éloignaient des situations institutionnelles « naturelles ». C'est bien ce qui se vérifie. Par ailleurs, quelles que soient les situations (de laboratoire ou institutionnelles), les résultats observés s'avèrent toujours compatibles avec le modèle causal d'effets en cascade, les modifications des réponses des élèves (comportementales et/ou performances) impliquant des modifications de comportements éducatifs qui supposent elles-mêmes un infléchissement des attentes produit par des changements de représentation des enseignants » (p.245)

L'ETABLISSEMENT DU RAPPORT

Dans toute situation pédagogique ou psychothérapeutique, il existe quelque chose qui est antérieur à l'action pédagogique ou thérapeutique elles-mêmes, qu'on pourrait appeler **le rapport sous-jacent**.

Il s'agit des représentations que les « entrepreneurs » se font de ceux dont ils vont s'occuper et réciproquement, qui déterminent les traitements des uns par les autres, dans les deux sens. Cette représentation entraîne des espérances et des attentes, qui non seulement déterminent la décision de s'engager ou non dans l'expérience mais aussi des dispositions psychologiques, bonnes ou mauvaises, à l'égard de l'action des entrepreneurs et des participants. Ces dispositions jouent un rôle fondamental, car il est prouvé que l'« aspiration », selon la théorie de K. Lewin, est le facteur le plus déterminant de l'attitude. Il est d'ailleurs connu que l'efficacité d'une cure est fonction du désir de réussite de celui qui la subit.

Cette influence des dispositions existant de part et d'autre ne s'arrête pas aux débuts d'une expérience. Elle continue ensuite d'une autre manière. Le travail effectué devient désormais une preuve de l'attitude des partenaires, en plus de son efficacité intrinsèque. Le fait que le participant soit content du

travail l'incite à faire confiance dans celui qui l'effectue et augmente sa réceptivité.

Un tel phénomène joue évidemment au plus haut point dans l'expérience des rencontres. Cette expérience n'est pas, comme c'est généralement le cas dans les formations habituelles, une organisation quelconque, copiant les méthodes en honneur à ce moment-là, mais résulte d'une longue élaboration, d'une véritable recherche aboutissant à des hypothèses de travail et à des évaluations. Il n'est pas possible que les participants ne prennent pas conscience d'un tel état de choses.

Ils en prennent conscience. Cela se traduit davantage dans une satisfaction élevée de l'atmosphère générale ou des relations avec les autres que dans une approbation des méthodes et de l'organisation, à cause des critiques que celles-ci suscitent.

Il faut pourtant nuancer cette dernière affirmation. J'ai dit antérieurement que nous avons lancé, en 1998, une recherche par entretiens sur des gens fortement engagés dans nos rencontres. On choisit dix personnes à qui on demanda de nous parler, au cours d'entretiens, de leur vécu dans les rencontres dans les années 1998, 1999 et 2000. Parmi les aspects des rencontres qui furent les plus valorisés figurent l'expérience dans sa globalité, la méthode utilisée, l'intérêt suscité par le processus, les apprentissages qui se sont opérés, les changements caractériels, l'implication, c'est-à-dire des transformations psychologiques importantes chez les gens concernés. Manifestement, on dépasse alors la pure satisfaction pour aller vers des modifications plus en profondeur.

L'expérience menée par nous durant 14 années a donc le mérite de toucher fortement un niveau qui n'est à peu près jamais touché dans les expériences pédagogiques et thérapeutiques, qu'on pourrait appeler **la psychologie institutionnelle**. Il s'agit de l'intrication entre les gens et le système qui les forme. L'accent n'est plus mis exclusivement, comme c'est généralement le cas, sur les contenus, les programmes, le cursus, mais sur le contact des gens avec le dispositif et les formateurs.

Ce contact est souvent la seule chose qui reste dans la mémoire, quand toutes les connaissances se sont évanouies, même dans les systèmes les plus traditionnels. La fierté d'être « ancien élève de l'école de... », « diplômé de tel institut », etc s'avère être le sentiment dominant après le passage dans une institution donnée. Cela s'explique par l'importance d'un tel facteur, dans un sens ou dans l'autre. Le fait par exemple que les dirigeants français soient aujourd'hui, dans leur majorité, élèves de l'ENA et de Sciences Po est fondamental, pour comprendre leur mentalité et leur politique.

VIVRE ENSEMBLE

Le but dernier de ces expériences n'est pourtant ni de permettre un certain type de travail ni de proposer une formule pédagogique nouvelle, mais de

promouvoir un certain type de relations entre des gens, de les faire vivre, s'ils le veulent, selon une certaine éthique.

Reprécisons à nouveau en quoi consiste cette éthique, que j'ai essayé de définir au maximum dans les deux premiers chapitres de ce livre. Elle pourrait se résumer dans la formule suivante :

Donner sans contraindre, recevoir sans y être contraint

L'élimination de la contrainte ouvre automatiquement un champ nouveau aux rapports humains, que j'ai présenté, au deuxième chapitre, comme fondé sur **la résonance**. J'entends par là une convergence avec les états psychologiques d'autrui dans le sens soit d'une perception et d'une appropriation soit d'un appui et d'une propulsion. Autrui devient véritablement partenaire dans une action commune, du fait qu'on accepte ses directions et qu'il accepte les nôtres.

Dans l'expérience, que nous avons mise en place, rien ne pouvait nous mettre d'avantage au défi que le mélange des âges et des nationalités. Ce dernier aspect surtout nous plaçait d'emblée devant le fameux problème du racisme et de l'ethnocentrisme.

Durant les quatorze années que dura l'expérience, environ 11 nationalités, autres que française, furent représentées à un moment ou un autre. Parmi elles, il y eut peu de représentants des pays du nord : anglais, allemands, américains, suisses, etc. La majorité des étrangers étaient des gréco-latins, si l'on peut dire, c'est-à-dire des gens de langue grecque ou d'origine latine : italiens, grecs, espagnols, latino-américains, belges.

Les tableaux ci-dessous donnent, pour chaque année, le nombre total de participants et le nombre total d'étrangers, avec un décompte spécial des « gréco-latins ».

Années	93	94	95	96	97	98	99
Lieux	Ban.	Tren.	Tren.	Man.	Pas.	Tri.	Tri.
Total partic.	22	27	29	43	78	85	87
Total étrang	5	9	12	11	29	12	19
Italiens			1		16	2	6
Grecs	3	7	9	6	6	7	4
Lat-améric.	2	2	2	4	3	1	3
Espagnols					3	1	
Belges					1		
Autres				1			6

Années	00	01	02	03	04	05	06
Lieux	Tri.						
Total partic	105	102	85	94	68	48	53.
Total étrang	31	52	28	25	26	8	15
Italiens	23	43	22	15	10	6	12
Grecs	1	3	1	4	3	1	1
Lat-améric.	4	2	1	1	2		
Espagnols		1		4	4		
Belges		2	2		1		1
Autres	3		2	1	3	1	1

La présence de ces communautés étrangères non seulement ne posa pas de problème, mais fut pour beaucoup l'occasion de rencontres et de découvertes importantes. En 2001, la présence d'étudiants italiens de Palerme, venus en groupe, fut l'occasion pour moi d'une prise de conscience, à savoir que des jeunes ne pouvaient accepter toutes les propositions de travail que nous faisons, spécialement quand elles engageaient à un contact corporel trop fort. Je fus obligé de réajuster et je le fis volontiers. En 2003, quelques jeunes grecs créèrent une atmosphère très spéciale de gaieté et de détente, que la plupart des gens apprécièrent. La rencontre avec les italiens fut si forte que nous avons lancé récemment une formation à la NDI, franco-italienne.

Les difficultés les plus grandes que nous avons rencontrées sont venues de gens qui voulaient profiter de ce lieu, soit pour se faire de la publicité soit pour exprimer leur détresse, avec une telle force que nous ne pouvions les prendre en charge. Ce dernier cas eut lieu en 99 avec une femme en plein délire maniaque qui occupa une place démesurée et provoqua même une scission dans le groupe, selon qu'on voulait l'accepter ou la rejeter. Notre position à nous les organisateurs était qu'il fallait que nous l'acceptions, ce que nous avons réussi à faire, non sans mal, jusqu'au dernier jour. Beaucoup de participants eurent à cette occasion une attitude vraiment thérapeutique.

Cet événement pose à chaud le problème de la NDI. Les gens gênés par le délire de cette femme étaient réellement dérangés, car la NDI ne prétend pas supprimer les stress et les nuisances. Ils subissaient, d'une certaine manière, une contrainte. Cependant ni les gens qui l'acceptaient n'étaient contraints de le faire ni les gens qui ne l'acceptaient pas n'étaient contraints de s'occuper d'elle et de

la prendre en charge. Les uns lui donnaient sans contrainte et les autres ne voulaient pas qu'on les contraigne à l'accepter.

Il arrive souvent que des gens ouverts et rigides se trouvent face à face et que les uns et les autres estiment que leurs adversaires n'ont pas une attitude légitime et qu'il faut donc les combattre et les empêcher de nuire. Cela, à mon sens, n'est pas juste, à moins qu'il n'y ait en jeu des problèmes de sécurité. Les uns comme les autres doivent pouvoir s'exprimer, défendre leur position, non pour qu'on en arrive nécessairement à un accord mais pour qu'on ait l'occasion d'évoluer et de tenter l'aventure de saisir la position de l'autre, aussi aberrante soit-elle.

UNE AIDE PERSONNALISEE

Etant donné l'implication des gens dans ce lieu, il est évident qu'ils ont besoin d'aide. Cela nous est apparu clairement dès que nous nous sommes mis à inviter des personnes de l'extérieur, sans sélectionner spécialement une catégorie particulière.

Dans les années 2000, l'un d'entre nous proposa d'utiliser un système qu'il avait vu utiliser ailleurs, à savoir que ceux qui étaient prêts à écouter des personnes ayant besoin d'être écoutées, suspendent à leur cou un petit carton avec la représentation d'une oreille. Cela voulait dire qu'ils étaient disponibles pour entendre les paroles de ceux qui désireraient s'adresser à eux. Ce système fut très utilisé.

Un ou deux ans plus tard, on fit un pas en avant supplémentaire. Dans une réunion préparatoire de la rencontre, nous nous sommes dits qu'il serait peut-être possible de structurer d'avantage l'espace dans lequel évolue la communauté, de manière qu'il ne soit pas uniquement un lieu de réunions ou d'ateliers collectifs mais un lieu où serait favorisées les rencontres individuelles, soit entre les participants soit avec les organisateurs. Nous avons donc décidé de réserver à cet usage la salle principale où avait lieu habituellement les assemblées générales, de telle sorte que nulle autre activité que cette assemblée ne pourrait s'y tenir et que, d'autre part, un ou deux d'entre nous y seraient toujours présents pour accueillir ceux qui voudraient y être accueillis.

Ce centre privilégié et réservé, nous l'avons appelé **le cœur**, pour bien signifier qu'il était l'organe de base, celui qui donnait la vie au reste. Nous marquions ainsi que les rencontres n'étaient pas uniquement des occasions d'activités collectives mais plus profondément des possibilités de se rencontrer.

Ce cœur fut vraiment, pendant des années, un organe très ouvert où les gens se rassemblaient spontanément, parlaient entre eux, demandaient des informations, parfois se reposaient, pouvaient faire des entretiens.

Il faut signaler que le centre de Trimurti, situé au milieu du massif des Maures, dans une forêt de chênes, est un lieu magique, qui, par son cadre et son étendue, permet de s'isoler et aussi de créer des petits groupes spontanés. Il

autorise aussi des promenades et possède une piscine. La détente, le repos, le recueillement y sont possibles.

UNE ENTREPRISE AU SERVICE DE L'HOMME

Revenons au point de départ, à cette série de décisions visant à créer une institution de type non-directif, une collectivité centrée sur les participants.

Un des paradoxes de cette entreprise est qu'elle exigeait qu'un groupe de gens, fortement motivés, acceptent de se réunir entre eux et de passer beaucoup de temps à organiser le système, à le proposer à un public, à le lancer et à le soutenir.

Ces gens n'avaient aucun intérêt financier ou économique à faire cela. Ils n'étaient pas payés, à peine remboursés de leurs frais.

Ces gens, très vite, constituèrent un groupe assez soudé, fortement motivé, dans lequel régnait aussi un esprit non-directif. Tout au cours de ces années, ce groupe subit pas mal de fluctuations, avec des entrées et des départs, et aussi des conflits.

On a établi la liste des personnes qui ont participé au groupe des organisateurs durant les 14 années. On remarque que 9 sur 30 (30 %) seulement de ces personnes n'étaient pas présentes dans les rencontres entre 1993 et 1997, c'est-à-dire à une époque où les rencontres n'exigeaient qu'une faible organisation et étaient surtout interactives.

Cela signifie que le désir de participer à une organisation lourde s'est trouvé de préférence chez des gens ayant baigné dans un fort climat interactif antérieurement, comme si l'immersion dans un contexte participatif était présumé aux tâches organisationnelles, motivait pour ces tâches ou les rendait possibles. On a déjà trouvé, on s'en souvient, une conclusion de ce genre quand on a vu qu'en 2006 le fait de séparer la préparation de la journée (PJ) de l'assemblée plénière avait fait baisser le niveau des propositions d'ateliers, donc la participation à l'organisation. Conclusion paradoxale, qui va à l'encontre des idées reçues, consistant à croire que la volonté d'organisation ne procède que d'un désir d'ordre, qui n'a rien à voir avec la communication entre les personnes. C'est, au contraire, déjà une forme de lien et d'affiliation.

Les conflits existent, même dans un ensemble non-directif. On peut même dire qu'ils sont plus importants dans l'équipe des organisateurs qu'entre les participants.

Cela est dû, à mon sens, au phénomène que j'appelle **l'imbrication**, très différent de l'implication. Par imbrication, j'entends le fait que le lien entre des gens n'est pas seulement d'ordre psychologique et gratuit, mais d'ordre matériel, utilitaire. Dans la vie de ce groupe, des sommes d'argent étaient manipulées, il fallait gérer les rendez-vous et les dates de réunion, trouver des

lieux, s'entendre et se comprendre. Les conflits n'ont jamais débouché sur des ruptures ou des brouilles définitives. Mais ils furent parfois très aigus. Ils ne furent pas dépourvus de motifs affectifs, et même amoureux.

Même l'un d'entre nous, avec des tendances nettement gauchistes, prétendait que tout notre système compliqué et lourd d'émergences des désirs, de choix et d'ateliers organisés était une absurdité, une régression véritable. D'après lui, il fallait laisser les choses se faire, favoriser l'émergence de petits groupes spontanés, ne rien proposer. Tout devait, selon lui, naître de soi-même, sans difficulté.

Depuis que je participe à des expériences auto-gérées, c'est-à-dire depuis les années 1970, j'ai toujours vue apparaître ce genre de critique et ce genre de proposition, qu'on pourrait appeler **minimaliste**, qui demande seulement l'abolition de l'autorité, sans aucun autre type d'intervention.

Je n'ai jamais vu aucune expérience fondée sur ce principe aboutir à des résultats significatifs. Le plus souvent, un tel type d'expérience commence avec enthousiasme, suscite quelques initiatives et s'éteint très rapidement, par manque d'initiatives et d'engagement. Je pourrais citer des quantités d'exemples.

Une telle observation est lourde de conséquences. Elle oblige à préciser certains aspects importants de la théorie non-directive.

Celle-ci, inspirée au départ par C. Rogers, part de l'idée que l'être humain est autonome. Cela veut dire qu'il n'accepte rien, en lui et pour lui, qui ne procède pas de lui-même, qui ne corresponde pas à sa nature et à ses orientations. **Il ne peut intégrer ce qui lui est étranger**. Comme le corps, avec son système immunitaire, il rejette tout ce qui ne lui appartient pas, tout ce qu'il n'a pas programmé pour lui-même. Cela fonde ce qu'on appelle la non-directivité, c'est-à-dire la non-imposition.

Mais dire que l'être humain n'accepte rien d'étranger ne veut pas dire qu'il n'accepte rien d'extérieur. Bien au contraire, il se nourrit de l'extérieur, du monde, des choses, des situations, des autres. Il ne serait rien sans eux. Il faut donc que ces réalités viennent vers lui, c'est-à-dire interviennent, s'offrent à lui et le contactent, pour qu'il puisse les sélectionner, les trier et les transformer à sa façon. Ces réalités, à ce moment-là, doivent se présenter sans complexe, nettement et carrément et être d'autant plus sûres d'elles-mêmes qu'elles sont prêtes au rejet et au refus. Dans la mesure où elles sont indispensables, elles n'ont pas à se sentir coupables ou intrusives. Elles doivent seulement respecter celui qu'elles nourrissent. Leur intervention est nécessaire.

Nous sommes donc amenés à rejeter tout un pan de la théorie rogéienne, celle qui concerne l'indépendance du « growth » (la Croissance), l'idée que l'être se développe lui-même, ne dépend que de ses choix et de ses options, un peu comme une plante qui se développe. Cela n'est même pas vrai pour la plante. Elle dépend de son milieu, de la lumière, du sol. Et si elle impose sa

forme et sa composition à l'organisme qu'elle construit, elle ne pourrait le construire sans les ingrédients qui lui viennent de l'environnement.

En inventant une institution non-directive, nous inventions un procédé qui permet d'aller plus loin que l'intervention non-directive individuelle et isolée. C'est une intervention qui peut s'insérer dans la vie sociale, modifier les rapports entre les hommes et changer la société. C'est, d'une certaine manière, un acte révolutionnaire.

Ch. 5 LES ORIGINES

La non-directivité intervenante a été inventée et élaborée dans les années 75-80 du 20^{ème} siècle, à partir des groupes de développement, de psychothérapie et de pédagogie que nous faisons soit à l'Université soit ailleurs. Notre désir, à cette époque, était d'aller le plus loin possible pour fournir aux participants des possibilités d'expérimenter et de travailler sur eux-mêmes.

Dans cette optique, m'est venu, à moi Michel Lobrot, l'idée d'organiser des groupes dans lesquels les gens auraient la possibilité de vivre des expériences à la fois corporelles et sexuelles, en plus des possibilités verbales qui leur étaient offertes. Je me mis donc à proposer un travail de développement qui se ferait en piscine chauffée, avec la possibilité d'être nu, si on le voulait. Nous étions plusieurs animateurs au service de ces gens. Les groupes duraient en général plusieurs jours.

Pour évaluer les effets obtenus, nous avons proposé aux personnes qui le souhaitaient d'être interviewées sur ce qu'elles avaient vécu dans ce cadre. Ces entretiens eurent lieu et je décidai d'en rendre compte dans un journal que j'écrivais depuis plusieurs années et qui était centré à la fois sur ma vie personnelle et professionnelle.

Le chapitre qui vient est formé d'extraits de ce journal, dans les parties où je parle de l'expérience de piscine en question. On y verra s'exprimer différentes personnes : Gabrielle, Aimée, Eugène, Monique, etc. Naturellement, les noms de personnes et de lieux ont été changés, afin de respecter l'anonymat. Cela permettra au lecteur de se faire une idée des problèmes rencontrés au moment où fut inventée la NDI, il y a maintenant plus de trente ans.

23 octobre 1976

Le premier entretien que Judith a fait est celui de Gabrielle.

Gabrielle, fille de 27-28 ans, apparue une fois dans le groupe du samedi (Club du Samedi) il y a un an (c'était le début de la troisième année du Club du Samedi) et qui immédiatement s'est mise à manifester des réticences à être touchée, approchée. Petit animal farouche aux yeux bleus de porcelaine. Petit animal fragile et peureux. Jolie fille aussi, oui, particulièrement jolie, d'une joliesse très accentuée, avec beaucoup de féminité, de laisser-aller, un côté "Madame Récamier". C'est une porcelaine de Saxe, comme beaucoup de

Gémeaux, quelqu'un qu'il ne faut surtout pas bousculer, à qui il ne faut pas parler trop fort.

Très vite, elle s'est montrée intéressée par mes groupes, par tous mes groupes et elle y est venue régulièrement. Pendant longtemps, un an environ, elle ne s'est pas impliquée, se contentant de venir, écoutant parler les autres, se tenant à l'écart. Elle était incapable de s'exprimer corporellement. Elle a tout de même commencé à parler des rapports avec sa mère, par qui elle se sent écrasée et qu'elle déteste. Amour-haine caractérisé. Cette mère, je l'ai fait jouer une fois par le groupe tout entier, en utilisant une poupée qui était censée représenter Gabrielle. Les femmes du groupe faisaient d'admirables mères, qui maltraitaient cette pauvre poupée Gabrielle, face à la Gabrielle réelle, qui reconnaissait aussi sa mère réelle et qui manifestait de plus en plus d'émotions, qui, de ce fait, se rapprochait de son double et s'identifiait à lui, au point que les mères supposées finirent par s'adresser à la Gabrielle réelle, ce qu'elles n'auraient pu faire s'il n'y avait pas eu le truchement de la poupée.

Gabrielle continuait à venir et évoluait lentement. L'entretien que lui fit Judith se situe après le stage de Nice qui eut lieu à la Pentecôte de cette année. Après ce stage, Gabrielle vint encore à d'autres groupes et y est revenue encore à la rentrée de cette année.

Un des groupes les plus importants pour elle qui eut lieu après ce stage de la Pentecôte, fut un week-end de massage que j'avais organisé dans le centre d'hydrothérapie de Noillon (avec piscine à la température du corps, sauna, etc.). Les difficultés de Gabrielle au niveau corporel et sexuel éclatèrent. Alors que tous les autres participants étaient la plupart du temps nus, elle tenait à garder son slip et se terrait recroquevillée, apeurée, paniquée, face à cet éclatement des corps. Gabrielle prit certainement fortement conscience, à cette occasion, de ses blocages au niveau corporel et sexuel.

A la rentrée dernière (septembre), elle commença à s'exprimer davantage et avoua ses tendances névrotiques. Je me souviens en particulier d'une scène qu'elle avait vécue dans le métro. Les gens lui apparaissaient comme des cadavres, pâles et dégoûtants. Elle dit ses répulsions, son envie perpétuelle de vomir. C'est à la suite de cette séance qu'elle me demanda de lui indiquer quelqu'un avec qui elle pourrait faire une psychothérapie. Je lui donnai plusieurs adresses, et en particulier celle d'une amie psychanalyste, T.R., que je donne toujours à tous ceux qui me demandent de leur indiquer des thérapeutes.

25 octobre 1976

Je prends l'entretien de Gabrielle et je l'examine point par point.

Judith interroge Gabrielle sur les raisons qui l'ont amenée à faire ce groupe-là et Gabrielle déclare qu'elle s'est mise à assister à ce genre de groupe (Expression totale) parce qu'il correspondait à ce qu'elle attendait. Mais elle ne pouvait pas dire alors ce qu'elle attendait. "Je ne savais pas ce que j'attendais, dit-elle, mais j'ai su assez vite que je trouvais quelque chose qui m'intéressait et qui était ce que j'attendais". Evidemment, si elle était venue à ce genre de groupe c'est qu'elle cherchait et attendait quelque chose. Mais elle ne l'analysait pas alors et ne savait donc pas ce qu'elle attendait. Comment peut-on attendre quelque chose sans savoir quoi ? Très probablement son attente était tellement confuse qu'elle ne constituait pas un savoir. C'était une attente purement affective, difficilement communicable.

Cependant, maintenant, elle croit savoir, d'une manière rétrospective, ce qu'elle attendait. Elle le définit comme : "me situer par rapport aux autres". Et elle précise: "Je crois que le groupe pour moi, c'est ça : voir la place qu'on a exactement, que chacun a par rapport aux autres, l'image qu'on leur donne, je crois que c'est ça". Il y avait chez Gabrielle un désir latent de connaître la place qu'elle est capable de tenir par rapport aux autres et l'image qu'ils ont d'elle. D'emblée, Gabrielle situe le groupe dans l'ordre des choses qui répondent à ses désirs. Ce n'est pas sous la contrainte (par exemple, parce qu'elle était malade et qu'elle devait se faire soigner) qu'elle a décidé de participer à ce groupe.

D'une manière générale, Gabrielle a vis-à-vis du groupe une position d'expectative. Non seulement, elle était incapable de définir avec précision ce qu'elle venait chercher, mais elle était incapable de prévoir et de décider ce qu'elle y ferait. Elle déclare à Judith qu'elle a pris au début une attitude d'observatrice ("j'ai voulu observer pendant quelque temps avant de m'exprimer") qui lui évitait en particulier d'avoir à prendre des initiatives et des engagements. "Je ne crois pas, dit-elle, que j'ai des idées préconçues sur ce que je vais faire ou dire avec un stage; j'attends des autres avant d'attendre de moi-même." Et elle ajoute: "ça a démarré... Il y a toujours des gens qui ont plus envie de parler et on peut embrayer là-dessus...". Elle attend des autres l'impulsion, qu'ils lui ouvrent la voie. Elle est dans l'attente, sans avoir d'attentes - les deux sens du mot attente ("être dans l'attente", "attendre"). Elle est quelqu'un qui a du mal à se structurer dans un projet, et elle note à quel point le groupe en question a respecté et satisfait ce trait de sa personnalité. Notation positive, par laquelle elle débute son entretien.

Puis, vient une autre notation positive, à savoir le fait qu'elle est venue à ce stage en auto de Paris, ce qui lui a permis de connaître des gens qu'elle ne connaissait pas (Odette, moi-même).

Puis Gabrielle va embrayer sur un de ses problèmes essentiels celui des contacts physiques, mais pas du tout insistant sur les choses ou les peurs qu'elle a pu éprouver dans le groupe mais au contraire sur ses expériences satisfaisantes, ses découvertes, ses changements.

Tout d'abord, elle évoque une scène où elle était jalouse d'Odette parce qu'Isis (ma co-animatrice) prenait les mains de celle-ci dans les siennes et les gardait, comme elle avait fait avec Gabrielle. Première notation négative : j'étais jalouse et cela m'a procuré de la souffrance. Mais c'est pour évoquer aussitôt le désir qu'elle avait qu'Isis prenne ses mains dans les siennes et donc le plaisir qu'elle a eu de cette action. Ce n'est d'ailleurs pas seulement du plaisir qu'elle a éprouvé, c'est aussi un sentiment d'étonnement et une interrogation portant sur elle-même. "Il y a eu un moment qui m'a beaucoup étonnée, dit-elle, c'est quand j'ai eu une relation physique avec Isis, que j'avais à moitié sollicitée." Il faut noter: "relation physique". Puis elle ajoute : "ça je ne m'explique pas du tout, je ne comprends pas, c'est sûrement important, ça révèle quelque chose d'important, ça me donne envie de réfléchir là-dessus, ce n'est pas du tout clair, je n'arrive pas à analyser". Ce qui est important, pas clair, et qu'elle a envie d'analyser, c'est le bouleversement qu'elle a éprouvé à ce simple geste, qu'elle se rappelle clairement. Elle note ici son désir d'aller plus loin dans la compréhension d'elle-même, à la suite de cet événement.

Puis elle revient, à la suite de Judith, sur les faits qui ont précédé et déclenché cet événement. Il s'agit d'un jeu que le groupe a fait où tout le monde devait avancer les mains vers tout le monde. Isis avait les mains ouvertes dans une attitude particulièrement accueillante et Gabrielle avait envie d'aller mettre ses mains dans les siennes. Mais elle n'osait pas y aller. "Je ne l'ai pas fait parce que je n'ai pas osé, comme d'habitude". "C'est une situation symbolique de quelque chose qui se répète dans la vie, ça j'en suis très consciente", dit-elle.

Elle est aussi très consciente des raisons pour lesquelles elle n'y va pas. C'est par peur. "J'ai peur de mal interpréter, dit-elle, que finalement ça ne soit pas ce qu'ils veulent vraiment. Je n'osais pas croire qu'Isis avait ouvert les mains pour qu'on y mette les siennes, c'est ce que je souhaitais, il y avait 70 % de chances pour que ce ne soit pas ça... Je n'ai pas envie de recevoir des gifles... Imagine que ce ne soit pas ça qu'elle ait voulu. C'était peut-être pour quelqu'un d'autre. C'était peut-être pour une personne précise. Imagine sa déception que ce soit moi qui réponde... etc.". Gabrielle a donc peur d'aller vers ces mains tout en ayant envie de le faire. Elle relate sa peur, donc sa souffrance, mais c'est pour,

finalement, parler du fait qu'elle a osé aborder publiquement ce sujet et qu'elle a été satisfaite, troublée, bouleversée par l'action qu'a faite Isis en prenant ses mains dans les siennes. Elle ne reste pas sur sa peur et sur sa frustration. Elle les dépasse dans une satisfaction qui, à son tour, engendre une interrogation. Il y a une dynamique positive et c'est cette dynamique qu'elle évoque.

Après une transition où Gabrielle déclare avoir "parlé" à l'occasion d'un certain exercice (l'exercice des trois minutes) - nouvelle notation positive - Gabrielle revient sur des choses qui ont un rapport avec la sexualité ou avec les contacts physiques.

Tout d'abord elle indique que le fait qu'il y ait eu peu d'hommes dans le groupe a faciliter l'expression des femmes "particulièrement dans le domaine sexuel". Puis elle avoue avoir eu une révélation : les choses que les participants ont dites sur leur sexualité, "ça a été très important pour moi, ça m'a révélé l'importance de certaines choses que je savais intellectuellement, mais que je n'avais pas comprises vraiment". Elle précise ensuite quelles sont les choses qui ont été dites qui lui ont apporté cette révélation. C'est en particulier ce qu'a dit Odette sur son vaginisme ; elle précise qu'elle a tendance, elle aussi, à faire du vaginisme. Ce qui lui a été révélé, c'est d'une part l'importance de la sexualité et d'autre part le fait "qu'une sexualité non réalisée était bloquante". Cela veut dire très évidemment qu'elle a pris conscience de la nécessité de libérer sa sexualité. S'agit-il de l'apparition d'un désir réel ? Peut-être pas. Mais il s'agit de toute façon de l'apparition d'une prise de conscience. Elle s'est trouvée aussi rassurée par l'évocation de difficultés proches des siennes, spécialement par "Odette parlant de son vaginisme". Elle a pris conscience qu'elle n'était pas une "espèce de monstre anormal".

Gabrielle insiste longuement sur cette découverte de l'importance de la sexualité, de la nécessité de résoudre ses problèmes sexuels . « Avant ce stage, dit-elle, je n'avais pas pris conscience que le problème sexuel était vraiment au centre. Je n'avais pas pris conscience de ça. J'attendais confusément des choses, ce que je t'ai dit au début, la situation par rapport aux autres, l'expression verbale, des choses comme ça ». Il y a donc eu, là encore, quelque chose qui s'est réalisé "contre toute attente" ou plutôt sans être attendu ou contre une attente qui n'en était pas une. C'est vraiment le mode de fonctionnement de Gabrielle : la découverte fortuite non attendue et non préparée.

Après avoir précisé que le blocage qu'elle avait repéré comme gênant n'était pas seulement physique mais aussi intellectuel, Gabrielle précise, sur une question de Judith, qu'elle a fait une tentative pour danser, mais que "ça n'a pas été satisfaisant". Malgré cela, elle a l'impression de progresser dans ce domaine, comme elle a pu le constater dans un autre groupe.

Après cet aveu très important sur sa prise de conscience dans le domaine sexuel, Gabrielle revient sur les satisfactions qu'elle a éprouvées d'avoir eu des relations amicales avec d'autres filles en dehors du groupe proprement dit, et surtout pendant le voyage du retour. Elle s'est sentie bien acceptée dans ce groupe.

Enfin, elle en vient in extremis à sa découverte la plus importante, à savoir que sa mère est probablement à l'origine de ses difficultés affectives, qui ont elles-mêmes une influence sur sa sexualité. "Ces choses affectives, dit-elle, ça a complètement perturbé ma relation avec les hommes et donc tout le domaine sexuel" Cela explique l'intensité de son rapport avec Isis, en qui elle voit une image de mère. "Je l'aime beaucoup, dit-elle, il y a quelque chose qui passe entre nous. Elle a des gestes, un bon regard, on a envie de se sentir petit bébé et de se faire bercer". "Mais, en même temps, ajoute-t-elle, je me sens prisonnière d'un personnage de petite fille et je ne veux plus être ça. Il faut faire preuve d'énergie."

Pour terminer, elle dit qu'elle aime que je sois impliqué dans le groupe. "Je trouve que c'est bien qu'un animateur s'implique". "C'est très débloquent, très facilitant, que les animateurs soient impliqués."

En résumé, Gabrielle ne fait, tout au cours de son discours, qu'évoquer des choses positives qu'elle a vécues dans ce groupe. Les quelques sentiments négatifs qu'elle évoque le sont toujours en liaison et en continuité avec un changement, une prise de conscience.

28 octobre 1976

Je viens de lire l'interview (vaut-il mieux dire interview ou entretien ?) de Caroline, très différent de celui de Gabrielle. Dispositions difficiles, ce matin. Difficultés à lire, curieusement en accord avec le propos de Caroline. J'ai en effet été obligé d'aller déposer à Vincennes une protestation contre la manière dont a été faite hier la nomination de deux personnes au poste laissé vacant par Wanda (Wanda qui est partie en Argentine en catastrophe, sans me prévenir, sans même me faire signe). Cela m'a rendu nerveux, légèrement anxieux, et surtout m'a retardé.

Caroline est un peu le contraire de Gabrielle. Grosse fille solide, genre paysanne russe, que l'on voit très bien avec un foulard sur la tête en train d'aller traire ses vaches. Regard fixe. Cette fixité du regard est importante pour moi. Elle révèle

une personnalité anxieuse, un peu obsédée. Il y a chez elle comme un manque de mobilité, comme une tendance à l'enracinement et à la fixation au sol.

Elle était venue me voir avec son mari, Jean, il y a déjà six mois environ, sur les conseils de Franck et Aimée. Ils avaient évoqué des problèmes assez courants, assez habituels dans les couples, mais qui pour eux étaient dramatiques. Elle avait révélé sa peur des hommes quand elle était jeune et le fait qu'elle avait entretenu des rapports avec Jean quasiment par correspondance. Je ne me souviens plus bien maintenant des raisons pour lesquelles ils s'étaient rapprochés. J'aurais dû le noter. Je crois me souvenir que Caroline avait aimé que Jean ne s'intéresse pas aux femmes, sa naïveté.

Ils s'étaient mariés et avaient eu deux enfants. Et puis, Caroline, longtemps après son mariage, s'était aperçue par hasard et à sa grande surprise qu'elle pouvait encore plaire aux hommes. Un homme s'était intéressé à elle. Elle avait couché avec lui. Cela avait été une catastrophe. Elle était revenue vers Jean et là, les problèmes avaient commencé. L'essentiel, c'est la peur de Caroline de perdre Jean, comme si elle se sentait obligée de faire des actes qui inévitablement éloigneraient Jean d'elle.

Et en effet, elle doit se sentir obligée de faire ces actes. Très profondément, il y a en elle un besoin de se revaloriser à ses propres yeux. Elle, qui se trouve une grosse fille sans charme, veut se prouver à elle-même qu'elle plait aux hommes. Il faut qu'elle évolue, qu'elle change sa psychologie de bonne soeur ou de cheftaine, mais elle sait aussi que cela aboutira inévitablement à la séparer de Jean, et cela l'angoisse, car elle est attachée à Jean et même très dépendante de lui.

A vrai dire, elle joue à l'égard de Jean un jeu très bizarre qui s'est bien manifesté dans le stage de septembre en Bourgogne, dont j'ai déjà parlé. Ce jeu c'est une espèce de protection maternelle qu'elle accorde à Jean, d'une manière assez supérieure et castratrice. Jean, petit ouvrier breton assez naïf et désarmé, aime ce genre de femmes castratrices et dominatrices. Il l'a aussi manifesté au stage de septembre où il était venu avec Caroline. Il y a donc une connivence entre eux, de nature sado-masochiste. C'est de cette collusion perverse qu'en fait ils veulent l'un et l'autre sortir.

2 novembre 1976

Je prends l'analyse de l'entretien de Caroline après un intermède, le voyage fait avec Eliane à Florence au cours des vacances de la Toussaint. Voyage heureux, très heureux, et pourtant Eliane veut me quitter (elle ne supporte pas mes autres

liaisons, mais elle avoue m'aimer beaucoup, comme jamais elle n'a aimé ; c'est mon problème, que faire ?).

Caroline, c'est un peu l'inverse de Gabrielle. Ce groupe qu'elle a fait à la Pentecôte fut pour elle très douloureux et pénible, une véritable épreuve, que pourtant elle a menée jusqu'au bout après avoir failli le quitter.

Et pourtant, elle ouvre son entretien par une notation extrêmement positive : "Ce stage m'a vachement fait du bien à moi et à Jean". Il y a une différence entre "ce stage m'a fait du bien" et "ce stage m'a apporté beaucoup de satisfactions". Il y a un jugement de valeur dans la première appréciation, qui part du constat des bénéfiques du stage. Mais comment un stage peut-il avoir des effets bénéfiques s'il a été vécu dans la douleur ? Peut-être n'a-t-il pas apporté que des douleurs (car je ne crois pas à l'effet bénéfique de quelque chose qui n'apporte que de la douleur).

Au départ, Caroline se trouve dans les mêmes dispositions que Gabrielle. Elle vient sans motivations précises : "J'ai décidé de faire ce stage sans savoir ce que je trouverais". Et puis, comme Gabrielle, elle découvre quelque chose qu'elle ne cherchait pas : "Je me suis rendu compte que le problème n'était pas là où je le mettais. J'avais amené quelque chose sans m'en rendre compte du tout". Cette chose qu'elle découvre, c'est aussi le corporel. "Même au niveau corporel, le peu que j'ai pu - je n'ai même pas participé du tout - ça m'a aidée. Je me sens mieux avec Jean. On arrive à faire l'amour, sans que je me rétracte tout de suite."

Puis, on passe au récit du groupe lui-même et à ce qui a été vécu par Caroline. Quatre thèmes vont être abordés par elle, et pour chacun d'eux, Caroline va révéler l'ambiguïté de ses sentiments : à la fois heureux et malheureux.

Premier thème : l'intégration au groupe. Caroline répète plusieurs fois qu'elle s'est sentie mal à l'aise, surtout dans les débuts. Mais en même temps, elle ajoute : j'ai eu la chance de bien m'intégrer au groupe. Je suis habituée à ce genre de dialogue, j'ai toujours été la bonne copine à qui on confie ses problèmes". Et encore : "J'ai mis deux jours à me sentir bien dans le groupe... ça veut dire savoir que les autres savent que je suis là, et peuvent m'écouter...". La présence d'Aimée, sa belle-soeur (qui lui a conseillé de venir), l'a beaucoup aidée.

Ce qu'elle redoute le plus dans un groupe et qui pour elle constitue une menace d'effondrement, c'est l'agression. "Ce dont j'ai très peur, c'est l'agression. Je me sens tellement vulnérable que je me dis qu'à la moindre agression je peux m'effondrer. Mais justement, je suis à la limite de mes résistances et quand ça

craque, ça craque. Je ne peux plus jouer la comédie et je ne sais pas jusqu'où ça ira. Comme lorsque je me suis affrontée au groupe, je me suis vachement maîtrisée, parce que ça me foutait la trouille : où est-ce que ça va s'arrêter ?" En fait, elle n'a pas seulement peur de l'agression mais aussi de sa propre décompensation, sans doute à cause des effets possibles de celle-ci sur les autres.

En fait, elle va se sentir de mieux en mieux dans le groupe. A la fin de son entretien, elle énumère ses rapports avec plusieurs participants et note des changements importants dans ses sentiments. Elle n'a plus peur d'Ange. La situation évoquée par Frédérique la touche, elle en a "les larmes aux yeux", elle s'identifie à elle à cause des déboires sentimentaux. Le problème d'Odette lui a fait vachement peur (mais non Odette elle-même). Jules lui déplaisait, donc elle n'a pu communiquer avec lui. Judith (celle qui mène l'entretien) ne l'a "jamais gênée, jamais dérangée". Marie (la brune) lui déplaisait aussi parce qu'elle était "sophistiquée, désagréable", mais à la fin du stage, elle se rend compte "qu'on avait plein de trucs en commun (...). On a discuté pas mal de temps comme deux copines, deux soeurs, deux filles ayant vécu des trucs très forts alors qu'on n'a même pas échangé un regard de tout le stage, qu'on n'a rien vécu ensemble". Elle se moque de Marie au cours d'un jeu mais sans arrière-pensée, prise par son implication. Et en fin de stage, elle trouve normal de prolonger le groupe en allant avec d'autres filles chez Ange pendant un ou deux jours. Toute son attitude à l'égard du groupe se résume en ces termes : "J'ai été sensibilisée par tout ce qu'ont dit les gens. Je suis sensible à toutes les souffrances."

Deuxième thème : l'évocation de sa propre existence, passée et présente. Dès le début, Aimée la met dans le bain en faisant un rêve éveillé que je lui ai suggéré, dans lequel elle parle d'Aline (une fille de Caroline avec laquelle celle-ci a des problèmes) et de Franck son mari - frère de Caroline. Elle ne supporte pas ces évocations et s'effondre. "C'est le rêve éveillé d'Aimée qui m'avait fait craquer. J'ai voulu sortir. Je pleurais déjà... Etant dehors, je me suis calmée, et en rentrant, au premier mot, je me suis effondrée."

La cause de cet effondrement, c'est le fait qu'elle revit toute son enfance et son adolescence, qu'elle raconte à Judith. Elle parle de "toutes les responsabilités que j'ai eues et que je n'aurais pas dû avoir. Je me suis retrouvée (comme une) adulte avec des responsabilités au-dessus de mon âge. Au moment de l'adolescence, c'est comme si on m'avait dit : tu as 16 ans, c'est le moment de flirter, etc. mais on ne m'a pas donné la possibilité d'évoluer autrement parce que j'avais vécu des trucs qui m'ont bloquée, ce n'est pas la faute de ma mère si elle s'est retrouvée veuve avec six gosses". Elle parle de ses rapports avec Franck et avec sa soeur aînée, de la manière dont elle a vécu l'intrusion d'Aimée, quand elle lui a pris son frère dont elle était amoureuse.

De tout cela, elle peut parler dans le groupe le lendemain. "Le lendemain, j'ai pu parler, mais j'étais très calme, je ne me suis pas effondrée". Il est vrai qu'elle a peur de parler, qu'elle a honte, malgré mon soutien et celui d'Ange qu'elle repousse : "[ce soutien], je ne l'ai pas supporté. C'est comme la répulsion que j'ai pour ma mère quand elle me dit 'ma chérie' ". Elle indique qu'il y a eu trois phases pour elle. "Première phase : il ne s'est rien passé. Deuxième phase : réaction de ma part. Troisième phase : me sentant en confiance, j'ai pu parler". Et elle se demande quand même à propos des animateurs : "est-ce que ce ne sont pas eux qui m'ont aidée à parler le lendemain ?"

Avec Fanny, elle revit des choses qu'elle vit avec Jean et avec ses "deux gamins", à savoir la peur d'être quittée et le fait que les enfants "c'est un problème insurmontable". "Si je n'avais pas eu mes deux gosses, dit-elle, on se serait quitté pour une période d'essai, malgré mon besoin de sécurité. Ma fille réagit déjà tellement mal à mes problèmes que je me dis que ça va les traumatiser." Et cependant, elle ajoute : "je me suis rendu compte qu'elle pouvait vivre sans moi pendant le stage et qu'elle ne m'en avait pas voulu".

En fin de compte, le stage a été extrêmement bénéfique pour elle et pour Jean. "J'ai vraiment ressenti l'effet euphorisant du groupe pendant 2-3 jours et j'ai commencé de parler avec Jean de ce que j'avais fait, vécu. Cela a entraîné un dialogue, on a passé de très bons moments. Le dialogue a continué très intense, j'avais envie de lui faire des caresses. Je me rends compte qu'il faut qu'on continue. Le prochain, c'est lui qui le fera."

Troisième thème : les animateurs. Au début, Caroline a très peur des animateurs. Elle a ressenti très mal le premier contact avec Isis. "C'est elle qui accueillait les gens, attitude de directrice". Quand elle intervient le deuxième jour avec moi pour l'aider à parler, Caroline sent cette aide et en fait mention ("Je reste persuadée que l'attitude des animateurs a un rôle. Isis m'a vachement observée... Est-ce que ce ne sont pas eux qui m'ont aidée à parler le lendemain ?").

Enfin, après avoir ressenti très mal le côté autoritaire d'Isis, au point de ne pouvoir supporter le contact physique avec elle, elle se sent bien avec elle. "Après j'étais vachement bien dans ses bras, elle est vachement bien cette nénette. J'ai envie de lui écrire, de la revoir." Et elle ajoute : "je n'avais plus peur d'elle".

Avec moi, les choses sont un peu différentes. Manifestement, elle me fait confiance, car elle est venue dans ce groupe sur mon conseil. Mais elle a très peur de moi. Sur une question précise de Judith à ce sujet, elle précise : "ah la la, Michel, j'ai très peur de lui, toujours très peur de lui".

Et elle ajoute : "oui, c'est un truc qu'il faudrait mettre au clair. Il m'a dit : c'est la première fois que je fais peur à une fille (je voulais dire : en groupe, dans une situation professionnelle, M.L.). Pourquoi ? Est-ce que c'est un truc que je m'interdis ? J'ai un problème par rapport aux hommes, c'est clair. Puis en tant qu'animateur il représente une certaine autorité, et puis il y a peut-être quelque chose derrière". Et à Judith qui la presse, elle répond : "Peut-être que j'aurai envie de quelque chose, mais honnêtement ce n'est pas conscient, je n'ai pas envie par exemple d'être dans ses bras". En bons non-freudiens que nous sommes, nous supposerons que Caroline n'a pas envie d'être dans mes bras (elle peut évidemment mentir, mais pourquoi ? et si elle ne ment pas, elle est mieux placée que nous tous pour savoir ce qu'elle ressent). Et finalement, Judith lui demande : "En quoi il te gêne, Michel ?" Et Caroline répond : "je ne sais pas quoi, ça me pose des problèmes par rapport à lui".

Manifestement, c'est le seul point sur lequel Caroline n'a pas évolué.

Malgré toutes les douleurs évoquées par Caroline, le bilan de son stage est positif. Elle a évolué, jusque sur le plan physique, comme Judith le lui fait remarquer. "Je te trouve drôlement changée, lui dit Judith, des colliers, des petites bagues, j'avais gardé une image de toi en noir, en couleur foncée, te voilà en pantalon jaune, ça te va bien !" A quoi Caroline répond : "et je me mets du rouge à lèvres et du vernis, maintenant, on me dit : qu'est-ce que tu as bonne mine. J'ai l'air plus épanouie."

12 novembre 1976

Je continue avec Aimée, qui est celle qui a été interviewée par Judith après Gabrielle et Caroline. Difficile de présenter Aimée. Je me sens trop impliqué avec elle. Je manque de distance. Je l'ai connue à Vincennes. Elle venait avec Franck, espèce de chevelu-barbu, le frère de Caroline, qui entraînait toutes ses connaissances dans mes groupes par admiration pour moi. Je ne savais pas bien quel était le rapport entre Aimée et Franck. Je n'imaginai pas qu'ils vivaient ensemble. Je les voyais tous les deux le jeudi soir à mon groupe d'écriture automatique, appliqués, intéressés, passionnés, et je les voyais l'un auprès de l'autre mais n'ayant pas entre eux de gestes de tendresse particulière. Aimée me paraissait particulièrement jolie, mais il y a en elle une espèce de réserve et de sagesse qui la rend lointaine et qui ne donne pas envie de l'approcher.

Un jour, je me suis trouvé dans le sous-groupe d'Aimée et elle lut son texte (texte automatique produit à l'intérieur du sous-groupe et dont on fait l'usage qu'on veut). Ce fut un éblouissement. Il y avait là-dedans une richesse peu

banale, un fourmillement d'images ; le tout baignait dans un milieu fluide ; il n'y avait pas de ruptures ; tout s'enchaînait. Je fus frappé et je commençais à m'intéresser à Aimée.

A vrai dire, mon intérêt pour elle augmenta très lentement. Elle semblait trop réservée, trop sage, et cela ne m'attirait pas.

Elle décida de venir à tous les groupes que j'organisais au printemps 1976, c'est-à-dire, si je ne me trompe, à quatre groupes : le groupe résidentiel de Pâques à Nice, en avril, le groupe de massage à Paris les 8 et 9 mai, le groupe résidentiel de Nice à la Pentecôte au début juin et le groupe de massage à Noillon les 26 et 27 juin. Il faut ajouter à tout cela le groupe "d'épanouissement corporel et sexuel" du début septembre qui dura quatre jours et qui eut lieu en Bourgogne.

Au groupe de Pâques, Aimée resta sur la réserve. Je sentais en moi une attirance pour elle, mais cela n'allait pas très loin. Elle s'exprima cependant mais pas trop, d'une manière mesurée, calme et recherchée. Elle semblait absente du groupe, extérieurement.

J'eus une espèce de coup de foudre quand je la vis nue au groupe de massage du mois de mai.

Comme je l'avais deviné, elle était d'une beauté incroyable. Je ne lui manifestais rien, d'une part parce que c'était contre mes principes professionnels et d'autre part parce que je connaissais ses liens avec Franck et qu'il était hors de question que je me mette en travers. Cependant, au groupe de juin où elle s'exprima beaucoup plus et où elle parla de la vie sexuelle, de sa famille, de ses problèmes personnels, je crus bon, par honnêteté, de lui dire ce que j'éprouvais pour elle. Ce fut une bonne chose, car cela l'amena à exprimer une de ses difficultés principales, à savoir sa peur face au désir des hommes. Elle en parle dans son entretien avec Judith : "J'ai été amenée à dire que tous ces gens qui me désirent et qui me demandent quelque chose, j'ai besoin de les envoyer chier. Je sens que ces désirs m'entourent - je crois, plutôt - qu'ils m'empêchent, moi, de désirer, de savoir ce que je veux ". En la désirant, en lui demandant quelque chose, on la contraint pour ainsi dire et elle ne se sent plus libre. Elle est obligée de réagir avec violence et d' "envoyer chier les solliciteurs".

Dès lors, il y eut gêne entre nous, qui se manifesta clairement au groupe de massage de juin, où elle fut amenée à répéter ce qu'elle avait déjà dit. De mon côté, cette gêne se manifeste par une peur qu'elle produit en moi, le genre de peur qu'on éprouve en face des gens qui ne peuvent que vous repousser et vous frustrer. Tout se passe avec elle comme si mon désir se détachait de moi, comme s'il devenait un objet avec lequel j'étais obligé de négocier et de composer. Ce

n'est pas un désir franc et joyeux mais c'est un désir malsain et désagréable, un désir qu'on préférerait ne pas avoir.

Je passe sur la suite, car d'une part mes sentiments à son égard n'ont guère évolué et d'autre part ma connaissance d'elle n'a pas beaucoup progressé. Il faut cependant signaler que, depuis qu'elle a commencé à "faire du groupe", ses rapports avec Franck ont beaucoup changé et qu'ils ont même été amenés à se séparer. Elle supportait de plus en plus mal l'attachement de Franck pour elle, l'espèce d'adoration qu'il a pour elle. Elle s'est rapprochée d'autres hommes et tout particulièrement d'un homme qui ne la désiraient pas et qui ont été étonnés de se trouver brusquement impliqués avec elle. Au stage de septembre, elle s'est trouvée embarquée dans une relation (apparemment) forte avec un garçon bizarre qui a fait le stage de "formation d'animateurs" de juillet. Ce garçon s'est littéralement jeté sur elle, comme un fou, et a trouvé avec elle une première solution à ses problèmes d'impuissance. Je ne l'ai pas revue depuis. De toute façon, il n'est pas question pour moi actuellement d'entreprendre quoi que ce soit avec elle.

16 novembre 1976

Hier, téléphoné à Boutry, de l'Epi, qui m'avait dit il y a quelques mois : on pourra éditer votre livre, mais on a des ennuis avec le distributeur actuellement et on ne pourra pas prendre de décision définitive avant novembre. Nous sommes en novembre, je retéléphone. Un Boutry gêné au bout du fil : non vraiment nous ne pouvons pas le prendre, nous sommes trop gênés actuellement, etc. Alors renvoyez-moi mon manuscrit SVP (ce que vous auriez déjà dû faire). "Rien n'est jamais acquis" dit le poète. On peut avoir publié dix livres, comme c'est mon cas, avec passablement de succès et se retrouver Gros-Jean-comme - devant, comme un gamin de six ans demandant qu'on veuille bien seulement lui prêter un peu d'attention. "C'est la vie, c'est les mouches", comme disait ma grand-mère (qui ne disait pas cela du tout).

Je reviens à Aimée. Ce qu'elle dit dans son entretien est très différent de ce que disent Gabrielle et Caroline. Deux caractéristiques : premièrement, elle ne parle que d'elle, strictement que d'elle, ou plus exactement de ses problèmes avec elle-même, comme si elle n'avait rien vécu avec d'autres. Deuxièmement, elle est bourrée de culpabilité et tout son problème est de s'en tirer avec sa culpabilité.

Elle ouvre son entretien en disant qu'elle est venue à ce groupe parce que "il y avait des tas de choses qui me posaient des problèmes et j'avais envie de travailler dessus". Formule très usitée actuellement dans les groupes : travailler

sur ses problèmes, travailler sur soi. Cela évoque le labeur, le devoir accompli... mais ce n'est pas nécessairement négatif : on commence par là et on fait ensuite des choses qui vous font plaisir...

C'est ce qui se passe avec Aimée. Elle évoque les deux problèmes qui l'ont amenée. Le premier problème, c'est le fait qu'elle ne se sent pas assez coupable ; qu'elle fait des choses qui devraient la culpabiliser mais qui en fait ne la culpabilisent pas. Elle est culpabilisée de ne pas être culpabilisée. "Je fais des tas de trucs à cause desquels je devrais me sentir vachement coupable, et pourquoi est-ce que je ne les ressens pas ?" Elle s'étonne du fait qu'elle se sent coupable (et qu'elle est malheureuse) pour des choses sans importance, alors qu'elle n'arrive pas à se sentir coupable pour des choses beaucoup plus importantes. Le deuxième problème, c'est celui que j'évoquais tout à l'heure, celui du désir des hommes (ou des autres) qui l'étouffent et qui l'empêchent de désirer elle-même, très probablement parce qu'elle se culpabilise (précisément) de ne pas assez bien répondre au désir d'autrui.

Dans cette voie, il n'y a évidemment pas grand espoir. Se culpabiliser encore davantage (être encore plus une bonne petite fille) ou repousser encore davantage le désir des autres ne peut mener qu'à une impasse. Ce n'est pas pour cette raison qu'Aimée a profité du stage. Il se passe pour elle la même chose que ce qui s'est passé pour Gabrielle et Caroline : ce qu'elle trouve n'est pas ce qu'elle cherchait. Elle a découvert des réalités qu'elle n'attendait pas.

Judith lui demande comment elle a trouvé ce groupe et lui rappelle qu'elle était rentrée "euphorique, très contente, en pleine forme" (d'après ce qu'elle disait du premier : celui de Pâques). Est-ce que la même chose s'était produite pour celui-ci ?

Elle répond que ce groupe ne lui a pas été vraiment pénible ("il n'y a pas eu d'épisodes vachement pénibles") et lui a été plutôt agréable ("ça a quand même été un bon moment que j'ai passé"). Quand elle est rentrée chez elle, "il y avait beaucoup de choses qui me facilitaient la vie davantage (...). J'étais rentrée dans une période où j'étais plus heureuse". Là encore, comme pour Gabrielle et Caroline, bilan positif. Nous verrons plus loin les raisons probables de ce bilan positif.

Mais ce constat ne la satisfait pas. Son démon, c'est la culpabilité et il faut qu'elle se culpabilise. Les expériences heureuses qu'elle a faites en groupe ne correspondent pas au modèle qu'elle s'est fixée à elle-même et qu'elle a perpétuellement devant les yeux. "Je trouve, dit-elle, que je suis rentrée avec des attitudes vachement gamines, vachement irresponsable". Elle évoque son "boulot" et le fait qu'elle a décidé de le quitter pour en prendre un à mi-temps

(ça, c'est pour ceux qui disent que les groupes adaptent les gens à la société actuelle). Elle évoque son indifférence face aux appels de Franck et à ses besoins d'assurance. "Moi, dit-elle, j'ai mon égoïsme qui progresse encore, qui enfle, ça n'en finit plus de prendre de l'importance". Et elle répète : "Je me conduis vraiment comme une gamine et par moments, ça me fait très plaisir, et à d'autres moments ça m'inquiète un peu, parce que je me sens bien fragile en même temps".

Non seulement, elle se retrouve gamine, mais elle découvre la vie, la vie toute simple - c'est ça l'effet positif de ces stages. Il y a un long passage où elle énumère les changements qui se sont produits pour elle dans sa vie depuis ce stage. A la suite d'une remarque d'Isis concernant le plaisir de s'occuper de son corps, elle s'est offerte du parfum qui sent la bergamote, du "champoing" (orthographe de Judith) au patchouli. Elle a mis un grand bout de chiffon très gai sur son mur. Elle a envie de bijoux. Elle s'est mise à faire des bricolages qu'elle trouve vraiment "gamins" dans son appartement en peignant des petites fleurs, ce qui lui a valu cette remarque de Franck : "c'est une maison de poupée que tu es en train de faire". "Il y a des moments, précise-t-elle, où je suis heureuse comme ça là-dedans ; j'essaie d'en profiter tant que ça dure".

Mais ça ne peut pas durer. Le démon revient. Après l'évocation de tous ces changements vient l'auto-critique qui l'amène à mettre des étiquettes négatives sur toutes ces choses. Ça ne correspond pas au modèle, à ce modèle qu'elle a sans cesse devant les yeux. "Je dois avoir, dit-elle, une façon vraiment capricieuse de dire ce que je veux et je me sens d'une certaine façon retourner en arrière, et pourquoi est-ce que je me suis recoupé les cheveux, puis hier j'avais des espèces de boucles d'oreilles. On m'a dit que j'avais vraiment une gueule de petite bourgeoise quoi, c'est une façon de retourner à mes défenses, à ma devanture".

Et à Judith qui lui demande "qu'est-ce que tu appelle bourgeoise ?". Elle répond : "Oui, c'est ça. Une attitude de petite minette, assez hautaine, une devanture, un truc décoratif, mais vachement rigide, qui me plait, où je retourne comme ça parfois". Et elle insiste, en précisant, sur une remarque de Judith, que c'est probablement parce qu'elle a moins de résistance et parce qu'elle a "l'impression de vivre davantage qu'elle retourne de temps en temps à (sa) devanture de bourgeoise décorative". Et elle va plus loin encore en évoquant une tendance d'elle qui est probablement vraie, à savoir, sa tendance à se conformer au milieu dans lequel elle vit même s'il est marginal "pour bien plaire" (comme Odette, quand elle a ce sourire qu'Aimée ne supporte pas).

Intéressant d'étudier ce mécanisme de culpabilisation. C'est une espèce d'amalgame dans lequel elle arrive à mélanger des choses extrêmement

différentes pour les condamner en bloc. Elle découvre un besoin de s'occuper d'elle corporellement, ce qui n'a en soi rien de rigide ni de conformiste, ... mais il faut absolument que ce soit rigide et conformiste. Ce qui lui permet de se condamner elle-même. Elle veut être "comme il faut" et ce désir d'être "comme il faut" n'est pas "comme il faut" (car il est conformiste et le conformisme est condamnable). On n'en sort pas.

Le problème d'Aimée, c'est d'arriver à la spontanéité, à une coïncidence simple avec ses désirs. Elle a du mal et retombe sans cesse dans la culpabilisation, dans le regard sur soi au second degré. Pourtant le stage l'a aidée à aller dans ce sens. Elle l'exprime encore plus clairement quand Judith, à la fin de son interview, lui parle de ses rapports avec Caroline (sa belle soeur). Elle précise: "Non, je ne me suis pas sentie obligée d'être avec elle, je savais qu'elle avait un peu besoin de moi, mais j'ai fait ce que je voulais quand j'ai eu envie d'aller la voir, j'y suis allée."

En fin de compte, Aimée a pu faire des choses qu'elle n'avait pas prévues, qui ne rentraient pas dans son plan de travail sur elle-même et qui étaient de l'ordre de l'affirmation de soi, de la reconnaissance de ses propres désirs. Elle s'est reconnue davantage le "droit à avoir un désir ou savoir quel désir on a".

Elle est sur la bonne voie, elle finit son entretien en disant : "bien sûr, j'ai l'impression que ma baraque est en train de se lézarder de partout : le troisième groupe va être triste, je vais amener ma provision de Kleenex" (en fait, il fut très important pour Aimée).

Malgré les énormes différences entre Aimée et Gabrielle ou Caroline, le schéma reste le même : expérience positive non attendue, découverte de quelque chose qui n'était pas prévu au programme et qui était même contre le programme (dans le cas d'Aimée). Ce quelque chose qui est découvert est de l'ordre de la satisfaction, du plaisir.

... après-midi, midi quinze : je demande M. Balland au téléphone. Il devait me rappeler ce matin. Il ne l'a pas fait. Je vous ai remis un manuscrit, monsieur, le manuscrit de ce que j'ai vécu durant les années 74-75. Vous deviez me répondre. Vous ne l'avez pas encore fait. Qu'en est-il de mon manuscrit, M. Balland (Balland Balot). C'est une dame qui me répond, sa collaboratrice. Les femmes, ça sert toujours de couverture. Ça fait toujours les mauvais boulots. Elle me dit brutalement : votre manuscrit n'est pas accepté. Nos lecteurs ont mis des "mauvaises notes". C'est le mot qu'elle emploie : "mauvaises notes". Je me sens ulcéré, offensé au fond de moi-même. Des mauvaises notes à un texte que j'ai écrit avec mon sang. Bon Dieu de merde de merde de merde (.....)

18 novembre 1976

A propos de mes deux manuscrits - le premier, le journal de 1974-75 et le second celui de 75-76 - je me suis dit que le premier était trop dur, trop brutal pour les "lecteurs" et le second trop théorique. Dans le premier, je parle de ma vie sentimentale et érotique sans ménagement, et cette vie était passablement agitée. Je ne prenais pas de gants avec la vie et la vie ne prenait pas de gants avec moi. Les "lecteurs" (cette catégorie de gens qui "lisent" pour les maisons d'édition) n'aiment pas cela. Il leur faut des histoires faussement vraies, comme "La vie devant soi" d'E. Ajar qui me paraît le summum du factice et du fabriqué, ou comme tous ces livres qui ramassent chaque année des prix littéraires (et dont on ne parle plus trois ans après). Il leur faut des livres qui donnent l'impression de la vérité mais pas des livres qui parlent simplement de la vie et de la réalité vécue. Ce sont des faux intellectuels, la pire des races. Quant au second manuscrit, j'y attaque Freud et je propose des hypothèses à la place des siennes. A-t-on le droit de faire cela dans un monde qui reste encore religieux et dans lequel un grand esprit, s'il est reconnu, devient immédiatement un saint du martyrologue, à qui on donne une niche et qu'on vénère (Saint Marx, Saint Freud, Saint Reich, etc.). En attaquant Freud, je commets un sacrilège et on ne me lit même pas.

Impression que le manuscrit actuel, celui que je suis en train d'écrire, passera mieux. Le professionnel, ça fait sérieux. Ça au moins, ça n'est pas des histoires de culs. Contacter une maison d'édition à qui je dirai que je suis en train d'écrire un livre sur les groupes mais sous forme de journal.

Je continue la série d'entretiens à but évaluatif.

Après l'entretien avec Aimée, il y a eu celui de Simone. Il n'a pas été fait par Judith mais par Frédéric (le barbu). Simone, c'est une femme de soixante ans. Elle est venue dans mes groupes je ne sais plus comment. C'est étonnant qu'elle ait été attirée. Souvent, les groupes font peur aux gens qui ne sont plus très jeunes.

Il y a en elle des traits (physiques, psychologiques) qui me font penser à ma grand-mère du côté paternel, celle qui était sourde, qui avait été modiste et qui s'habillait avec beaucoup de recherche et qui avait un caractère plutôt dur. Simone est belle et l'a été. Cela frappe immédiatement. C'est même rare une telle beauté chez une personne qui... etc. Elle a eu cette beauté troublante, mélangée de faiblesses et d'une espèce de transparence des Gémeaux. Je m'y connais en Gémeaux, faut dire, (les deux femmes avec qui je me suis marié étaient Gémeaux, et d'autres encore).

Rien en elle de dégoulinant comme il arrive chez les personnes âgées. Elle est droite, nette, directe. Elle dit ce qu'elle a à dire. Elle n'a pas été marquée par la vie. Elle a une espèce de fraîcheur, de jeunesse (c'est le mot qui convient). Elle est quand même d'une "autre génération", comme on dit, mais il y a aussi des jeunes qui sont "d'une autre génération". La différence, c'est qu'elle l'est davantage par son style, sa sensibilité, que par ses idées. Elle a des idées qu'on appelle "modernes".

19 novembre 1976

Je continue avec Simone, mais avant je signale que j'ai envie de parler de mes thérapies. Cette idée m'est venue hier alors que j'écoutais une de mes "patientes" (clientes, comment faut-il dire ?), qui me racontait des choses passionnantes, par exemple comment l'état névrotique dans lequel elle est actuellement et qui dure depuis six mois, état très violent qui la met dans des angoisses "pas possibles" (expression qui a cours actuellement dans le milieu étudiant), s'était déclenché. Cela confirme d'une manière éclatante ma théorie de la neutralisation affective (que j'ai exposée dans des tas d'endroits). Il faudra que j'en reparle...

... Revenons à Simone. Ce qu'elle a vécu dans ce groupe de la Pentecôte est une espèce de modèle. Je veux dire que c'est le prototype de ce que vivent habituellement les participants dans les groupes. Il n'y a pas cette centration exclusive sur elle-même comme chez Aimée, phénomène qui apparaît fréquemment mais pas avec cette intensité ; ni non plus ce passage par l'angoisse comme chez Caroline. C'est une expérience heureuse, difficile à certains moments mais sans excès et qui donne des effets extrêmement positifs. Tout au cours de cette expérience, Simone réactive des événements de sa vie passée mais elle ne se contente pas de cela ; elle vit aussi une forte interaction avec d'autres participants.

Simone commence en donnant des informations à Frédéric sur le groupe, car il n'y a pas participé. Puis elle démarre immédiatement sur des choses qui lui ont plu, qui l'ont même enthousiasmée : les animateurs ("Michel a été très bien", "il s'est même impliqué", "Isis a été sensationnelle", etc.), l'amitié qui se crée dans les groupes ("c'est ça qui est formidable dans les groupes ; il se crée des amitiés que je sens plus fortes que des amitiés personnelles, de longue date, c'est curieux. C'est formidable pour moi, c'est incroyable ; quelquefois même de bons amis, à propos de certaines choses, on se dit : ça, ils ne comprendront pas, je ne peux pas parler de ça ; tu as peur de déranger; tu te sens mal à l'aise sur tout. Et je trouve qu'avec le groupe, tu peux parler de tout, tu te sens à l'aise sur tout, tu te sens beaucoup plus proche ").

Puis elle en vient à ce qui s'est passé dans le groupe. Deux thèmes vont revenir : ce que j'ai vécu et comment je l'ai vécu. Ce qu'elle a vécu tourne autour de deux pôles : le rapport avec les hommes et la situation de mère.

Le rapport avec les hommes a été réactivé pour elle par un participant d'une cinquantaine d'années qui a été quitté par sa femme (elle l'a laissé avec les enfants) et qui en a énormément souffert. Il a une conception assez traditionnelle de la femme, ce qui explique d'ailleurs qu'il ait étouffé la sienne et qu'elle soit partie.

La situation de mère a été réactivée par une femme du groupe qui vit des choses très dures avec ses enfants et spécialement avec l'un d'eux, qui s'est mis à se droguer à l'héroïne et qui est en cure de désintoxication. Les autres participants l'ont beaucoup attaquée à cause de sa conception du rôle d'une mère et ont beaucoup attaqué les mères aussi, à cause de leur manière de se comporter habituellement. Cela, Simone ne l'a pas supporté. Elle a eu une crise de larmes qui l'a obligée à sortir. Elle s'est mise à sangloter. Et quand elle était dehors, elle a crié, etc. "J'ai vraiment explosé", dit-elle. "Je me suis sauvée, je suis sortie, j'ai crié, j'ai pleuré. Ce n'était pas mauvais que j'explose, c'est justement ce que je ne peux pas faire d'habitude, dire ce que l'on pense, ce que l'on a sur le cœur. C'était trop violent, ça m'étouffait, c'était comme une crise de larmes. Je me révolte, je me révolte même dans le travail. Je n'arrive plus à supporter. Il faut que je discute. Je ne sais pas si c'est le groupe qui me facilite les choses, d'avoir fait ça."

Ici, une parenthèse. Un des aspects positifs du mouvement du "Potentiel humain" (Bio-énergie, Gestalt thérapie, etc.), c'est qu'il nous a appris à permettre les décharges émotionnelles, les explosions, comme dit Simone. Nous (animateurs), nous ne savions pas assez le faire avant de le connaître. Je lui ai reproché (à ce mouvement) et je lui reproche encore d'être terroriste et manipulateur, de provoquer les décharges émotionnelles au lieu de se contenter de les favoriser lorsqu'elles arrivent. De ce fait, il crée l'angoisse, la suscite, l'entretient, et les animateurs "potentialistes" laissent ensuite partir les gens dans la nature après avoir enlevé leurs défenses et sans rien leur donner d'autre à la place. Cela me paraît incontestable.

Mais il a un aspect positif, si on favorise les décharges émotionnelles, ce qui aboutit à supprimer la part d'angoisse qui vient spécifiquement de l'interdiction qui pèse sur la décharge émotionnelle et qui s'ajoute à l'angoisse initiale. Si on fait cela, on n'augmente pas l'angoisse mais on la diminue.

Maintenant Simone parle de la manière dont elle a vécu le groupe. Tout d'abord, elle s'est exprimée davantage dans les petits groupes du soir, avec quelques

personnes choisies. Elle revient là-dessus plusieurs fois. "Bien souvent je m'implique, mais au moment des repas, après dans la soirée, quand on est en petits groupes de 2, 3, 4, 5. Alors là, j'y vais, j'y vais, j'en raconte ou même j'aide d'autres à s'exprimer. A ce moment-là, c'est très facile. Même d'autres qui n'ont pas pu s'exprimer, une en particulier, s'est vraiment déchargée. Ca m'a aidée à me décharger. Mais dans le groupe entier, j'ai plutôt du mal, je pense que ça vient du fait que je n'ai pas l'habitude, et puis j'ai toujours peur intellectuellement de n'être pas au niveau voulu. Je réagis intérieurement énormément. J'ai été épouvantée de ma violence. Ca s'est traduit cette fois-ci, c'est terrible,... d'une violence pas croyable. Je ne m'améliore pas en vieillissant". Simone a aussi pu danser le soir, s'exprimer corporellement. "On a dansé, on a fait les fous le soir. C'est quant même extraordinaire parce que parfois on était crevé, à bout de nerfs, de fatigue. Il suffisait que l'on passe devant le bar, et hop, ça repartait, c'était extraordinaire". En dehors du groupe, Simone a aussi fréquenté des gens qui étaient dans ce centre et particulièrement un.

Hors du groupe aussi, elle a osé faire du massage avec Judith, technique qu'on avait montrée en groupe et qui lui posait des problèmes. "Tu vois, c'est mieux, elle m'aurait demandé de retirer mon chemisier, j'aurais pu le faire. Ca ne m'a pas paru difficile du tout. Ca a été bien cette chose là. Et puis, il y a eu d'autres exercices qui ont été très bons,"

Dans le groupe enfin, elle a été surtout marquée par une expérience de bercement que j'avais proposée après sa crise. "Il y a, dit-elle, une chose qui m'a émue énormément après ma crise de larmes. On m'a bercée comme on a fait avec Daniel (un participant très jeune d'un autre groupe qu'elle aimait beaucoup).. C'était vraiment très émouvant".

Et puis à la fin, elle raconte : "A la fin aussi, j'ai eu un petit coup de cafard, au moment où on allait se quitter, au début de l'après-midi. Michel a mis un disque, qui mettait encore plus d'émotion, là, ça n'allait plus. J'avais le cafard, et puis Michel a été très chic, il m'a prise dans ses bras. Cette chose extraordinaire de sentir cette présence, cette amitié..."

En somme, l'expérience de Simone tourne autour de la libération des affects et des émotions. Simone a évolué dans le sens de cette libération. Elle n'a peut-être pas progressé dans le sens de la "prise de conscience" mais dans le sens de l'expression de ce qu'elle ressent.

15 décembre 1976

Pour comprendre le mécanisme de l'expérimentation (il faudrait plutôt dire de l'expérimentation) en jeu dans la thérapie, on peut prendre l'exemple de Gabrielle qui, dans le premier entretien affirme qu'elle a réalisé l'importance de la sexualité qu'elle comprenait pourtant intellectuellement.

Rappelons ses termes : "ça a été très important pour moi, ça m'a révélé l'importance de certaines choses que je savais intellectuellement, mais que je n'avais pas comprises vraiment", et elle ajoute : "je ne m'explique pas bien comment ça s'est fait, que certaines choses me sont devenues évidentes alors qu'elle ne l'étaient pas, enfin qu'elles étaient comprises intellectuellement mais pas complètement acceptées"...

Gabrielle fait clairement la distinction entre une compréhension de type intellectuel, qui n'implique pas d'acceptation et une compréhension d'un autre ordre, qui implique l'acceptation.

L'acceptation de quoi ? Du fait que "la sexualité pouvait être quelque chose d'aussi important et d'aussi bloquant, enfin qu'une sexualité non réalisée était bloquante"...

Gabrielle n'acceptait pas l'idée qu'une sexualité non réalisée était "bloquante"... Et puis elle s'est mise à l'accepter, cette idée. Qu'est-ce qui s'est passé entre les deux ?

Avant de répondre à cette question, on peut se demander pourquoi elle n'acceptait pas l'idée qu'une sexualité non réalisée puisse être "bloquante", alors qu'elle le comprenait intellectuelle ment.

Sans aucun doute, elle n'acceptait pas cette idée parce que, si elle l'avait acceptée, cela l'aurait entraînée à vouloir se réaliser sexuellement, ce qu'elle ne pouvait pas concevoir. Elle avait peur de la sexualité (et probablement elle en a encore peur) et avait peur aussi de tout discours pouvant l'inciter à aller plus loin dans sa sexualité.

Probablement, sa peur à l'égard des incitations à la réalisation sexuelle n'a pas disparu, mais à cette peur s'est trouvé associé un nouvel élément de nature tout à fait contraire, à savoir une nouvelle vision de la réalisation sexuelle, disons une vision heureuse et positive de cette réalisation. Il en est résulté la juxtaposition de deux éléments contraires : d'une part, la peur, qui n'a probablement pas disparu, et d'autre part le plaisir anticipé d'une réalisation sexuelle authentique. Ces deux éléments contraires créent une tension qui devra ultérieurement se résoudre par disparition d'un des deux éléments (comment cela est-il possible ?). Voilà la transformation qu'il s'agit d'expliquer.

Cette transformation s'explique entièrement, dans le cas qui nous occupe, par le récit fait respectivement par Dane, Odette et Aimée de leurs déficiences sexuelles et des ennuis que cela leur cause. Dane a parlé de sa peur de l'orgasme, Odette de son vaginisme, Aimée de sa peur des hommes et du désir qu'ils expriment. Toutes ont dit les conséquences malheureuses de telles craintes ou de tels blocages.

En parlant ainsi, elles ont exprimé, toutes les trois, des sentiments à l'égard de ces craintes et de ces blocages qui leur ont été inspirés par les souffrances qui en résultaient. Gabrielle apparemment n'a pas vécu de telles souffrances et c'est pourquoi elle s'étonne quand Judith lui demande si elle aurait aimé parler de ses problèmes. "Non, dit-elle, je n'aurais pas aimé en parler, je ne vois pas à quoi ça servirait d'en parler". Effectivement, elle ne pouvait pas en parler puisque cela ne représentait rien pour elle.

Il suffit que les trois femmes expriment des sentiments en principe purement personnels et que Gabrielle aurait pu considérer comme propres à elles, pour qu'elle se sente ébranlée par ces déclarations et que cela modifie ses sentiments à elle.

C'est ce qu'on pourrait appeler : l'expérience par personne interposée, extrêmement courante, et qui n'a reçu aucun nom en psychologie. Il ne s'agit pas d'une "identification", car celle-ci procède soit du constat d'une ressemblance existante poussant à se rapprocher de la personne à qui on ressemble, soit au contraire de la volonté de créer une ressemblance et une assimilation pour des avantages qu'on peut en retirer, ce qui n'est pas le cas ici. L'identification suppose l'existence d'un lien préalable, par exemple un lien oedipien, qui lie deux personnes et qui les pousse à se rapprocher. Ici, aucun lien particulier n'est présupposé, sinon ce lien vague qui pousse à écouter l'autre. Le sentiment n'est pas la cause du rapprochement mais son objet. Il y a communication du sentiment d'une personne à l'autre et création d'un nouveau sentiment dans la personne influencée. Le processus concerne la naissance d'un nouveau sentiment et non pas le développement d'un sentiment déjà existant.

De la même manière, l'introjection - concept très utilisé par le freudisme - est elle aussi la conséquence d'un sentiment existant et non la formation de celui-ci. J'introjecte les sentiments d'une personne que j'aime parce que je l'aime et pour m'identifier à elle. L'introjection ne dit pas comment naît le sentiment primitif.

D'une manière générale, tous les concepts utilisés par le freudisme concernent le développement et les avatars des affects et des sentiments, qui sont supposés ne faire aucun problème ni quant à leur nature ni quant à leur origine. Par exemple,

le garçon est amoureux de sa mère, cela ne fait aucun doute ; il ne reste plus à se demander qu'une seule chose, à savoir les effets qui en résultent quant à l'identification à la mère, la rivalité avec le père, etc. On ne se demande jamais d'où viennent et comment viennent ces affects qu'on suppose primitifs et qui sont censés apparaître d'eux-mêmes spontanément.

On pourrait appeler « révélation externe » ce processus qui fait qu'une personne découvre la valeur d'un objet ou d'un acte en fonction de l'expérience qu'en fait une autre personne, des impressions qu'elle reçoit, des sentiments qu'elle en conçoit. Cela lui apprend quelque chose sur cet objet ou sur cet acte, qu'elle ne connaissait pas, qu'elle ignorait. Par exemple, ici Gabrielle découvre, à travers Dane, Odette et Aimée, que les blocages sexuels peuvent être mauvais et nocifs. Elle ne le savait pas. Elle était entièrement prise par sa peur de la sexualité et ne concevait pas que cette peur puisse être à son tour redoutée et redoutable. Elle prend du recul à l'égard de sa peur. Elle se met à la "caractériser" négativement, ce qui revient à opérer la négation d'une négation. Elle ne fait pas disparaître la peur d'un seul coup par cette simple découverte mais elle se met sur la voie de l'anéantir. Elle institue en elle un processus de changement.

27 décembre 1976

Parler de ce groupe de la semaine dernière, de ce groupe d' "épanouissement corporel et sexuel". Groupe difficile et intéressant qui m'a fait découvrir des dimensions nouvelles.

La co-animation avec Michèle et Raoul, Eude, Marie-Jeanne, Marie-Françoise, Pierre-Marie. Beaucoup de Marie. Impression de satisfaction à la fin. Impression d'avoir vraiment fait du travail, de ne pas avoir perdu mon temps, d'avoir bien mérité mon argent. Une certaine inquiétude aussi et une certaine peur, à cause de ces hommes qui ont exprimé leur angoisse à leur manière d'homme, c'est-à-dire dans la violence. Cela me renvoie à ma propre peur de la violence.

Et tout d'abord le pire. Ca venait de ce petit bonhomme, de ce petit père tranquille, de ce petit technicien que je soupçonnais d'avoir en lui beaucoup de violence contenue. Mais oui, dès le premier jour, entendant les avions de l'aéroport de Roissy qui décollaient, il se prenait pour King Kong et imaginait qu'il les attrapait au vol et qu'il leur cassait les ailes. King-Kong en miniature. Le troisième jour, il arrive au groupe le matin avec un couteau de cuisine et déclare qu'il veut "percer" Raoul parce qu'il pense que celui-ci s'envoie toutes les filles du groupe et qu'il n'est qu'un bon à rien, un figurant. Les autres membres du groupe s'emparent de lui et le désarment.

Pendant ce temps-là, sa femme, dans mon groupe (il était dans le groupe de Michèle et de Raoul) se répandait en injures contre lui, le traitant d'impuissant et d'incapable, et se demandant comment elle avait pu épouser un homme pareil, il y a fort longtemps... Misère de technicien, misère de petit ingénieur. Voilà les gens dangereux, la nouvelle race. Ce sont ces gens-là qui sont aussi maladroits avec les relations humaines que des enfants de trois ans et qui croient se défendre par la violence et la possession...

Oui la possession. J'allais oublier. Il était amoureux de Maïté et voulait qu'elle soit à lui, à lui tout seul (elle qui est pratiquement à tout le monde, chère Maïté, qui ne peut pas voir un homme sans vouloir se l'approprier). Il est vrai que Raoul a un faible pour Maïté mais jamais Raoul ne se permettait le moindre écart dans un groupe avec une participante.

... Moi non plus, mais je suis moins rigide. Il m'est arrivé de manquer à la "règle fondamentale". Cependant, dans ce groupe j'ai senti qu'il fallait être très strict et je suis resté seul, tout à fait seul, attendant que le groupe soit fini pour aller dans un hôtel avec Marie le mardi soir, ne me sentant plus dans une situation professionnelle...

Cela m'amène à parler du livre de Susan Brown-Miller "Le viol" que je suis en train de finir. L'enchaînement se fait de la manière suivante : Susan Brown-Miller considère comme une forme de viol le fait qu'un thérapeute couche avec une patiente sous prétexte de thérapie sexuelle. Elle a raison si le thérapeute présente les choses de cette manière et use de ce subterfuge pour arriver à ses fins. Elle a tort, si elle parle seulement d'une relation sexuelle entre thérapeute et cliente sans que la thérapie serve d'alibi. On est ramené, dans ce cas, au cas général d'une entreprise sexuelle qui présente des risques pour l'un et pour l'autre et dans laquelle certains éléments particuliers de séduction entrent en jeu à côté de beaucoup d'autres...

De toute façon, le livre de Susan Brown-Miller m'a fait un choc, dans la mesure exacte où j'étais déjà d'accord avec elle, où elle a confirmé des idées que j'avais secrètement sans me les exprimer. J'ai beaucoup aimé ses attaques contre Freud. J'ai beaucoup aimé tout le livre... C'est fort, courageux, intelligent, généreux... La seule chose qui m'ennuie, c'est que je ne peux pas faire autrement que de me sentir englobé dans le groupe des hommes malgré mes efforts pour m'en dissocier. Oui, je suis un homme comme d'autres sont des bourgeois, et on ne peut échapper à ce racisme qui fait dire "c'est un homme, donc...". Cela nous prépare des mauvais jours (toute libération prépare des mauvais jours, cf. le communisme et bien d'autres choses du même genre).

31 décembre 1976

Je reviens au groupe de la semaine dernière. Ce que j'ai envie d'exprimer, c'est ma peur - la peur que j'ai éprouvée dans mon propre groupe - face à des hommes violents, spécialement face à Eugène. Une femme qui "craque", comme on dit, ou plus exactement qui "décharge", on sait où elle va, et elle le sait elle-même, même dans les pires cas, par exemple dans le cas d'Amélie, qui dans le stage de juillet, a déchargé pendant trois ou quatre heures, avec des phénomènes physiologiques très marqués (refroidissements, tétanies, etc.). Les femmes connaissent leurs émotions, car elles ont une certaine possibilité de les exprimer. Les hommes ne les connaissent pas. Ils ne savent pas où ils vont. Par exemple, Eugène qui, face à sa violence, à son besoin de "cogner", de se cogner lui-même contre les murs, de crier comme un bébé, de menacer, de se rouler par terre, se prenait lui-même pour fou, disait "je suis fou". A quoi, je lui répondais "oui, tu es fou. Nous sommes tous fous".

Difficile de décrire la "décharge" d'Eugène. Il y avait beaucoup de haine : contre les bourgeois, contre tous les gens qui avaient humilié son père (modeste ouvrier charentais), contre son père lui-même, contre tout le monde, et surtout de peur, et en particulier de peur contre les gens qui étaient là. "Décharge" très paranoïaque, très peu centrée sur un problème comme c'est généralement le cas des femmes. Décharge globale, massive, généralisée, indifférenciée. Il faisait des sauts de carpe, avec des détentes incroyables, et j'ai eu peur qu'il aille se fracasser la tête contre un mur.

Et moi, j'étais calme. Ma peur n'apparaissait pas et d'ailleurs, je crois qu'elle n'était pas forte. Elle fut plutôt rétrospective. J'ai fait ce que je fais toujours dans ce cas-là. Pas un instant, je n'ai abandonné Eugène. Pas un instant, je ne l'ai laissé seul. Je n'ai pas cessé de lui masser la nuque, de lui parler. Et le plus étonnant, c'est qu'il me répondait.

C'est une chose étonnante que j'ai déjà souvent observée, qu'une personne au plus profond de l'angoisse, qui a l'air perdue, enfoncée, noyée dans son émotion, qui crie et qui se roule par terre, vous répond. Elle sait que vous êtes là. Est-ce qu'elle est capable de vous répondre précisément parce que vous êtes là, parce qu'elle sent que vous ne l'abandonnez pas, que vous ne la laissez pas tomber ? C'est possible. Le vrai délire vient probablement d'un phénomène cumulatif, d'une espèce d'escalade de la peur, du fait que la personne n'a plus rien à quoi se raccrocher...

Le problème qu'Eugène exprimait là, on le trouve souvent chez les gens de milieux modeestes, spécialement chez les hommes : sentiment d'être haï par l'univers entier, par le monde entier, sentiment d'être repoussé, rejeté

universellement. C'est le problème, qui est presque impossible à poser devant des gens de gauche, de la destruction interne de gens livrés à une certaine exploitation sociale, qui donnent les grands autocrates modernes, les Hitler, Staline, Beria et autres. La gauche, dans son étroitesse de vue, n'a considéré que l'aplatissement social. Elle n'a pas considéré l'aplatissement psychologique, qui a des conséquences énormes, par exemple le fait que lors que ces gens arrivent massivement au pouvoir comme en Russie soviétique, ils créent la pire des dictatures, la pire des autocraties ; ils inventent le "Goulag".

Et en effet, il y a chez Eugène un culte démesuré de la force. Il veut être fort. Il le proclame. Il le crie. C'est sa défense, sa seule défense. Il a une allure d'armoire à glace. Il roule les mécaniques. Il veut en imposer, faire peur. L'homme qui a peur veut faire peur.

Cela s'est vu spécialement quand j'ai proposé ce jeu où un homme et une femme, représentés par des poupées, viennent voir un sexologue et lui racontent leur vie sexuelle (ils inventent ce qu'ils veulent). Eugène qui s'est proposé aussitôt pour jouer, voulait absolument enculer. C'était son obsession. Il ne voulait que cela. Et il disait bien qu'il le voulait "pour ne pas voir le visage". Et il a sorti contre cette femme - sa femme - les pires choses, les pires accusations, lui reprochant surtout de l'écraser.

N'importe quel freudien aurait parlé d'homosexualité, et en effet Eugène en parlait, ne cessait d'en parler, ayant fait dix ans de psychanalyse et s'étant construit cette belle rationalisation qu'il est au fond un homosexuel, un "homosexuel qui s'ignore" (quelle belle forme ! Comment peut on ignorer son vécu le plus intime, si c'est vraiment un vécu, une chose qui vous occupe et vous saisit, si ce n'est pas un objet en vous ?). A chaque fois qu'il disait cela, je manifestais mon étonnement et je lui disais "comment peux-tu dire cela, je connais ta vie sexuelle, je sais que tu désires ta femme et les femmes, au point que ta femme se plaint que tu la désires trop, que tu veux trop faire l'amour avec elle". Eugène n'avait rien à répondre. Ce qu'il y a de vrai dans cette affaire d'homosexualité, c'est qu'il ne supporte pas qu'un homme l'approche, le touche. Il a peur de se faire violer, "avoir". Est-ce parce qu'il trouve cela trop "érotique" - ce qu'il dit - ou parce que cela lui fait peur - ce qu'il dit aussi. Les deux sont probablement vrais. Dire qu'un contact est "trop érotique" c'est dire qu'on a peur de l'érotisme. Eugène a sans doute peur de l'érotisme et il a sans doute peur des hommes. D'où sa hantise, son obsession des hommes, qui a incité son psychanalyste à lui souffler qu'il est homosexuel.

A la fin du stage, Eugène a découvert quelque chose de très important pour lui. Il a découvert les sentiments qu'il projette sur autrui, sentiments qu'il accroche à n'importe quoi, à une remarque, à un geste d'impatience, à un éloignement. Il

croit qu'alors les autres lui en veulent, le détestent, le rejettent. Je lui ai expliqué longuement qu'il interprétait, qu'il n'avait aucune preuve que cela corresponde aux sentiments d'autrui, et il m'écoutait de toutes ses oreilles. Je le vois encore, comme quelqu'un qui a une illumination. Il n'avait jamais pensé qu'il pouvait en être ainsi, qu'il pouvait projeter sur les autres des sentiments qui n'étaient pas les leurs. Il n'avait jamais pensé une chose aussi évidente.

Les autres participants ont eu peur, très peur d'Eugène. Ils étaient paniqués. Ils ont senti chez lui une violence profonde, un vrai besoin de tuer. Ils l'ont vu poignarder symboliquement son père avec des raffinements de cruauté. Leur solution, au moins dans un premier temps, ça a été de se confronter physiquement à lui dans un jeu que j'avais proposé et que je n'avais d'ailleurs pas proposé pour lui. Ce jeu consiste à se mettre à deux et à se pousser avec les épaules sans utiliser les mains. On a l'impression de deux animaux qui se projettent l'un sur l'autre. Pierre surtout s'est senti plus fort qu'Eugène. Il était plus fort. Eugène n'a pour lui que la nervosité. Pierre le poussait de plus en plus comme un bulldozer. Pierre était un bulldozer. Les participants ont cessé d'avoir peur d'Eugène. Et puis, ils l'ont traité avec de plus en plus de considération, non plus, comme au début, comme un emmerdeur, mais comme quelqu'un qu'il fallait respecter et aimer. Les groupes, c'est l'envers de la vie. Dans la vie, quelqu'un comme Eugène finit par se faire rejeter et de plus en plus rejeter. Il me fait peur, donc je le rejette. Personne ne cherche à aller plus loin. Personne ne se demande pourquoi il cherche à faire si peur et si ce n'est pas par hasard parce qu'il a peur. Personne ne se demande cela parce que personne n'a le temps de le faire. Dans les groupes on le fait parce qu'on peut le faire. On apprend à le faire, et cet apprentissage se transfère ensuite dans la vie.

17 mars 1977

L'entretien de Monique. Monique. Grande femme longue comme un jour sans pain, maigre, agitée. Je l'ai déjà dit, ils se sont trouvés séparés, elle et Charles, dans mon groupe de décembre et ont dit, chacun de leur côté, leurs frustrations, déceptions, désillusions par rapport à l'autre. Elle est venue dans mon séminaire de "massage relationnel" de mai et a dit d'entrée son angoisse à l'idée qu'elle n'allait pas être à la hauteur. Norme qui est dans la tête des gens : il faut baiser, il faut bien baiser. Norme affreuse, qui prouve qu'on ne se soucie que de l'attente de l'autre et pas de son propre désir. Interdiction à la femme de désirer. Tu te soumetts à la volonté masculine, un point c'est tout. Tu es ce que je veux que tu sois. C'est une des sources importantes de paralysie et d'inhibition.

L'entretien de Monique, qui se trouve par hasard être le premier, confirme tout à fait mon hypothèse.

Ce qui domine de loin dans cet entretien c'est l'idée d'avoir fait une expérience positive, qui constitue un pas en avant important pour elle. Il s'agit essentiellement d'une expérience d'éveil de la sensualité.

Cette expérience s'est faite malgré ou à travers des obstacles que Monique énumère et qui sont intéressants à considérer.

Le principal de ces obstacles, c'est la sexualité. Enorme paradoxe, la sexualité s'opposant à la découverte de la sensualité.

Premier obstacle : la peur de ne pas être à "la hauteur", qui occupe Monique dès le début et qui ne la quittera que peu à peu. "Ne pas être à la hauteur" veut dire sans aucun doute ne pas pouvoir être excitée et jouir comme "tout le monde le fait" (?). Ce genre de peur correspond, en creux, à la peur traditionnelle des femmes d'affirmer leurs désirs et de prendre des initiatives. Ici, il s'agit exactement du contraire, à savoir de la peur de ne pas pouvoir réagir érotiquement. C'est une conséquence qu'on pourrait appeler moderne de la répression imposée aux femmes. Cette répression a abouti à un non-désir (ou impossibilité de désirer) qui, à son tour, fait peur parce qu'il frustre des hommes nouveau style, qui attendent des réactions érotiques de la part de la femme.

Deuxième obstacle : ce qu'elle appelle "l'inconnu" : est-ce qu'on fait l'amour dans ce genre de groupe ? Est-ce que je vais être obligée de faire l'amour ? C'est la peur de la sexualité obligatoire, imposée, à laquelle on ne peut échapper, qui renvoie à la peur de la sexualité tout court.

Troisième obstacle : au moment du massage, Monique se demande avec angoisse par qui elle va être choisie. L'idée ne lui vient pas que c'est elle qui pourrait choisir. "J'ai un peu tremblé, dit-elle, en me disant par qui vais-je être choisie. Qui vais-je avoir comme partenaire ? Ca me semblait normal de faire le massage avec un homme et le type qui est venu vers moi ça me disait qu'à moitié, mais voilà je ne sais pas dire non..... Je ne sais pas dire non et ma planche de salut a été un deuxième homme plus jeune qui était dans les parages et à qui j'ai dit on pourrait faire cela à trois, ça a été une planche de salut, nous avons fait le massage à trois, c'est cet homme plus jeune qui avait jamais fait de groupe qui a été le premier massé et donc nous nous sommes mis à deux pour le masser, etc." Encore la sexualité et le désir de se protéger contre un homme trop pressant, trop intéressé par le sexe.

Quatrième obstacle : l'un des deux hommes a eu dans le massage une demande sexuelle précise à laquelle Monique a eu du mal à résister. Elle a retrouvé son complexe : ne pas être à la hauteur. "J'ai eu envie de m'excuser, dit-elle, de dire, je suis désolée, je suis une incapable, je ne peux pas, je ne suis pas à la hauteur."

Cinquième obstacle : si les gens avaient été vulgaires. La vulgarité dans la sexualité lui paraît la pire des choses. Mais les gens n'étaient pas du tout vulgaires et elle s'en félicite.

18 mars 1977

Allo Michel. C'est Fanny. Je viens de terminer ton manuscrit. Je l'ai lu en deux jours. J'en suis retournée. Ca s'est enfoncé en moi corporellement. C'est vraiment corporel en effet. J'ai retrouvé mes propres problèmes. Je veux te dire comme j'ai aimé...

Il s'agit de la première tranche de journal - 74-75 - que j'ai maintenant intitulé "Mon expérience avec les femmes" et que j'ai passée à Fanny malade, atteinte assez gravement aux poumons. Elle l'a avalée littéralement. Elle a été touchée par la confiance que je lui faisais, en lui passant le manuscrit.

Nous parlons longuement au téléphone de ses impressions. Elle me dit, Michel, tu ne peux pas savoir comme tu es pudique dans ce livre. Cela m'a fait un choc, à moi qui croyais avoir écrit un livre scandaleux. Et brusquement ça m'éclaire et je le lui dis. Ca m'explique pourquoi ça a été refusé par trois éditeurs successifs. Ils n'ont pas trouvé le livre à scandale qu'ils attendaient. Comme, par ailleurs, ce n'est pas exactement un récit, avec un début et une fin, ni un poème, alors ce n'est rien. C'est inclassable. On ne peut pas mettre d'étiquette dessus. Je me fais des réflexions sur l'écoute en art et sur le fait, dont je suis profondément convaincu, qu'on ne peut voir, entendre une chose que si on accepte de le faire, si on prend la décision de le faire, si on s'y prépare. Autrement on peut se trouver devant la chose, on ne voit rien. Cela explique que des milliers de gens aient pu se trouver devant les tableaux de Picasso et dire : ça ne représente rien, ce n'est rien. C'est qu'ils s'étaient dit à l'avance c'est "du Picasso", et ils ne regardaient pas (au sens fort du mot regarder) " Je suis sûr que les braves lecteurs des maisons d'édition n'ont pas lu ce livre, au sens fort du mot « lire », car ils se sont aperçu très vite, dès les premières pages, que ça ne rentrait dans aucun genre littéraire connu, surtout pas le genre "document à sensations"...

Fanny m'a dit la chose qui pouvait me faire le plus plaisir : c'est un grand poème d'amour. Du début jusqu'à la fin, tu cries : j'aime, j'aime, j'aime... Oui c'est cela que les lecteurs de la maison Gallimard n'ont pas compris...

.....Je reviens à ces obstacles énumérés par Monique. Essayons d'être précis. Obstacles à quoi ? A une expérience qu'elle attend ou à une expérience qu'elle n'attend pas. De toute façon à une expérience possible pour elle dans ce genre d'environnement. Il s'agit précisément d'une expérience sensuelle qu'elle recherche avec impatience, pensant que cela libérera sa sexualité (elle est frigide, comme on dit). En quoi ces obstacles sont-ils des obstacles à ce genre d'expérience-là ?

Prenons le premier obstacle, la peur de ne pas être à la hauteur. Cette peur risque de la pousser à ne pas venir dans ce lieu (mais elle est là), à s'enfuir de ce lieu (elle pourrait le faire, certains le font) ou encore à se contracter de telle sorte qu'elle ne soit plus ouverte, disponible à une expérience sensuelle. On peut attendre le même effet de sa peur d'être obligée de faire l'amour (deuxième obstacle) ou de sa peur d'être contrainte d'aller avec un homme qui a une demande sexuelle (quatrième obstacle) ou de la vulgarité des gens (cinquième obstacle). Tout cela va dans le même sens. Tous ces obstacles s'opposent à l'expérience sensuelle de Monique.

Le schéma présent n'est pourtant pas le schéma habituel. Généralement le schéma est le suivant : la peur de l'expérience sensuelle empêche l'accès à la sexualité. C'est le schéma classique, celui qui joue tout au cours de l'éducation. Le milieu fait craindre au jeune l'expérience sensuelle, la nudité, les caresses, les attouchements divers, l'attrait du corps, le narcissisme, etc., afin de le détourner de la consommation finale, de ce point où l'expérience sensuelle se transforme en activité sexuelle par la mise en oeuvre des organes génitaux. C'est un processus capital, que j'ai opposé déjà au processus freudien du refoulement. C'est l'impossibilité de faire une expérience qui va susciter la pulsion. Ce n'est pas le refoulement de la pulsion, c'est sa non-naissance.

Pour quelqu'un comme Monique qui n'a plus peur de l'expérience sensuelle, qui veut la faire pour se libérer sexuellement, l'obstacle ne réside plus dans la peur en question, mais au contraire dans la peur d'être obligée de brûler les étapes et de faire cet acte auquel elle n'est pas préparée et qu'elle ne sait pas faire. C'est beaucoup plus la peur de se ridiculiser et de s'humilier, en faisant mal cet acte, que la peur de l'acte lui-même.

Monique demande au fond qu'on respecte son rythme et qu'on ne l'oblige pas à aller plus vite qu'elle ne voudrait. Demande difficile dans un lieu où tout est possible et où on a tendance aussi à accepter la logique des choses, à savoir que

la sensualité débouche sur la sexualité. Je ne l'interdis pas, comme Meignant. Je n'interdis rien.

Mais précisément dans ce lieu où tout est possible, il est possible aussi de respecter son rythme, ce qui se passera, comme on va le voir.

... Avant de passer aux expériences faites par Monique et particulièrement à l'expérience sensuelle qu'elle va faire dans de bonnes conditions et à son entière satisfaction, il faut dire qu'elle a parfaitement conscience des conditions nécessaires pour que cette expérience soit possible, ce qui va l'amener à essayer de réaliser ces conditions. Ce point est capital et se relie directement à ma méthodologie.

Je fais l'hypothèse que les gens sont assez grands pour savoir ce qui leur faut et quels sont les moyens pour réaliser leurs objectifs. Je me contente de les aider à mettre en place ces moyens. Je n'interviens pas d'une manière répressive en interdisant ce qui pourrait s'opposer à la réalisation de ces objectifs. Si la dynamique tensionnelle de la personne n'est pas assez forte pour l'amener à concevoir les voies lui permettant de réaliser ses objectifs, il faut plutôt lui permettre d'accroître cette dynamique tensionnelle que de lui ouvrir les voies à tout prix et autoritairement.

Monique a une conscience très claire des situations qui pourraient favoriser cette expérience sensuelle qu'elle cherche, je dirais une conscience étonnante, et cela dès le début du stage. Elle l'exprime : "Pour moi, dit-elle, qui ai de graves problèmes, euh, de graves, de graves, pour moi, de graves problèmes sexuels, j'ai l'impression qu'il pourrait se passer des choses dans la piscine, mais dans la piscine... avec des femmes. Par exemple, j'ai l'impression que j'accepterais qu'une femme m'éveille une sensation érotique dans la piscine. Ca me paraîtrait sensationnel..." C'est ce qui va se passer. Monique se sent bien dans la piscine, dans cette piscine à 37 degrés dans laquelle on peut rester des heures et sent qu'elle pourrait avoir des contacts avec une femme parce que cela ne la mettrait pas en danger, en danger de sexualité, si je puis dire.

J'entends d'ici les freudiens ricaner et faire des clins d'oeil en chuchotant "homosexualité". Cet exemple montre que précisément ce n'est pas vrai et que le désir d'un rapport avec une femme peut avoir pour but d'échapper à la sexualité. A vrai dire, il n'y a pas, à mon avis, d'homosexualité ni d'hétérosexualité. Ce sont des notions approximatives. Il n'y a que des systèmes complexes de désirs et de répulsions qui amènent à se centrer préférentiellement sur les hommes ou sur les femmes ou sur les deux. Il n'y a pas d' "objet sexuel" déterminé une fois pour toutes et qui s'inscrirait dans une structure. Il y a des désirs d'actes et non des désirs d'objets.

De la même manière, Monique qui se sent menacée par la demande d'un homme seul, pas très jeune, de faire du massage avec lui, se sauve de cette situation en demandant à un deuxième homme plus jeune de venir masser avec eux. Là encore elle a conscience de la situation qui peut être la plus favorable pour elle et la protéger contre les dangers qui la menacent. Elle réalise cette situation.

Et encore, s'étant trouvée, dès le samedi soir, fortement liée avec un homme d'une cinquantaine d'années qui s'est rapproché d'elle et à qui elle fait confiance parce qu'il a plus d'expérience qu'elle, elle s'aperçoit après coup qu'il est venu vers elle parce qu'il a procédé par élimination et qu'il a eu l'impression que les autres filles le repousseraient. Elle attend de moi postérieurement que je lui accorde une protection contre ce genre de personnes, que je sois comme un père pour elle. J'accepte cette demande et j'essaye d'y répondre dans la limite de mes moyens.

21 mars 1977

... Je reprends l'entretien avec Monique, qui aborde son expérience dans ce groupe. Expérience forte dont il faut maintenant parler. Mais le mieux c'est de lui laisser la parole.

"... J'étais venue chercher un éveil de ma sensualité et je l'ai vraiment trouvée, euh, j'ai été absolument émerveillée, euh, comment dire, je voudrais trouver un mot qui est encore plus fort, par le contact avec l'eau, avec la piscine. Cette entrée dans cette piscine chaude pour moi cela a été une, comment dire, un moment de plénitude, de, de, je pourrais employer le mot de jouissance, au fur et à mesure que mon corps entrait dans cette piscine mon corps a été saisi d'un sentiment de jouissance, de plénitude, de béatitude extraordinaire et très rapidement j'ai découvert, dans cette piscine ce dont j'avais le plus besoin, C'est d'y entrer le plus complètement, le plus rapidement, en immergeant la tête, y compris les oreilles, parce que cette impression d'y être immergée complètement dans cette eau chaude, j'avais l'impression que j'y allais perdre conscience et j'ai l'impression que si j'y retourne et que j'insiste un peu, j'ai l'impression, je ne sais quoi, je vais perdre conscience, je ne sais quoi, oui les oreilles, que les oreilles soient immergées, oui c'est très important pour moi, j'entendais le bruit des autres à travers cette eau, cette masse d'eau, je ne sais pas bien comment exprimer ce que je ressentais, où je me trouvais, les autres étaient à l'extérieur, où j'étais ? J'étais dans le sein de ma mère, je ne sais pas mais pour moi c'était l'essentiel ; quand les oreilles n'étaient pas dans l'eau, le bonheur n'était pas complet, etc."

Autre passage. "Ce que j'ai beaucoup aimé dans cette piscine, c'est les petits groupes qui se forment, cette affection qui naît. J'ai dit j'ai été promenée par les autres, j'ai un sentiment de reconnaissance immense envers ceux qui avaient passé du temps à me promener, ça me semblait important, j'ai perdu du temps à promener les autres, je pensais que c'était important pour eux comme pour moi, euh, je trouve que cet échange, pouvoir dire à l'autre merci ça a été formidable, donc dans ces petits groupes je trouve qu'il naît, euh, je crois que j'ai été peu à deux, je trouve qu'il naît cette affection fraternelle, ces têtes qui se rapprochent, ces câlins, ces... A un moment, je berçais une femme, je l'avais dans mes bras, je n'étais pas sa mère, je, je, j'étais à moitié amoureuse d'elle, moi aussi je penchais ma tête vers elle, cette aide mutuelle, cette affection, cet amour fraternel, fraternel c'est peut-être un grand mot et cette simplicité des rapport pour moi cela a été extraordinaire, extra..."

A propos du massage : "C'est extraordinaire, ça me fait découvrir sensuellement une dimension sexuelle et sensuelle qui n'est pas génitale et du fait que pour moi le génital n'est pas lié au plaisir, cette découverte du corps a été formidable..."

Et après que Fanny, qui mène l'entretien, lui ait reformulé ce qu'elle disait, elle reprend : "Oui, oui, d'avoir découvert mon corps mais aussi d'avoir découvert celui des autres et euh, euh, de trouver du plaisir en se massant le bout des doigts de pied, les bras, le dos, les oreilles, enfin n'importe quoi qui ne soit pas les organes génitaux oui tout cela y contribue enfin pour moi c'est vraiment la découverte d'une dimension supplémentaire."

Et encore : "Nous sommes venus chercher de la tendresse, de l'affection et nous l'avons trouvé à plein."

Et encore : « ... Quand on est soi-même on peut faire que ce qu'on a envie de faire et c'est sûrement une des choses que j'ai apprises et donc cette expérience un peu négative (d'avoir à dire non aux demandes des deux partenaires) euh ... m'a permis de me connaître davantage, de sentir un peu mieux les gens, de me rendre compte qu'à partir du moment où on sent que ça ne va pas aller, il vaut mieux dire zut que de se laisser entraîner. »

A propos d'une fille qui disait avoir eu une relation à trois avec un homme et une autre fille : "J'ai trouvé qu'elle en avait parlé avec beaucoup de santé et donc pas gênante pour moi..."

Et enfin l'expérience la plus importante. "J'ai eu un désir de masser une femme et d'être massée par une femme, euh... ça, c'est une découverte extrêmement

nouvelle qui date de septembre" (où elle a fait le premier groupe de ce genre, M.L.)...

Bon pour la deuxième séance de massage, j'ai eu un très fort désir d'être massée par une femme et il y a eu un garçon jeune qui est venu vers moi et qui m'a dit : ça me ferait plaisir qu'on fasse le massage ensemble, ça m'a beaucoup touchée mais l'autre désir était beaucoup plus fort, je le lui ai exprimé et j'ai tendu la main vers Béatrice et Maïté est venue également vers nous, vers moi, en disant : J'aurais bien voulu être massée par toi et pour moi, euh... ces manifestations d'affection sont vraiment extraordinaires parce que je crois toujours qu'on ne m'aime pas, que je suis rejetée, pas appréciée, tout cela a été très valorisant, tout cela m'a fait un immense plaisir... donc finalement Maïté s'est mise avec une autre et j'ai fait le massage avec Béatrice et euh... J'ai jamais vécu un truc comme ça, c'était vraiment fantastique, j'ai été massée la première, je crois que j'ai eu des sensations que j'ai jamais eues de ma vie, c'est-à-dire lorsqu'elle me touchait certaines parties que ce soit le ventre, oui surtout le ventre, le cou... D'une certaine façon j'ai frissonné, euh... Je n'avais jamais ressenti cela, bon pour moi ce n'est pas du tout un haut sommet sexuel, mais sensuellement c'est un progrès... Et ensuite lorsque je l'ai massée, je l'ai fait avec une certaine passion...). Je crois que j'ai jamais fait un massage aussi long, j'ai pris tout mon temps, euh, j'ai voulu faire ça à fond, tous les membres pas seulement le corps, lentement d'un côté sur l'autre, et j'ai eu avec elle une relation quasi amoureuse et quand nous avons terminé nous sommes restées à côté l'une de l'autre à nous caresser gentiment et à parler. C'est vraiment un truc que je n'ai jamais vécu, extraordinaire, et que je me sens capable de vivre qu'en groupe en ce moment..."

Expérience forte et variée de Monique qui n'aurait pas pu avoir lieu en dehors de ce groupe, comme elle le dit à la fin. C'est la conséquence du caractère ouvert du groupe, de son caractère non-directif. Si j'interdisais les approches sexuelles (génitales), comme le font Meignant et d'autres, Monique certes ne se sentirait pas menacée, mais j'en réprimerais d'autres, et surtout Monique ne serait pas obligée de trouver une porte de sortie pour échapper à certains dangers. Elle n'aurait pas été obligée de repousser les avances de ses partenaires de massage. Peut-être qu'elle n'aurait pas été vers des femmes, ce qui ne constituait au départ qu'une protection et ce qui lui a permis de vivre son expérience la plus forte.

Mais dès l'instant où je permets toutes les approches qui ne constituent pas des dangers physiques, et par exemple les approches sexuelles, je dois aussi laisser aux participants la possibilité d'opérer toutes les tentatives qu'ils veulent pour tourner les obstacles qui se présentent devant eux et réaliser les conditions qu'ils jugent favorables. C'est ce que je fais. Je permets l'émergence de certains

obstacles mais je permets aussi qu'on les tourne. J'oblige à l'invention et à la découverte.

23 mars 1977

Angoisse et apaisement depuis qu'Eliane est partie. Mélange des deux. Difficulté à trouver une solution valable dans un problème entre deux personnes qui tient au fait que chacun est ce qu'il est, à un moment donné du temps, et qu'on ne peut intégrer son évolution probable ou éventuelle. On ne peut que faire des compromis, et par ailleurs essayer d'assurer sa propre évolution et de favoriser l'évolution de l'autre...

.....Pierre. Lui aussi fait un constat global positif pas seulement de ce stage mais de tous les stages qu'il a faits avec moi depuis six mois. Il le fait en termes enthousiastes. Cela concerne surtout le massage (que pourtant il pratique depuis des années comme kinésithérapeute) qui lui apporte plus que le reste. "En fin de compte, dit-il, on me balance de plus en plus d'images positives après le massage ou après les groupes. Au total, je les entends. Avant, je ne les entendais pas. Maintenant, je les entends. Au total, le truc a été positif pour moi..."

Comme Monique, il a fait des expériences positives en grand nombre mais qui se présentent d'une manière plus cérébrale. Il s'agit d'expériences qui le mettent sur une certaine voie, qui l'engagent dans un certain travail. Elles ne sont pas fermées sur elles-mêmes mais ouvertes sur l'avenir. Il y a prise de conscience de l'obstacle et un désir de le tourner dans un certain sens. Les expériences, il les a faites surtout avec ma co-animatrice, Armelle, dont j'ai déjà parlé, avec qui il s'est trouvé fortement impliqué (cela a soulevé une certaine jalousie chez moi, que je n'ai évidemment pas manifestée).

Tout d'abord, il s'est trouvé à un certain moment dans la piscine pris dans une espèce de ronde au cours de laquelle les gens chantaient, et il s'est senti mal parce qu'il a des problèmes orthostatiques. Il s'est retiré, s'est mis dans un coin et s'est mis à pleurer en pensant aux problèmes avec sa femme (dont il est en train de se séparer). Armelle est venue vers lui pour lui parler, l'aider. Elle est venue comme une mère, dit-il. Il aurait préféré Adeline, une gynécologue dans la cinquantaine qui faisait partie du groupe, qui présente plus un modèle de mère. Il se sent attiré vers Armelle, et celle-ci dans cette mesure, ne lui offre pas précisément une figure maternelle. Il était même ennuyé de commencer quelque chose avec elle sur ce mode-là ("je me disais que ça m'emmerdait que ça démarre comme ça").

Voilà la sexualité qui se présente comme un obstacle à la tendresse, ou du moins à une certaine forme de tendresse dans lequel on est récepteur et objet d'attention de la part de quelqu'un. Il y a, pour Pierre, une incompatibilité entre la tendresse, signe de faiblesse, et la virilité. Si on commence avec une femme sur le mode de la tendresse, ça ne peut pas marcher. Il exprimera plus loin ce même problème sous la forme d'un désir obsessionnel de pouvoir bander quand il veut et comme il veut et d'une peur de ne pouvoir le faire.

L'obstacle à une expérience heureuse de tendresse et de contact est la peur de l'échec sexuel. Voilà le problème de Pierre dans ce groupe.

Dans la situation présente, les choses se résolvent d'elles-mêmes, du fait qu'il est obligé d'accepter l'offre de tendresse et de consolation de la part d'une femme qu'il désire. La condition pour que cela se produise, c'est qu'il n'ait pas à la vouloir, c'est que cela se présente sans qu'il le choisisse. Cette condition se trouve réalisée.

"Je ressentais des choses que j'avais jamais vécues"... "Elle était très douce, très chouette"... Cela suffit, il accepte les caresses malgré sa crainte des conséquences possibles. Et cela le ramène aux rapports qu'il a eus avec sa mère. "J'ai aucun souvenir de truc de tendresse avec ma mère, et pourtant je sais que ma mère était tendre, mais à partir du moment où je l'ai désirée sexuellement, ma mère, j'ai plus rien eu avec elle, enfin au plan tendresse ; il y a eu un shunt ; je n'arrive plus à me rappeler d'élans de tendresse que j'avais avant 10 ans. Là, il me semblait retrouver quelque chose de connu, quoi, des sanglots retenus". Il retrouve quelque chose qu'il a connu mais qu'il a refusé et qui remonte à sa toute petite enfance ; un rapport de tendresse élémentaire. Il dit qu'il a rejeté cela parce qu'il désirait sa mère sexuellement. Curieusement, le schéma qu'il propose comme explication est le même que celui qu'il vit maintenant : une opposition entre le sexe et la tendresse. Il n'est pas évident que ce ne soit pas une rationalisation et de toute façon, ça n'explique rien. Il faudrait savoir précisément pourquoi il a été amené à vivre ces choses comme incompatibles.

Du fait de cette incompatibilité, il n'a jamais vécu le mélange des deux, et voilà qu'il se présente maintenant. C'est une expérience nouvelle, originale.

Ensuite, Pierre passe à son problème principal, celui qui l'obsède, le problème de l'érection, qui le rend incapable d'avoir une expérience heureuse de massage et d'une manière générale, des caresses. Je cite tout le passage.

"Il y a des choses, dit-il, il y a une chose qui me met mal à l'aise, c'est quand les gens sont en érection. Ça fait deux fois que ça me complexe, ce genre de choses, mais ça c'est parce que c'est des problèmes sexuels à moi, en fin de compte

inhérents à moi (...). L'histoire de voir un homme en érection... hum, ça me fait l'impression que lui y arrive et que moi j'y arrive pas et que je devrais être toujours en érection, en fin de compte ça m'emmerde, ben c'est mon problème, l'érection. Elle vient à des moments où je m'y attends pas, bon, c'est en dehors du truc ; il y a des moments où j'ai l'impression de désirer beaucoup et puis ça ne suit pas au niveau du sexe, enfin c'est l'histoire du shunt entre la tête directement au sexe ou le corps au sexe. Là en ce moment, j'ai vraiment l'impression d'avoir le cul entre deux chaises et de plus du tout comprendre comment cela fonctionne... J'ai beau lire Freud (rires). Ca m'importe... Non, c'est vrai, quand je vois un type en érection, bon la veille il y en avait un qui était bien en érection, bon moi je ne désirais pas la fille avec laquelle j'étais, enfin je ne désirais pas Béatrice, mais ça m'a quand même complexé parce que ça me rappelle un moment qui était quand j'avais 12 ans à peu près où j'étais tout le temps en érection, comme le gars si tu veux, et ça me refout un complexe. Quand j'ai massé, euh, comment elle s'appelle... Armelle, le lendemain, là vraiment je la désirais, beaucoup, enfin je ne sais pas si c'est désirer, elle ne doit pas être au clair avec ce qu'elle désire, mais où je ressentais une très forte émotion, quelque chose que... par tout le corps, quelque chose, bah, au bout de 1 heure et quart j'ai dû arrêter parce que j'avais envie de cogner sur les murs enfin de tourner en courant, n'importe quoi, et là il y avait un désir sexuel qui ne s'est pas manifesté par une érection, c'est curieux... Enfin moi, ça me pose des tas d'interrogations parce que je ne suis pas... Ca c'est la merde à chaque fois. Je demande comment ça fonctionne, cette putain d'érection... Je me dis des fois si je ne me posais pas tant de questions, j'aurais pas d'emmerdements, curieux, je ressens une très forte émotion comme cela, ça me fait vraiment pas bander et pourtant j'ai envie de faire l'amour... alors je me demande si c'est ma tête qui projette pas des trucs... pas très au clair (rires)."

Le mécanisme est clair. Pierre n'arrive pas à caresser vraiment et à faire cela d'une manière désintéressée et heureuse. Il le fait comme un travail. Il déclarera plus loin à propos de son massage avec Armelle : "D'abord j'ai vu son corps vraiment avec le visage, je me suis dit que j'y arriverai jamais. Et au bout d'une heure, une heure et quart, j'avais pas fait les jambes ni le dos, mais j'étais obligé d'arrêter tellement j'étais dans un état... bah, c'était pas possible, un état d'excitation, de nervosité, je pouvais plus". Le massage, les caresses lui font peur. Il appréhende d'avoir à faire ce travail. Il voit le temps passer (comment sait-il qu'il s'est déroulé une heure et quart ?). Il n'en peut plus. Il tombe à la fin dans un état de grande agitation et nervosité. Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, que les caresses l'empêchent de bander, malgré son désir de faire l'amour, désir très cérébral qui ne va pas jusqu'à vouloir toucher, embrasser, étreindre. Il en conçoit un complexe terrible à l'égard de l'érection à laquelle il pense sans cesse et qui empoisonne ses caresses. C'est le cercle vicieux : les

caresses empêchent l'érection et l'érection (la pensée de l'érection) empêche les caresses.

A l'origine de tout, il y a la peur des caresses, qui lui vient peut-être du fait qu'étant enfant naturel élevé par une mère seule, il n'a pas eu de modèle masculin. Cette peur des caresses entraîne l'incompatibilité dont je parlais tout à l'heure. Les caresses lui apparaissent comme dangereuses car elles constituent un risque de non-érection, alors qu'elles devraient être au contraire un déclencheur de l'érection.

Dans la situation du groupe, Pierre peut faire des caresses impunément. Elles sont permises. Les obstacles liés aux interdits tombent. Par contre, le risque de non-érection obsède Pierre.

Sa manière de tourner cet obstacle consiste à faire du massage envers et contre tout malgré le risque, et cette expérience de massage qu'il fait est de plus en plus positive pour lui. Non seulement il a pris conscience de l'obstacle, ce qui est déjà un énorme pas en avant, mais en plus il accepte de vivre cette expérience qui lui était jusque là refusée.

25 mars 1977

A partir de ces deux cas, Monique et Pierre, il y a déjà matière à réflexion. Je voudrais essayer de creuser, creuser comme dans un tunnel pour découvrir les trésors qu'il y a à découvrir. Il y a toujours des trésors à découvrir quand on creuse. On ne creuse pas parce qu'il y a des trésors mais il y a des trésors parce qu'on creuse. Au cours de ces quelques 200 pages qui me restent à écrire, je voudrais essayer de construire une théorie plus satisfaisante des groupes, aller plus loin...

Première question : pourquoi un participant de groupes est-il amené à faire ce type d'expérience que j'appelle "instituant", qui est déterminante pour son évolution ? Pourquoi Pierre et Monique sont-ils amenés à faire cette expérience sensuelle qui présente pour chacun d'eux une coloration différente ?

La réponse à cette question est claire : ils sont amenés à la faire parce qu'elle est autorisée ou plus exactement parce qu'elle n'est pas interdite dans ce cadre-là. Cela implique évidemment que pour eux, dans le cadre habituel, ce n'est pas une expérience possible. Elle se présente comme dangereuse, pleine de risques. Pour Monique, le risque est sexuel. La sensualité entraîne la sexualité. Se laisser aller à toucher, caresser c'est se mettre dans un circuit qui est tellement connoté sexuellement qu'il devient interdit, même avec son mari. Pour Pierre, c'est plus

compliqué. Pierre est kinésithérapeute. Il a manipulé des gens pendant des années, mais cela ne l'impliquait pas. Comme disait une fille kiné récemment dans un groupe : mes mains fonctionnent toutes seules, je ne sais pas ce qu'elles font. C'est le meilleur système de défense possible contre le toucher. Au départ, peut-être que Pierre a été vers la kiné parce qu'il avait une conscience diffuse de ses besoins profonds. C'est une chose que j'ai observée fréquemment, par exemple chez ces gens avec des gros problèmes psychologiques qui deviennent psychologues. Il n'y a pas de condamnation à faire. Ils s'engagent dans une voie qui est bonne pour eux. Mais très vite, le métier suscite de nouveaux interdits. Il est particulièrement interdit de toucher sensuellement quand on est kiné. Où irions-nous ? La seule solution est de couper ses mains de sa tête, de se réfugier dans la technique.

Dans le cadre du groupe, tous ces risques tombent. Certes, la sensualité risque de déboucher sur la sexualité d'une manière ou d'une autre, mais qu'importe ! Dans un groupe comme celui-là, cela ne peut pas avoir de conséquences importantes, surtout si on est là sans son partenaire. Pour Pierre, le massage qu'on fait là n'étant pas dans un cadre professionnel peut se faire librement et d'une manière décontractée. Il n'y a pas de souci à se faire. Les clients pas plus que le directeur ne se plaindront.

Cette absence d'interdit définit déjà pour moi une certaine forme d'ouverture. Un groupe ouvert est d'abord un groupe où les interdits habituels les plus massifs sont supprimés. Mais ce n'est pas que cela comme nous allons le voir.

Naturellement, un problème reste. On ne fait une expérience, même possible, que si on en a envie. Comment peut-on en avoir envie si on n'en a aucune connaissance ? Problème fondamental. Le niveau d'envie préalable est différent pour Monique et pour Pierre en fonction de leur histoire passée. Monique est déjà sensibilisée au massage. Elle a envie d'en faire pour résoudre ses problèmes sexuels, et parce qu'elle sait qu'elle doit réapprendre le contact physique. Pierre est sensibilisé au massage de la même manière, parce qu'il sait qu'il doit en faire dans un certain esprit pour sortir de ses problèmes sexuels, de ses problèmes d'érection. Je considérerai tout à l'heure ce qui se passe à partir de ce moment-là pour chacun d'eux.

Bien que l'expérience se fasse dans un contexte ouvert, au sens où je viens de le définir, elle contient pourtant des risques. Elle n'est pas neutre. Les risques en question ne résultent pas exactement d'interdits sociaux massifs mais plutôt de situations désagréables, de conflits qui risquent de se produire, et qui peuvent se produire dans ce genre de groupes. Par exemple, Monique risque si elle se livre à des pratiques sensuelles de susciter chez ses partenaires masculins une attente qu'elle ne pourra satisfaire puisqu'elle se considère comme une débile sexuelle.

Pierre risque, de la même manière, de se mettre dans un état d'incapacité érectile qui décevra et humiliera ses partenaires. Dans les deux cas, le risque est de décevoir autrui, à cause de l'attente qu'on a préalablement créée. La déception est lourde de conflits. Ce risque est l'obstacle à l'expérience instituante, l'obstacle fondamental qui existe au sein même du groupe.

Comme je l'ai déjà dit, la seule manière d'éviter l'obstacle est de le tourner. Il faut qu'il puisse être tourné. Monique le tourne en faisant l'expérience sensuelle avec une femme, qui n'a pas d'attente sexuelle à son égard (c'est le cas dans la circonstance). Pierre le tourne d'une manière plus subtile en se centrant sur la partenaire et en évitant de se centrer sur le massage lui-même qui réactive ses craintes de non-érection.

Dans un autre type de groupe, de telles manoeuvres pour tourner l'obstacle seraient impossibles. Elles sont possibles là parce que le groupe est ouvert. Cela définit, à mon sens, une autre forme d'ouverture que j'appellerai interne, par opposition à l'autre qu'on pourrait appeler externe, qui consiste dans une acceptation concrète par l'animateur de tout ce qui se passe et non pas seulement dans le fait de ne pas poser de règles préalables. Cette acceptation - forme pratique de la non-directivité - est à la fois positive et négative. Négative au sens de laisser faire et positive au sens d'aider les désirs à se réaliser.

Qu'est-ce qui se passe à partir de ce moment-là ? L'évolution du participant, son expérience instituante sont très fortement déterminées par les obstacles qu'il rencontre dans la situation et par la manière dont il les tourne, qui dépend à la fois de lui-même et de la situation.

Monique, par exemple, est amenée à faire l'expérience sensuelle avec des femmes, et il n'est pas impossible qu'elle évolue ensuite vers une certaine homosexualité. Pierre, en se centrant sur la partenaire, modifie son rapport avec les femmes. Il déclare au début qu' "on lui balance de plus en plus d'images positives après le massage", ce qui signifie que ses partenaires se montrent de plus en plus contentes de lui. Cela ne le fait pas vraiment sortir du cadre de la kiné où il doit faire un "bon massage" qui fasse du bien à la personne. Mais il y a quand même une connotation différente ; il s'agit maintenant d'apporter du bien-être et plus seulement d'être efficace.

Le rapport de Pierre avec les femmes s'en est trouvé modifié. "Armelle, dit-il, n'a pas du tout les critères corporels de beauté que j'avais dans le temps. Moi, c'était l'image qu'on a habituellement, etc., et là elle n'a pas du tout ces critères-là. Je la trouve très belle, je reçois une forte émotion quand je la vois et j'avoue que je ne comprends pas bien, je suis très content de cela. Tu vois, là j'ai vraiment l'impression d'avoir fait des progrès, c'est-à-dire de découvrir ce

qu'est une émotion et pas une projection et je suis surpris, ça fait la deuxième fois que ça m'arrive et là, c'est plus désirer une femme belle dans l'imaginaire enfin posséder la plus belle femme du monde car en fait c'était cela c'est désirer une... ressentir une émotion d'une femme que tu vois et tu ne sais pas en toi ce qui provoque cette émotion, mais c'est plus quelqu'un de joli, c'est quelqu'un de beau... pour moi, c'est vachement énorme ça, ressentir une émotion d'un corps ce n'est pas bander, c'est ressentir une émotion..." Pierre est passé d'une conception purement visuelle de la femme, qui le faisait bander, à une conception beaucoup plus corporelle, tactile. Il est sur la voie du changement.

31 mars 1977

Aimée. Aimée qu'on a déjà rencontrée, qui avait été interviewée par Judith après le stage de Nice d'avant les grandes vacances 1976. Aimée a été de nouveau interviewée par Fanny après le stage de "massage relationnel" - le même que celui auquel avaient participé Monique et Pierre.

On se souvient d'Aimée. J'en ai déjà parlé. J'ai parlé aussi de mes problèmes avec elle. Problème non insoluble... mais problème quand même.

La personnalité d'Aimée et le profit qu'elle tire des groupes vont se trouver précisés beaucoup dans cet interview.

Problème d'Aimée : les autres. Problème de la distance. Problème de la menace d'autrui. Problème du rapport à autrui sous son aspect le plus fondamental.

Cela réagit sur sa sexualité, plus exactement sur sa vie sexuelle. Le secteur relationnel a des rapports complexes avec le secteur sexuel, du fait qu'ils constituent deux secteurs séparés.

Voilà une idée qui n'est pas facile à admettre pour un lecteur moderne et qui est pourtant une de mes idées-forces. Cette idée, c'est que tout ne se confond pas dans le psychisme. Tout n'est pas tout et tout n'est pas dans tout, comme le freudisme (et bien d'autres doctrines) nous le fait croire. Il y a des domaines autonomes qui ont des liens subtils et compliqués.

Du fait de ses problèmes avec autrui, de sa tendance à prendre ses distances, à se poser "en face", Aimée a du mal à repousser les demandes qu'on lui fait et à faire ses propres demandes. Chose curieuse en apparence : pourquoi une fille plutôt froide et distante a-t-elle du mal à repousser les désirs qui s'adressent à elle ? Cela apparaît incohérent. Sa froideur devrait au contraire lui permettre le rejet.

Mais cela s'explique très bien si on va au-delà du comportement extérieur (toujours trompeur, pur objet à comprendre et à recentrer dans le contexte subjectif : autre idée-force) et si on s'avise du fait que la froideur n'est que l'expression de la peur, de la peur vis-à-vis d'autrui. Si on a peur de l'autre, on craint aussi de le frustrer, afin qu'il ne devienne pas encore plus agressif, encore plus violent et destructeur. Et de la même manière, on a peur de lui faire des demandes, car toute demande vous met en position d'infériorité et lui donne un pouvoir sur vous.

Aimée donc a du mal conjointement à repousser les désirs des hommes et à affirmer ses propres désirs. Voilà un de ses problèmes fondamentaux et la raison consciente pour laquelle elle vient dans les groupes. Elle le redit d'ailleurs une nouvelle fois d'entrée. "Ma demande, dit-elle, je peux la préciser encore, euh, c'était arriver à bien voir mon désir c'est-à-dire à faire une demande si j'ai besoin d'en faire une. Et mon non-désir (est) surtout ce qui me paraît le plus difficile c'est-à-dire bien vivre de dire non, de ne pas avoir envie de faire quelque chose."

Aimée vient avec cette demande explicite mais nous allons voir qu'une fois de plus ce qui va se passer ne concorde pas avec la demande. Je dirais : heureusement. Une situation aussi ouverte est assez riche pour nous apporter autre chose que ce que nous attendions...

1^{er} avril 1977

Je continue avec Aimée dont j'ai essayé hier d'analyser la demande... En fait, Aimée va découvrir autre chose dans ce groupe, comme il arrive souvent. Ou plus exactement, elle va continuer de le découvrir car ce travail elle l'a déjà commencé et il ne sera évidemment pas terminé.

Ce qu'elle va découvrir est d'un tout autre ordre que ce qu'ont découvert Monique et Pierre. Ce n'est pas en effet de l'ordre de la sensualité ou de la sexualité mais de l'ordre de la relation. Elle va découvrir la participation, je veux dire la participation à un groupe, aux activités d'ensemble d'autres personnes agissant et faisant quelque chose.

L'obstacle qui s'oppose à cette découverte est évident. Il s'agit de la tendance d'Aimée à se tenir à distance, à se réfugier dans une attitude lointaine, amusée, critique, souriante et finalement absente... Belle Aimée, sorte de sphinx

immobile qui regarde ce qui se passe de loin, avec une certaine sympathie, une certaine condescendance et beaucoup d'ironie.

Un tel obstacle, qui se présente d'emblée, n'est pas facile à franchir. Nous allons voir au fur et à mesure les conditions nécessaires pour y arriver. La principale, la plus importante est le temps. Il faut que ça dure, afin qu'Aimée finisse par s'ennuyer, murée dans son "quant à soi" et essaye d'en sortir en participant. Or le temps, la durée existent dans ces groupes. Ils existent même beaucoup. Cela constitue une des "ouvertures". Le peu de temps, le trop peu de temps, le temps morcelé, les emplois du temps, les horaires sont parmi les contraintes les plus flagrantes, les plus contraignantes, les plus appauvrissantes de la vie quotidienne - et, soit dit entre parenthèses, parfaitement superflues. Ici, dans ce groupe de "massage relationnel", on a vingt-quatre heures à soi, vingt-quatre heures sans programme et sans emploi du temps, vingt-quatre heures à utiliser comme on veut, avec l'aide des animateurs.

Dès le début de son entretien, Aimée parle de son ennui, qui est le sentiment qu'elle doit surmonter, qui constitue son obstacle. " Il y a eu des moments, dit-elle, où je me suis ennuyée, surtout au départ ; tout ce qui était discussion, ce n'était pas vraiment ma demande, je, bon, je me suis ennuyée, euh, il y a eu des moments dans la piscine, bon c'était agréable mais je n'ai pas vécu de choses fortes, le massage c'est pareil, il y a eu des choses très agréables, mais je ne peux pas dire qu'il y ait eu des choses très nouvelles..."

Et pourtant : "... mais par contre je me suis sentie physiquement très bien et par contre c'est vers la fin du week-end que je me suis rendu compte que j'étais plongée dans une ambiance où j'étais très, très bien et où je me suis sentie pendant tout le début de la semaine. C'est peut-être cela qu'on pourrait réappeler le massage euphorique. Je me suis sentie finalement très, très bien, quels que soient les problèmes que j'avais à régler matériellement..."

Insistons sur le fait qu'Aimée parle d'un bien-être physique. Elle fait d'ailleurs une distinction, avant son passage sur l'ennui, entre un plan conscient et le plan du "comment mon corps l'a vécu". C'est au plan conscient qu'elle dit s'être ennuyée. Mais son corps lui a délivré un autre message. Plus exactement, il l'a ouverte sur autre chose ultérieurement qui était au plan conscient...

Elle parle de "deux moments forts, le moment où on a crié, où j'avais envie de crier, à ce moment-là où c'est sorti très bien, où j'ai eu du plaisir, contrairement à certaines fois où l'on crie consciencieusement et où cela peut être douloureux pour le gosier. Et puis, bon, un autre moment très agréable où je me suis fait promener dans l'eau (la personne fait la planche et d'autres la promènent ou la bercent ou la font tourner, etc. M.L.) et où je rencontrais et je n'avais pas envie

de voir, de regarder les gens, quoi, j'avais fermé les yeux, c'était quelque chose que je vivais avec mon corps et ça, ça m'a plu, j'aimais rencontrer les gens. Sur le contact sensuel, le contact des corps et sur le plan de quelque chose de chaleureux qui se vivait sur le plan de la flotte, hum..."

Contradiction vécue par Aimée qui à la fois ferme les yeux pour ne pas "regarder les gens" et dit qu'elle "aimait rencontrer les gens", parle de quelque chose de chaleureux, tout cela avec son corps... Rôle médiateur du corps. Le corps permet de se donner des alibis, de croire qu'on ne vit pas quelque chose au niveau de la communication, alors même qu'on est en train de le vivre. Il permet le détour, si utile pour les gens qui ont des gros problèmes. Bien sûr, l'expérience d'Aimée se situe ici fortement au niveau de son corps, cela n'est pas douteux, mais bien plus encore au niveau du rapport avec les autres et pas seulement au niveau du rapport corporel ou sensuel. Les autres sont présents tout entiers dans cet espace et plus ou moins menaçants. Ils existent totalement, avec leurs bonnes et leurs mauvaises intentions. Ils crient avec Aimée, ils la promènent dans la piscine, ils s'occupent d'elle. Son problème n'est pas de les toucher ou d'être touchée par eux, mais d'être bien avec eux.

En fin de compte, le changement pour Aimée s'est quand même situé au niveau verbal, malgré sa demande très forte de massage qui n'a pas été satisfaite. "Il y avait, dit-elle, dans le groupe une demande de verbalisation sur ce que les gens vivaient... au niveau de leur désir et disons que les discussions m'ennuyaient et qu'il m'a fallu tout le week-end pour me sentir au diapason de ce qu'il y avait chez certaines personnes du groupe ; ce besoin de parler de... pour moi c'était : qu'est-ce que je vis au niveau de mes sensations, qu'est-ce que je désire, qu'est-ce que c'est ce besoin que je peux avoir de relations sexuelles en dehors d'un désir particulier que je peux avoir pour quelqu'un ? Tout cela je ne l'avais jamais autant verbalisé. Quand les autres en ont parlé, ça m'emmerdait car c'était pas mon problème, et je crois que je les ai rejoints à la fin du groupe"... Et après une question de Fanny, elle ajoute : "J'aurais pu verbaliser plus... Déjà si j'ai parlé, c'est que quelqu'un m'a posé une question qui m'a poussée au cul."

La condition pour qu'Aimée parle, c'est qu'on l'y pousse. D'une manière générale, il faut la pousser, l'inciter à participer.

Cela s'est vu particulièrement au moment où l'on a fait une danse à laquelle elle ne voulait pas participer et dans laquelle elle s'est laissée entraîner par Pierre. Elle en parle longuement. "J'ai vraiment l'impression, dit-elle, et ce n'est pas nouveau pour moi, que j'ai énormément de mal dans un groupe à être vraie avec les gens, qu'à la limite je pourrais aller vers quelqu'un avec une demande, une envie de le rencontrer, qu'il se passera quelque chose. Mes gestes et ma façon d'être ne seront pas ce qui se passe réellement. Je trouverai pas le truc. Quand

on danse, il se passe à peu près ce genre de truc. S'il y a pas quelque chose qui me provoque, qui me pousse, ou à la limite une consigne qui me sert un peu de soutien, le temps que je me sois lancée, bon, je ne sors pas de moi-même. Je le vis comme quelque chose qui ne veut pas sortir de mon corps et qui est à régler par un travail sur moi, sur le corps, car j'ai l'impression que par un travail intellectuel, ça ne pourrait pas sortir, c'est trop bien contrôlé. Et bon, quand on a dansé, je me suis emmerdée, bon, qu'est-ce que c'est que s'emmerder, c'est ne pas arriver à ce qu'il se passe quelque chose qui pourrait se passer, jusqu'au moment où Pierre s'est ramené de mon côté, qu'il soit venu jouer avec moi et à ce moment-là, je me suis beaucoup amusée et je me suis mise à danser comme une folle et justement c'est comme une folle et j'aimerais être plus souvent comme une folle et j'ai l'impression que dans le cadre du week-end j'aurais besoin de consigne, de soutien, de provocation pour qu'il se passe quelque chose..."

Et elle revient là-dessus par la suite : "Il fallait qu'il y ait quelqu'un qui me provoque, qui m'aide... J'ai beaucoup de mal à être avec les autres en dansant, ça crée une sorte de contrôle, je peux arriver à prendre mon pied en dansant à condition d'oublier que les autres sont là, mais quand on passe à une phase de danser avec les autres, ça devient difficile, et je crois que je suis aidée si à un moment on passe cela sous une forme de jeu qui vient comme cela euh..."

Les problèmes relationnels d'Aimée sont d'autant plus ennuyeux qu'elle a aussi beaucoup de réticences sexuelles, ce qu'elle exprime en disant que sa sensualité débouche difficilement sur la sexualité. Elle se retrouve vite en face de demandes sexuelles qu'elle n'ose pas repousser mais auxquelles elle ne peut pas répondre. Pourtant elle veut pouvoir aller plus loin. Elle attend beaucoup du massage. Elle aurait souhaité faire l'amour en groupe la nuit mais cela ne s'est pas passé. "Ca m'aurait pas gênée de faire l'amour dans une pièce où il y avait d'autres gens, même de faire l'amour à plusieurs, dans la mesure où mon désir à moi y était respecté, où je faisais ce que je voulais..."

En fin de compte, Aimée a beaucoup avancé dans ce groupe, grâce au caractère corporel de celui-ci, et du fait que la médiation du corps était possible. Cela permettait de surmonter les obstacles résultant d'un face à face trop brutal et trop évident avec autrui. Aimée exprime cela très bien dans une très jolie phrase : "J'ai senti que mon corps était bien, qu'il était très heureux, et j'en ai été assez contente, car c'est pour moi l'espoir que, quoiqu'il puisse y avoir de bloquant dans ma façon de juger ou de prendre du recul par rapport à ce que je vis, mon corps lui vit autre chose." On permet à son corps ce qu'on ne se permet pas à soi-même. Le corps sert de substitut et d'alibi. C'est un des grands avantages des groupes corporels.

21 avril 1977

L'entretien avec Chantal - une de mes élèves de Vincennes, la trentaine, qui fait une thèse de doctorat avec moi, blonde, catalane, myope (curieux d'accoler tous ces adjectifs), assez belle, un peu forte - pose des problèmes particuliers.

Chantal, c'est une muette, c'est un "poisson" muet. Elle ouvre très peu la bouche, sauf pour dire des choses de poids. Pendant deux ans, elle a fait du "cri" chez Martin et cela lui a beaucoup apporté. Elle s'est servie de sa voix, mais pour crier. Cela lui a posé des problèmes et maintenant elle fait une thèse sur les effets des thérapies, avec une hypothèse critique sur les dits effets.

Le problème qu'elle pose, c'est celui des motivations pour aller dans un groupe. Tout le courant psychanalytique prétend - avec une bonne foi discutable - qu'il faut être très motivé pour entreprendre une thérapie et l'argent (la somme qu'on est prêt à verser) est le signe de cette motivation. Si vous êtes prêt à vous saigner à blanc financièrement, vous êtes motivé, et si vous êtes motivé, ça marchera.

Moi, j'ai toujours prétendu le contraire, à savoir qu'un individu motivé est déjà guéri (ah, l'affreux mot) ou plus exactement a déjà fait un chemin considérable qui rendra la thérapie utile pour lui mais peut-être pas indispensable. Infiniment plus intéressant est l'individu non-motivé, ou du moins pas motivé par un besoin urgent, qui ne voit pas à quoi pourrait lui servir une thérapie ou qui en a peur. Cet individu-là a probablement très besoin d'une thérapie, et quand je dis qu'il en a besoin, je ne veux pas dire qu'il faudrait qu'il soit motivé pour venir en faire une mais qu'il en a besoin comme non-motivé, c'est-à-dire qu'il devrait pouvoir venir en faire une avec sa non-motivation ou malgré sa non-motivation, en affrontant ses peurs et ses réticences. .

C'est le cas de Chantal. Chantal n'était pas motivée pour venir dans ce groupe. Elle avait même de fortes résistances. Si elle y est venue, c'est premièrement parce que je lui ai conseillé de le faire, à cause de son sujet de thèse et deuxièmement parce que c'était gratuit pour elle, étant donné qu'elle "payait" en faisant des entretiens avec des participants ultérieurement.

Or, les effets de ce groupe sur Chantal non seulement ne furent pas négligeables mais furent d'une certaine manière beaucoup plus forts que les effets obtenus sur d'autres participants interviewés. On peut en juger par le fait que Chantal demanda elle-même à être interviewée par Fanny, bien que cela ne fût pas prévu, parce qu'elle pensait qu'elle avait des choses importantes à dire, et bien qu'elle passât déjà du temps à interviewer elle-même d'autres participants. Et

d'autre part, les choses qu'elle dit furent en effet importantes, exprimées avec une intensité saisissante et un véritable enthousiasme, durant un temps beaucoup plus long que les autres. Tout le discours de Chantal mériterait d'être rapporté.

Un discours pareil ne peut pas facilement être résumé. Chantal y analyse surtout deux expériences qu'elle a été amenée à faire et qui lui ont posé de très grands problèmes, en particulier l'expérience de l'amour avec un homme qu'elle n'avait pas choisi, qui ne lui plaisait pas et qu'elle aurait préféré rejeter, auquel elle se soumit par pure faiblesse et incapacité de dire non, expérience qui fut douloureuse mais qui lui apporta beaucoup.

On a l'impression que l'intensité des expériences est proportionnelle chez elle à ses résistances. N'étant pas préparée à cette découverte, celle-ci prend une allure de révélation.

Précisons qu'il s'agit d'une résistance consciente comme toute résistance véritable. L'idée de résistance inconsciente, que Freud a popularisée, est un néant intellectuel. Si la résistance est une action qu'on entreprend pour lutter contre une influence donnée, cette action est évidemment d'autant plus forte qu'elle est plus vécue, plus ressentie, plus fantasmée, c'est-à-dire plus consciente. On ne voit pas ce que pourrait être une résistance qui n'opposerait pas à la force extérieure des sentiments actualisés, des pensées, des réflexions, des décisions concertées. Ce serait une inertie mécanique, comme la masse des physiciens. Si on me répond (ce qu'on ne manquera pas de faire) qu'il peut très bien y avoir, dans l'optique freudienne, des sentiments, des fantasmes, des pensées mais dont le symbolisme échappe au sujet, on ne répond rien de sérieux, car précisément si le symbolisme de ces phénomènes psychiques échappe au sujet, ils sont inadaptés à la situation, de purs substituts sans importance, puisqu'ils s'adressent à une autre chose qui n'est, de toute façon, pas connue.

En venant dans ce groupe, Chantal devinait qu'elle allait être obligée d'être nue. Mais elle le savait sans en avoir la certitude absolue. Cela lui faisait horreur, la paniquait complètement. Elle était remplie de représentations à ce sujet. Voici comment elle décrit le passage à la nudité : "Il fallait se mettre tout nu, alors là l'horreur a commencé. C'est que se mettre tout nu avec les autres, c'est un truc qui me bouleverse, et j'étais bouleversée tout de suite, parce que ça faisait longtemps que ça ne m'était pas arrivé. Je l'avais fait une fois une journée dans un camp de naturistes où j'étais allée il y a bien 10 ans, et j'en étais restée là, si ce n'est dans des expériences sexuelles où on s'était retrouvé 4 - 5 - 6 par couple nus dans un même local mais dans la pénombre, chacun ayant son affaire, son partenaire. Donc, je ne vivais pas comme ça toute nue en plein jour comme cela sans excitation, sans émotion, comme ça naturel. Ça m'a foutu un choc. Je me suis dit : il faut que je fasse comme tout le monde, tout le monde a l'air normal,

tout le monde le fait, il faut que je le fasse. J'ai l'impression qu'à ce moment-là, c'est comme si mon sang était parti de moi, je me suis tellement dit il faut que je le fasse qu'il n'y avait rien d'extraordinaire, pas de catastrophes, que je l'ai fait, mais vidée de moi, de toute émotion, parce que si j'avais des émotions ce n'était pas possible."

Finalement, tout se passe bien et Chantal se sent rassurée. "Alors tout le monde est allé dans la piscine, j'étais en retard comme d'habitude. Je me suis mise toute nue. J'ai vu les gens tous nus, ah ! J'ai pu quitter mes lunettes, aller dans l'eau, heureusement ! Donc je vois moins bien, donc ça m'arrange beaucoup. Je suis arrivée dans l'eau, les gens étaient en cercle. Ils tournaient lentement avec des sourires. Je suis arrivée, ouf... J'en pouvais plus. Je marchais comme une automate. Il fallait surtout qu'il ne se passe rien ; mon corps marchait, mais je n'y étais pas. Je suis rentrée dans cette eau. Ca a commencé à me chauffer, je me suis sentie mieux, je me suis approchée des gens. Et puis Lobrot m'a dit : viens par ici parce que je lui avais dit quand on avait commencé à se déshabiller, je suis venue vers lui, je lui ai dit "c'est trop tôt, oh la la, j'aurais voulu arrêter et repartir". Donc, il savait que j'étais un peu fragile dans l'eau, alors je suis allée près de lui et j'étais plus rassurée et puis ça a tourné et tout. Et c'est comme si l'émotion est revenue à moi. Je me suis mise à pleurer. Ca m'a pris comme des soubresauts. J'ai pleuré, pleuré. J'ai senti que j'avais le droit de pleurer, et puis dans toute cette eau, je... (rires) à pleurer, pleurer, pleurer. J'ai compris que les autres l'acceptaient et que c'était tout normal alors là ça a été le déluge, j'ai pleuré, j'ai pleuré et tout le monde s'est occupé de moi. On m'a fait allonger, on m'a prise avec les bras dessus, dessous, partout. J'ai respiré et j'ai pleuré, pleuré de plus en plus fort, et puis comme Lobrot savait que j'avais fait aussi ce groupe de cri, il m'a dit tu peux crier si tu veux, et j'ai senti que j'avais tous les droits et que tout le monde acceptait, alors je me suis mise à crier (rires) et ça a été très bien. Je commençais à être de plus en plus contente. Et puis Lobrot a dit on sort maintenant de l'eau mais moi j'avais envie de plonger, de faire des tas de choses, de mettre la tête dans l'eau, alors là Lobrot m'a retenue, je voulais mettre la tête dans l'eau comme un canard, là j'ai senti qu'il croyait que j'allais pas bien ou je ne sais quoi, vouloir me foutre la tête dans l'eau, quoi plonger, il m'a retenue, je l'ai repoussé (rires). Je lui ai dit, laisse-moi. Il a dit, très bien, très bien. Donc ça allait très bien. On est ressorti et puis je ne sais plus ce qu'on a fait. On est revenu dans la salle et les choses se sont enclenchées entre les gens. Bon, j'étais autre à partir de ce moment..."

L'expérience contre la résistance, malgré la résistance, on ne peut pas une meilleure illustration.

5 mai 1977

Je continue avec Chantal qui, on s'en souvient, s'était engagée, durant le week-end de "massage relationnel" dans une série d'expériences importantes pour elle. La première de ces expériences, c'était celle de la nudité. Passons à la suivante qui fut encore plus difficile et qui s'est faite avec un homme.

Je laisse la parole à Chantal. Tout d'abord, son attitude face à la sexualité dans ce lieu particulier. Elle part du moment où elle s'est mise dans l'eau. "Cette eau, dit-elle, et puis eux tous, ça m'a détendue, j'ai respiré et j'ai repris vie. Tu vois, tout s'est remis à fonctionner. J'étais bloquée au fond. Bon, j'ai passé ce cap-là. Le samedi soir et le dimanche, ça a été la suite de ce moment-là : mon corps nu avec les autres et la permission de voir les autres, de savoir que les autres me voient, même si mon regard était voilé par ma myopie, Dieu merci ! Et même si j'ai soigneusement évité de regarder les sexes des gens. Ca, je l'avoue, et j'ai évité parce que ça ne me plaît pas du tout, en particulier le sexe des hommes, et j'ai du mal à me dire que je peux regarder cela comme le reste, mais je n'y arrive pas encore. Donc en fait je ne les ai pas vus. J'ai vu leurs silhouettes blanches et nues, mais je ne peux pas dire que je les ai vraiment vues, et je suis bien contente de cela. Bon, il y a eu ce premier cap pour moi qui était important. Bon, la suite des choses, les gens se sont rapprochés, touchés, caressés. Moi aussi je me suis laissé faire, et petit à petit à force d'excitation, je n'avais vraiment envie de personne. Donc, je ne suis pas contente. Pour moi, c'était pas une histoire de faire l'amour avec des gens, c'était cette approche qui me suffisait et qu'il fallait clarifier pour moi, et qu'il fallait sentir en tant que telle, et ça ne devait pas aller jusqu'au sexuel, c'est-à-dire jusqu'aux rapports sexuels, d'abord parce que j'avais envie de personne. Et ça m'irritait de penser qu'il y avait des gens qui étaient capables de me désirer, alors qu'il ne s'était jamais rien passé entre eux et moi. C'était tout juste une petite excitation qui à eux leur suffisait pour être prêts à faire l'amour. Vraiment ça m'irritait beaucoup. Et puis, il y a eu des effleurements comme ça. Bah ! Des gens qui ne me plaisaient pas du tout. C'est toujours comme ça que ça m'arrive. Les seuls gens qui m'approchent, c'est toujours ceux qui ne me plaisent pas. C'est peut-être parce qu'avec les gens qui me plaisent le moins, je me fais plus jolie et souriante pour qu'ils ne s'en aperçoivent pas. Alors du coup, ils croient qu'ils peuvent approcher encore plus, et je me fais encore plus souriante pour qu'ils s'aperçoivent pas et ils s'approchent et oh ! C'est à se mordre la queue (rires). C'est le cas de le dire, oh la la !"

Voilà les dispositions de Chantal à l'égard du sexuel. A la rigueur, des rapports corporels, puisque c'est possible et autorisé, mais pas de sexuel. Pas question, par exemple, de regarder les sexes des hommes. Le voyeurisme fait peur à Chantal comme à une majorité de femmes. Attitude active de prise par la vue

extrêmement condamnable, alors que l'exhibitionnisme est à la rigueur autorisé pour les femmes. Les femmes peuvent se montrer, se parer de couleurs vives, faire entrevoir leurs formes, dénuder leurs bras, leurs épaules, leurs jambes, être coquettes, aguichantes, être regardées, vues, cela est permis. Elles ne peuvent pas regarder, de même que les hommes, à l'inverse, peuvent regarder mais pas s'exhiber.

Je m'interrogeais ces jours-ci sur le sens du voyeurisme et de l'exhibitionnisme, relisais Krafft-Ebing ("Psychopathia sexualis"). Le voyeurisme, pas de problème : le plaisir des belles formes, des corps qui vivent, etc. Mais l'exhibitionnisme, beaucoup plus difficile..... En fait, Krafft-Ebing le ramène à un désir de séduire, pour provoquer le passage à l'acte, mais ce n'est pas évident. Beaucoup de femmes ne désirent pas le passage à l'acte et aiment se montrer. Je crois qu'il faut l'interpréter comme une forme d'excitation appartenant spécifiquement à la sphère du visuel ou de l'esthétisme. Une hypothèse possible serait que l'exhibitionniste se montre pour avoir la certitude de sa beauté et en jouir indirectement. Mais ce n'est pas suffisant. Il vaut mieux dans ce cas, se regarder dans une glace. La meilleure hypothèse est que l'exhibitionniste cherche à provoquer chez celui qui le regarde des mouvements, des gestes, des expressions (étonnement, curiosité, admiration, etc.) qui à son tour lui plaisent. Comme dans ce film sexologique, qui est un montage, où on voit successivement des scènes érotiques très fortes et des gens regardant un spectacle de guignol et tordus de rire (mais on croit dans le film, qu'ils regardent les scènes érotiques). Les expressions des gens sont aussi fortes, à la limite, que les scènes érotiques elles-mêmes, et sont, elles aussi, érotiques, d'une certaine manière. Ces expressions à cause de leur intensité, sont peut-être ce qui plaît aux femmes, plus que les formes, qui plaisent d'avantage aux hommes.

L'exhibitionniste serait quelqu'un qui se ferait spectateur d'un spectateur. C'est l'acteur qui regarde la salle et qui se délecte du spectacle qu'il provoque (pas nécessairement parce qu'il le provoque). C'est la confrontation finale, après la représentation, des acteurs et de leur public dans laquelle les acteurs enfin ont droit de regarder le public, autant que le public les regarde, et où le public devient leur spectacle à eux. Ils ne se montrent plus en train de jouer, mais contemplent le spectacle que leur offre ceux à qui ils viennent de le donner. La situation se retourne et ce sont les acteurs qui deviennent spectateurs, spectateurs des spectateurs. Le spectacle est dans la salle, comme on dit.

.....Quoi qu'il en soit, Chantal ne veut pas être voyeuse. Elle veut bien l'être par rapport aux corps et déclare qu'elle sent qu'elle a "la permission de voir les autres", mais elle ne veut pas l'être par rapport aux sexes. Pourquoi cette différence ? C'est incontestablement que la vision du sexe engage plus, du point de vue relationnel, que la vision du corps. Chantal, en acceptant de regarder les

corps, fait un pas en avant et se met dans une position favorable pour accepter un jour le sexe sans difficulté (car le sexe n'est rien d'autre que la totalisation de tous les contacts corporels qui deviennent inévitables dans le coït, du fait de la fusion corporelle), mais elle n'accepte cependant pas encore de regarder le sexe.

Ensuite Chantal n'a envie de personne, bien qu'elle accepte facilement les contacts et les caresses, mais d'une manière anonyme. De même qu'elle ne veut pas regarder sexuellement, si je puis dire, elle ne veut pas désirer sexuellement. Elle rejette l'attitude active dans les deux domaines. Par contre, en ce qui concerne le fait d'être désirée, elle est nettement plus ambiguë. Elle ne refuse pas, mais elle a d'énormes exigences. Les hommes qui viennent vers elle dans cette situation, de toute façon ne lui plaisent pas. C'est toujours comme cela, dit-elle. Et elle explique cela en invoquant un mécanisme qui certes peut intervenir mais qui ne touche pas le fond du problème : sa politesse à l'égard de ceux qui viennent vers elle. La réalité, c'est plutôt qu'elle n'accepte que des hommes qui lui plaisent pour des raisons non-sexuelles et avec qui elle peut avoir "des rapports affectifs", comme on dit. Phénomène courant, et très proche du fétichisme, dans lequel on attend d'excitants non-sexuels qu'ils viennent suppléer et soutenir les excitants sexuels déficients.

Chantal a donc des réticences sexuelles considérables, au moment où elle commence une démarche qui va l'amener à mieux accepter son corps et le corps des autres. Ce sont ces réticences qu'il va falloir considérer pour comprendre l'expérience qu'elle va vivre avec un homme...

Tout d'abord, elle participe à une séance de massage avec moi durant la nuit, et elle y participe activement car je la prends comme cobaye pour faire des démonstrations devant les autres et elle en est très contente. "J'étais très contente de sentir que j'acceptais..."

Le lendemain matin, elle retourne dans la piscine et c'est là que vont commencer pour elle des choses de nature spécifiquement sexuelle. "Moi, dit-elle, j'étais dans la piscine et moi j'ai commencé à me masturber, et puis il y a un mec, cette horreur de mec hein comment il s'appelle ? J'ai déjà oublié. Paix à son âme ! Euh, le scoutiste, le naturiste pur et dur, comme a dit Lobrot en parlant après, bien ce naturiste pur et dur s'est signalé par sa pureté et sa dureté dès le début du marathon. Il me déplaît, ce mec ! Mon père tout craché ! Autoritaire, qui tranche, qui pense que tout ce qu'il pense, tout le monde le pense. Vraiment ce mec, je l'aurais foutu à la porte, ce mec. Quelle horreur ! Mon père ! Cette sorte de visage dégagé comme celui de mon père. C'est fou la ressemblance qu'il y avait. Cette idiotie, cette imbécillité que je lui trouvais. Je dis bien que c'était mes sensations. Je dis pas qu'il est comme cela (rires), bien que je le cherche, je ne me rappelle pas son prénom. Et bon, à ce moment, quand le lendemain je me

suis retrouvée dans la piscine à me masturber et bien, c'était avec lui ! Drôle de chose. C'est lui qui est arrivé vers moi. Il ne s'était rien passé entre lui et moi, même pas un regard, rien. Une espèce d'approche toute chaleureuse et simple. Et je me suis dit, cette espèce de connard, je lui ai trouvé une chaleur. Je ne sais comment, il m'a parlé deux ou trois mots très simples où je me sentais le droit d'être ce que j'étais. Le droit que je me suis pris, c'est que je me masturbais. Je faisais la planche, il me tenait la tête et le dos ; il me disait je ne sais quoi, deux trois paroles très douces, sexuelles, je suis incapable de me rappeler. Et puis, moi je me suis carrément (trois fois) masturbée. Il me le permettait. Mais je n'ai pas joui du tout. Je me suis même excitée. A un moment, je voulais absolument jouir... puis un autre mec, Paul, pas le Paul de Fanny, un autre, est arrivé aussi pendant ce truc masturbatoire. J'étais contente, c'était impeccable. Tous les deux m'ont soutenue. Impensable ; deux mecs qui me tenaient, impensable la veille (c'est moi qui souligne M.L.) Et voilà je faisais cela tranquille comme Baptiste. Bon, je me suis excitée. Je n'ai pas joui. Je me suis énervée. Je n'y suis pas arrivée. Bon, ils m'ont calmée. Bon, le Paul est reparti ; bon, le naturiste pur et dur est resté avec moi (rires), et puis, je me suis remise à la verticale, je me suis rapprochée et là il s'est passé une sensation absolument extraordinaire que je n'avais jamais sentie avec personne dans une relation amoureuse ou sexuelle, jamais (c'est moi qui souligne, M.L.). Dans la piscine, une sorte de contact, de frôlement, une sorte d'érotisme entre son corps, le mien et l'eau. En même temps, il m'a dit des paroles que j'ai senties très très érotiques et une sorte de glissement de moi vers lui. Il était appliqué contre le mur. En fait, c'était moi qui me glissais vers lui, et c'est comme si je lui montais dessus. J'ai eu des sensations... Ca durait depuis cinq minutes, et puis là, il n'y avait plus personne dans la piscine. Je ne sais pas où ils étaient. J'étais toute à cette sensation que j'avais vécue, et alors, c'était un délice ! J'avais oublié ce que j'avais senti pour lui. Et d'abord pour moi, lui il n'existait pas. Il me permettait de me sentir face à lui, mais il n'avait pas d'importance. Il me permettait tout ! C'était un être, un corps, cette chaleur, un échange... Son côté de dureté n'existait plus. Il ne disait plus rien, deux trois mots très jouissifs pour moi, que j'ai complètement oubliés. C'était bon, c'était extraordinaire ! Comme cela, il n'a pas du tout essayé de me pénétrer. C'était formidable comme ça. C'était très bien comme cela..."

Expérience très forte comme on le voit, qui va malheureusement mal tourner...

9 mai 1977

Suite du récit de Chantal. Le mec en question - la quarantaine, métier psychologique, fortement structuré - lui propose naturellement d'aller plus loin. "Le malheur, poursuit-elle, c'est qu'il m'a proposé d'aller coucher ensemble. J'ai dit oh la la, là, ça me refroidit (à prendre au pied de la lettre : phénomène de

désexcitation, M.L). Moi j'ai dit, c'est bien comme ça, il me dit : oui, mais il faudrait... Je me suis dit : bon, il m'a fait plaisir, il faut que je lui fasse (plaisir). Je ne peux pas faire autrement. J'ai trop profité de lui. Je le lui dois. Ah ! Il m'a dit : viens près du sauna. Je le suivais. J'en pleurais intérieurement. Je l'ai suivi comme on va à l'abattoir. Je me suis allongée et il s'est mis dessus. Il m'a léché le sexe. Quand même, il m'a fait deux, trois trucs, puis il m'a pénétrée. Je me suis laissée faire. Ah, c'était horrible, horrible, horrible, car tout le bien-être que j'avais était parti. Je me suis soumise et c'était foutu, fini, je n'avais plus rien à faire avec lui. Je lui ai fait un sourire. Il a pénétré. Je n'ai pas fait d'effort. Je ne sais pas s'il a pensé que j'avais joui ou pas. En tout cas, je lui ai demandé de se retirer, car comme je ne prends plus la pilule, je savais que j'allais être indisposée, donc je ne risquais pratiquement rien, mais quand même. Il l'a fait. Je l'ai remercié pour cela, et je lui ai dit que si c'est un petit jeune qui compte sur la pilule, je ne me serais pas laissé aller dès le départ. Car dès le départ avant le moment jouissif dans la piscine, je savais qu'il faudrait que je paye. Et je sais que j'ai eu un flash où je me suis dit que je pourrais lui demander de se retirer. Les jeunes mecs, ils..... je n'ose pas leur demander de se retirer. Je ne couche plus avec des jeunes mecs. En fait, je ne couche plus... J'ai pas eu de rapports sexuels depuis longtemps. Et celui-là je me suis dit, je peux lui demander, donc quand je lui ai dit il faudra te retirer, il m'a dit bien sûr, évidemment, mais aucun problème..... Il m'a dit : les jeunes, ils savent plus faire cela, hein ! Je lui ai dit : bien vrai (rires). Donc, il y avait le rapport de confiance. Donc quand après il m'a demandé de passer... de passer à la caisse, pour moi c'était vraiment passer à la caisse ! Je lui ai demandé et il l'a fait, bon et puis voilà tout était fini ; je suis passée à la caisse, j'ai payé, fini, bon !"

Histoire triste, répétition de ce qui se passe avec des milliers de femmes qui font l'amour comme on va à l'abattoir, pour faire plaisir à l'homme, pour payer. Comme si elle n'avait pas déjà payé en échangeant un plaisir sensuel avec lui dans la piscine, comme si elle ne pouvait pas lui dire son désir à elle ou plutôt son non-désir, comme si elle ne pouvait être elle-même en face de ce type. Et l'attitude de soumission et la ruse ! A aucun moment, elle ne lui fait sentir que cela ne lui plaît pas ; elle lui sourit, elle le suit, elle le flatte. La seule concession qu'elle se fait à elle-même, si je puis dire, c'est de lui demander de se retirer alors que cela n'est même pas nécessaire, ce qui lui permettra au moins de se dire qu'il n'a pas fait tout ce qu'il a voulu, qu'elle a d'une certaine manière résisté (le baroud d'honneur). C'est sa manière à elle de résister, et c'est ce qui lui permet de repousser "les jeunes mecs", sous prétexte qu'ils ne savent pas se retirer ; misérable alibi !

Alors, on va me dire : vous ne pouvez pas empêcher cela, vous l'animateur ? Vous ne pouvez pas empêcher qu'une de vos participantes vive un tel

traumatisme ? Michel Meignant interdit le passage à l'acte sexuel dans ses groupes. Il fait même signer un papier. Vous ne pouvez pas faire pareil ?

A quoi, je réponds : non ! Je ne suis pas le père de ces gens. Ils ne sont pas des petits enfants. Je veux les aider mais non les traiter comme des petits enfants. Ils sont grands et responsables. S'ils font des actes qu'ils n'auraient pas voulu faire, mon rôle est de les aider à en prendre conscience et de se demander comment ils pourraient faire pour se comporter autrement la fois suivante.

Mon rôle n'est pas d'empêcher le traumatisme mais de faire en sorte qu'il puisse être dépassé.

Et en effet, Chantal n'en reste pas là. Ce qui lui est arrivé là l'a fait terriblement réfléchir. Tout d'abord elle regrette de ne pas avoir assisté à ce qui se passait dans le groupe (une séance d'automassage) quand elle était absente et elle prend conscience que c'est justement cela qui lui aurait convenu. "Je crois que c'est à ce moment-là que les gens ont eu leur moment masturbatoire (je n'avais pas proposé de la masturbation mais de l'auto-massage, M.L.) dans la salle, et j'ai beaucoup regretté, parce que ce que je faisais avec lui, c'était un peu cela ; c'est ça que je voulais faire, et il a fallu que je passe par son truc, alors que j'en avais rien à foutre. Si j'avais su à ce moment-là, je lui aurais dit non, je vais dans la salle. Je n'avais aucun prétexte pour lui dire non."

Et puis elle approfondit sa prise de conscience, et elle pointe (mot venu de l'anglais que je trouve amusant) une tendance en elle à se soumettre, à obéir, même si on ne lui impose rien. "Il fallait que je lui obéisse. Ca, c'est horrible. C'est bien moi. Car, c'est sûr, il ne m'a rien imposé. C'est sûr, c'est plus fort que moi, quand on me demande une chose avec une certaine force, j'obéis, je ne sais pas faire autrement. C'est mon père ! Pourtant je n'ai jamais eu de fantasme homosexuel avec mon père ou autres. Ah ! Si ce n'est hier, pour la première fois de ma vie, oh la la (rires). Bon, mais ça c'est très important pour moi dans ce groupe de massage (c'est moi qui souligne, M.L.) cette histoire de relations sexuelles où il faut en passer... où je ne sais pas comment faire autrement que d'en passer par la volonté des mecs qui veulent en arriver à baiser et par leur unique manière, la pénétration..."

Il s'agit d'une authentique réflexion, où Chantal qui a une formation psychologique ne peut s'empêcher d'introduire ses schémas freudiens qu'elle n'est pas capable de critiquer. Le schéma ici, c'est : je suis obéissante à cause de mon père qui m'a fait obéir, et s'il m'a fait obéir, c'est à cause de la relation amoureuse avec lui qui, que... etc. Schéma simpliste qui postule qu'on prend l'habitude d'obéir parce qu'on vous fait obéir, ce qui est tout à fait contestable. On prend plutôt l'habitude d'obéir parce qu'on a peur des menaces qui sont

agitées, et cette peur, à son tour, renvoie au rapport qu'on a avec les personnes: elle est d'autant plus forte que notre relation avec les personnes est plus froide et moins érotisée. D'où il faut conclure que la relation homosexuelle incestueuse bien loin d'être une source de dépendance (au sens non-sexuel) en serait plutôt l'antidote. En s'orientant vers un tel type de relation, comme elle est en train de le faire, Chantal est en train de se libérer de sa dépendance.

La réflexion de Chantal ne s'arrête pas là. C'est toute sa vie sexuelle qui lui revient, qu'elle raconte et sur laquelle elle va se poser des questions. Elle enchaîne sur la "pénétration". "La pénétration, je déteste cela. D'abord parce que je ne jouis pas. C'est d'abord et c'est la seule raison. Car si je jouissais, je crois que j'aimerais cela. La seule façon pour moi de jouir, c'est quand je me masturbe ou quand le mec me lèche. Donc sa tête, son sexe, loin, loin, je n'en ai rien à foutre ! Et bon, il y a tout ce truc, comment faire le lien avec la pilule ? Pour moi, c'est importantissimo. C'est la première fois que j'ai commencé à vivre avec un mec, j'avais 22/23 ans, et lui il était habitué ça doit faire une douzaine d'année, 35 ans ouais 12 ans... Il était habitué à se retirer. Bon, je ne jouissais pas... Pas un problème à l'époque. Je ne savais pas qu'il fallait jouir. L'orgasme, non ! Et au bout d'un an, je me suis dit qu'il fallait faire attention. J'ai eu une histoire d'hémorragie, je ne sais pas quoi, et la gynécologue m'a dit : vous devriez prendre la pilule, ne serait-ce que pour régulariser... Car j'ai des règles très irrégulières... Et j'ai pris la pilule pour ça... Et pendant neuf ans, j'ai pris la pilule, et pendant neuf ans, j'ai été indisposée régulièrement et en même temps, j'étais très contente comme cela. Ca me posait aucun problème métaphysique ou rien. Tranquille, j'avalais ma pilule le soir comme me brosser les dents... J'ai jamais oublié... Et puis j'ai quitté le mec avec qui j'ai vécu pendant neuf ans... Ca a été une période ésotérique (?)... Enfin, le mec c'était mon cousin germain. C'est très important, car sa mère est morte à ce moment-là et on est resté au chevet de sa mère jusqu'à ce qu'elle meure, puis elle est morte... Je l'ai quitté, il y avait longtemps que je voulais le quitter, et je suis rentrée dans une période de morbidité, ésotérique, macrobiotique... Bon, j'ai arrêté de prendre la pilule. J'avais plus de mec. Prendre la pilule, c'était aussi horrible que de bouffer de la viande... Tout cela, c'est arrivé en même temps... Ca a duré pendant un an et demi cette période. Et puis j'ai rencontré un autre mec qui ne me plaisait pas tellement et j'étais tellement seule dans mon truc de morbidité, de solitude. Je me suis dit : il faut que je m'en sorte. Bon, ce mec a voulu coucher avec moi. Il s'est installé chez moi. Et puis on a vécu ensemble pendant deux ans. Bon, je me suis remise à prendre la pilule... Mais c'était fini, la pilule. Je ne l'acceptais plus. Bon, ce mec, je l'ai quitté... Ca a été dur parce qu'il a fallu que je le foute à la porte. Bon, ça a été horrible. Bon, je n'avais jamais joui avec le premier. A la fin du deuxième, j'ai découvert la masturbation tout à fait par hasard sans faire le lien avec lui, mais je ne l'ai pas entretenue, je ne savais pas que c'était la masturbation. Je croyais qu'il y avait que les hommes

qui se masturbaient... Je ne savais pas que les femmes pouvaient aussi. Bon ça reprend. Relations sexuelles odieuses avec ce mec plutôt que la solitude. Et à la fin quand enfin j'ai pu me séparer de lui, j'ai joui pour la première fois avec un mec, avec lui, parce qu'il m'a léché le sexe, alors qu'il n'avait jamais fait avant, chose que l'autre n'avait jamais fait, alors qu'il m'avait formée à ce que je lui lèche le sexe, le mot... Comment on dit ? Je ne sais plus le mot scientifique, pourtant Meignant me l'avait appris (rires). Bon, donc le premier m'avait bien appris à le faire jouir. Bon, le deuxième ce n'est vraiment que quand je l'ai foutu à la porte qu'il a découvert qu'il pouvait me faire jouir. Alors là, ça m'a terriblement bouleversée. Je n'avais plus la même force pour le jeter à la porte parce qu'il savait comment me faire jouir. Alors une fois on s'est disputé, engueulé et tout. On se mettait au pieu, et puis hop je jouissais... Je n'arrivais pas à le mettre à la porte. Bon, j'y suis arrivée... Et par contre, je suis arrivée à me masturber. Et depuis je me fais jouir toute seule. Je n'attends plus rien des mecs et je n'ai plus besoin de la pilule. Cette pilule, je ne l'avale plus, et comme peut-être si un mec pouvait me faire jouir par la pénétration, peut-être je changerais d'avis mais comme vraiment ils ne savent pas me faire jouir en me caressant le sexe, je n'en ai rien à foutre ! Bon et c'est ça que j'ai retrouvé dans ce marathon. Je me suis trouvée acculée à accepter leur pénétration. Ah, cette rage, cette rage, cette rage..."

Ainsi Chantal prend conscience du fait qu'elle a accepté, par faiblesse, exactement le genre de rapport qu'elle déteste le plus.

Et elle poursuit en racontant une expérience importante avec des femmes. "J'ai eu deux ou trois moments où j'ai été attirée par des femmes. Je me suis dit, tiens des femmes toutes nues, ça serait une idée. Jamais j'ai rien fait avec des femmes sauf peut-être quand j'étais petite à l'école une fois et puis on s'est fait chasse à coup de balai par... (rires), puis une autre fois avec une petite fille. Mon père nous a surprises. Quelle horreur ! Je suis sûre que tout cela est lié à l'histoire de mon père, bon. Dans ce groupe de marathon, j'ai vu des femmes sous un autre angle et puis j'avais une sorte d'approche à un moment avec une fille très agréable pas sexuelle du tout, très affectueuse, joueuse. On jouait dans la piscine. C'était la fille la plus moche. Comme par hasard la plus moche. C'est pas vrai, la plus grosse et la plus enfantine. Elle jouait avec trois mecs. Ils riaient. Ils tournaient dans la piscine comme ça, et puis moi je m'approche. Alors on joue toutes les deux. On s'attrape par un bras, on se fait tourner, etc. par la taille et tout d'un coup j'ai senti que j'étais bien avec cette fille. C'était tout normal. On pouvait s'approcher et il se passait quelque chose de sexuel sans danger. Ça devenait normal presque jouissif. Et puis les deux connards de mecs nous attrapent chacune et nous séparent et chacun nous prend pour lui. J'ai essayé de me rapprocher de la fille et puis paf on a été séparé, ça a été fini ! Cette approche entre elle et moi, ça ne pouvait pas revenir. Ça se faisait tout

seul, bon, et ça a été fini, et puis j'ai laissé faire le mec qui m'a caressée sans intérêt, puif ! Et vraiment j'ai raté cette possibilité d'approche féminine, tu vois. C'est pas une attirance, c'était un hasard de rencontre. C'est passé, tant pis, mais voilà j'en veux terriblement aux mecs (rires) ! Et ce bon droit qu'ils croient avoir, cette méconnaissance ! Ils ont raison de le croire tant qu'on leur dit rien, tant qu'on leur met pas les points sur les i, mais comment les mettre, les points sur les i, tant qu'on sait pas soi-même ce qu'on veut, c'est ça le truc ! C'est ça, dans ce marathon, je sentais qu'il y avait une découverte de moi-même et ce que j'y ai trouvé, c'est mes problèmes les plus profonds (rires). Comme quoi mon honnêteté intellectuelle rejoint mes problèmes les plus profonds." (C'est moi qui souligne, M.L.)

Pas nécessaire d'épiloguer sur cette conclusion de Chantal. En serait-elle arrivée à cette conclusion si je j'avais surprotégée et si je l'avais empêchée de faire les expériences qu'elle a été amenée à faire ?

10 mai 1977

Impression satisfaisante d'avoir été assez loin dans l'analyse des processus de groupes. Grâce à Chantal. Merci Chantal ! Mais ce n'est pas fini. Je veux revenir sur un problème posé au début et qui pour moi est fondamental : celui de la motivation de Chantal à venir dans ce groupe. J'ai dit qu'elle était venue contrainte et forcée. Alors une objection s'est présentée à mon esprit : si elle est venue contrainte et forcée et si elle a tellement profité - ce que je crois - cela prouve que la contrainte peut être utile. Cela, inutile de le dire, est contraire à mes idées. C'est pourquoi je veux revenir là-dessus. Je me suis posé des questions. Je me suis demandé à nouveau pourquoi j'étais à ce point contre la contrainte. Une réponse s'est présentée : parce que la contrainte consiste à utiliser la peur comme levier pour susciter l'action (de celui qu'on contraint), or la peur est toujours mauvaise, toujours dangereuse, même si cela aboutit finalement à quelque chose de positif. Pourquoi la peur est-elle dangereuse et nocive ? Je n'ai pas envie de revenir là-dessus. C'est pour moi une idée-force ; les sentiments négatifs (peur, haine, colère, frustration, etc.) sont la cause de notre malheur, même s'ils sont utiles à certains points de vue...

Puis en y réfléchissant encore, je me suis dit que cela était insuffisant. Condamner la contrainte à cause du type de motivation qu'elle met en jeu, tout en la justifiant au niveau de ses effets éventuels, cela ne peut pas marcher. Il y a là-dedans quelque chose d'incohérent. La contrainte, c'est évident, est mauvaise autant par les motivations qu'elle utilise que par les effets qu'elle produit.

On peut faire un raisonnement simple. Si quelqu'un ne veut pas faire une certaine action et si on est obligé, pour la lui faire faire, d'utiliser la contrainte, cela peut tenir à deux raisons : premièrement, parce qu'il craint certains aspects ou certains effets de cette action qui sont assez forts pour l'en détourner complètement, deuxièmement parce qu'il n'a pas envie de faire les efforts, de déployer l'énergie qui seraient nécessaires pour profiter de cette action. Dans les deux cas, il est dominé par la peur (peur d'événements ou peur d'activité), et cette peur va l'amener à prendre une attitude de retrait qui, très évidemment, l'empêchera de profiter de l'action qu'il accomplira. Il l'accomplira sans l'accomplir, comme un automate ou un somnambule, comme ces innombrables enfants qu'on oblige à apprendre le piano contre leur volonté et qui font tout juste les actes qu'on leur demande de faire sans rien ajouter d'eux-mêmes, sans rien investir.

Il s'ensuivra une expérience négative de l'activité, qui sera considérée par la suite comme malheureuse, ennuyeuse, triste, déprimante.

J'en parlais dimanche avec Régine, jeune prof. de français avec laquelle j'ai une liaison et que j'avais été voir dans le Nord, où elle habite. Elle me disait son dégoût de la littérature qu'elle avait étudiée pour le CAPES et l'agrégation, et je lui disais mon dégoût de la philosophie, que j'ai étudiée dans les mêmes conditions. Le moindre philosophe, à quelques exceptions près, me procure un véritable écoeurement. L'idée d'avoir à lire des pages d'un philosophe, surtout s'il est allemand et situé au XVIIe ou XVIIIe siècle, m'est insupportable.

Naturellement, tout cela n'est vrai que si le sujet concerné a des réticences telles qu'on est obligé d'utiliser la contrainte pour le faire agir. Il se peut qu'il n'ait pas ce genre de réticences. Il se peut qu'il ait certaines réticences mais accompagnées d'envie plus ou moins inexprimée. Il se peut qu'il soit dans un état mitigé qui soit plutôt à base de désir avec quelques craintes à la clef. Dans ce cas, un certain encouragement, une légère pression sans aucun chantage, une stimulation suffisent à le déterminer.

C'est ce qui se passe avec Chantal. Elle ne vient pas à ce stage parce que j'ai agité une menace quelconque. Ce n'est pas mon genre et l'idée même de pouvoir le faire me répugne. Je lui ai plutôt dit qu'elle pouvait venir si elle le voulait et que ce serait gratuit pour elle. Elle a considéré que cela était intéressant pour elle, car cela rentrait dans son sujet de thèse et lui permettrait de prolonger des expériences qu'elle avait déjà commencées. "Je me suis réinscrite avec Lobrot (à la Fac en novembre), dit-elle, sûre que c'était cela qu'il me fallait, et, bon, j'étais contente quand au bout de trois séances, Lobrot m'a dit, est-ce que tu veux participer à ce groupe d'évaluation des groupes (groupe de recherche sur les processus de groupe, M.L.). Et puis je suis donc allée à la

première séance de ce groupe chez lui où on t'a retrouvée (Fanny) toi plus tard, et cette première séance, c'était la veille de ce marathon de massage. C'était le vendredi. Alors ils ont parlé de cela. Il y avait Françoise, Pierre, Judith, donc Michel et moi, et là ils parlent de ça. Là je me suis sentie acculée. Je me suis dit, merde, c'est vrai qu'il y a aussi les groupes de thérapie, car mon sujet de thèse c'est sur les groupes de thérapie ; je me suis dit merde, je ne peux pas m'empêcher d'en passer par là parce que j'ai compris tout de suite que ce marathon de massage, ça tournerait autour du moment où l'on se met tout nu, et pour moi c'est horrible. Je me suis dit merde, merde, merde, il faut que je passe par là, il faut que je traverse cela, autrement je ne pourrais pas aller plus loin, ça c'est un truc. Bon, alors ils en ont parlé pendant 10 minutes. Moi, je ne disais rien. Je me disais, il faut que j'y aille malgré mon opposition à la nudité et malgré une certaine façon de vivre les groupes avec Lobrot (c'est moi qui souligne, M.L.). Parce que j'avais suivi tous les groupes d'"Expression totale" (groupes non-directifs avec expression polyvalente, M.L.) à Vincennes en 74-75, et chaque fois j'y suis toujours revenue parce que, à chaque fois, il y a un truc qui me plaisait chez Lobrot. C'est cette ouverture, cette intelligence, bah ! Qui me va parfaitement, mais en même temps une sorte de malaise qui ne m'allait pas du tout, au contraire. Bon, quand j'avais appris à la fin de 75-76 que Lobrot formait des groupes pour former des animateurs, je me suis dit, je ne peux pas y aller parce qu'il y a un côté où je me sens trop mal dans ces groupes. Je ne veux pas. C'est-à-dire en fait il y a là une ambiguïté. Et je parlais d'ambiguïté au début. Je ne peux pas en parler, car ça fait partie de mon ensemble... Bon, cette ambiguïté, je m'y suis sentie confrontée la veille de ma participation à ce massage où je me suis dit, bon, tant pis j'y vais, je veux le régler, je veux savoir pourquoi, je ne veux plus en souffrir, et donc si c'est possible, je viens demain et Lobrot m'a dit d'accord, bon. Puis en sortant, je suis sortie avec Judith, j'ai dit à Judith, si tu savais comme j'ai peur de me retrouver toute nue demain, oui c'est drôle je ne dis pas toute nue parce que c'est tout le monde tout nu et puis pour moi c'est un groupe de tout nus (rires) et je les appelle comme cela. Je ne vois pas plus loin que cela. Tout ce qui peut se passer, tout le reste... Tout nu, en fait c'est sexuel... Evidemment, et bon, Judith m'a dit, ça passera, tu verras, dans la piscine, on est tellement bien, et oui, parce que je dis à Judith en sortant, j'apporte mon maillot ! Elle me dit (rires) mais non ! Alors là j'étais bien obligée de voir, oh la la. Elle me dit apporte donc une serviette, Oui ! Bon d'accord et bon, j'ai eu la trouille, et depuis ce moment-là jusqu'au lendemain l'entrée dans l'eau..."

Les réticences de Chantal sont très claires. Elles sont avant tout centrées sur la sexualité. Elles sont centrées sur moi dans la mesure où je permets des choses qui lui font peur et qui tournent autour de la sexualité. Elle est gênée par ce qu'elle appelle le "laisser-aller" que j'autorise et aussi par le fait que je n'interviens pas assez, que je suis trop absent à son gré, que je ne crée pas assez

de relations. C'est ma non-directivité, qui laisse pourtant place à beaucoup d'interventions, souvent trop à mon gré.

Malgré ces réticences, Chantal vient à ce groupe et elle y vient volontairement. Son but principal est de surmonter certaines craintes, d'aller jusqu'au bout d'une démarche qu'elle a commencée. Elle est dans la contradiction ou dans ce qu'elle appelle l'ambiguïté ; d'un côté, elle veut et d'un autre côté, elle ne veut pas. Elle est attirée positivement par ce genre d'expérience, mais elle en a peur.

Cette ambivalence va peser très lourd sur son comportement, en la plongeant dans la panique au début. Mais cette panique ne durera pas et c'est finalement son désir de s'engager qui va triompher. Elle surmontera sa peur de la nudité, sa peur de voir "des sexes à l'air" ("ces sexes à l'air (...) ça ne me gênait plus") et même sa peur de la sexualité proprement dite, puisqu'elle rentrera avec un homme dans une relation dangereuse pour elle, qui lui posera des problèmes mais qu'elle reconnaîtra comme des problèmes. En fin de compte, les obstacles qu'elle rencontrera ne seront pas des barrières insurmontables mais seulement des obstacles.

On peut aussi me dire que certes je ne mets pas de contrainte, mais que le groupe lui en met, du fait qu'il a une inclination à la nudité ou à la sexualité. Cela est vrai en partie. Il est vrai qu'il est difficile de s'opposer à une pratique collective, qui prend la forme d'un consensus. Mais on peut répondre qu'un consensus n'est contraignant que si on ne peut pas y échapper. Ce n'est pas le cas ici. On peut ne pas venir dans ce groupe. Il n'y a pas de contrainte qui oblige à y venir. Si on y vient, on accepte implicitement d'affronter les tendances du groupe, qu'on connaît et qu'on attend. Cela constitue un défi à relever.

J'ai aussi envie de revenir sur ce problème que je posais il y a quelques jours à propos de la théorie psychanalytique de la motivation par l'argent. Mon idée se trouve fortement confirmée ici. Si on augmente fortement l'obstacle qui vient du paiement, on crée une difficulté supplémentaire, qui ne peut être surmontée que par une motivation plus forte. On empêche donc ceux qui ont des motivations faibles ou des motivations ambiguës, comme celles de Chantal, de profiter de la thérapie. Pratiquement, on les en détourne, alors que c'est probablement ceux qui en ont le plus besoin. On ne peut aboutir qu'à une sélection, sélection par l'argent, ou pour mieux dire, par la motivation forte - ce qui est aussi une sélection. Chantal ne serait probablement pas venue si elle avait dû payer...

BIBLIOGRAPHIE

- Boorstin D. *Les découvreurs*, Ed. Robert Lafont, Paris, 1986
- Boorstin D. *Les créateurs*, Ed. Seghers, Paris, 1994
- Bowlby J. *L'attachement*, 2 vol. PUF, Paris 1978
- Brehm J.W. *A Theory of Psychological Reactance*. Academic Press, N-Y, 1966
- Chateau J. *Le jeu de l'enfant*. Ed. Vrin, Paris, 1955
- Donnat O. *Les amateurs. Enquête sur les activités artistiques des français*. Documentation française, 1996
- Eysenck H.J. *Know your own Personality*, Penguin Books, 1975
- Festinger L. *A Theory of Cognitive Dissonance*. Stanford University Press, 1957
- Field T.M. et Fox N.A. *Social Perception in Infants* Ablex Publishing corporation, New Jersey, 1985
- Foss B.M. *Determinants of Infants Behaviour*. John Wiley and Sons, N-Y, 1961
- Foucault M. *Histoire de la folie*, Ed ; 10/18, Paris, 1961.
- Freud, S. *Essais de psychanalyse*, Ed. Payot, Paris, 1951
- Furet. F. *Penser la Révolution française*. Ed ; Gallimard, Paris, 1983 .
- Galland O. et Y. Lemel. *La nouvelle société française* . Ed ; A. Colin, Paris, 1998
- Girod R. *Le savoir réel de l'homme moderne*. PUF, Paris, 1991
- Goffman E. *Les cadres de l'expérience*. Ed ;Minuit, Paris, 1991.
- Grünbaum A. *Les fondements de la psychanalyse*, PUF, Paris, 1984
- Krafft-Ebing (Von) R. *Psychopathia sexualis*. Ed ; Payot, 1969.
- Lobrot M. *L'anti-Freud*. PUF, Paris, 1996
- Lobrot M. *A quoi sert l'école ?* Ed. A. Colin, Paris, 1992.
- Lobrot M. *Les forces profondes du moi*, Ed. Economica, Paris, 1983.
- Moscovici S. *Psychologie sociale*. PUF, Paris, 1984
- Rogers C.R. *Le développement de la personne*. Ed. Donod, Paris, 1998
- Rogers C. R. *A Therapist's view of Psychotherapie*. Sr Edmundsbury Press, 2002
- Perez J.A. et Mugny G. *Influences soiales. La théorie de l'élaboration du conflit*, Ed. Delachaux et Niestlé, Lausanne, 1993.
- Smith P.K. *Play in Animals and Humans*. Ed; Basil Blackwell, N-Y, 1984.

